Tome XXIX. N° 2. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Avril 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Entre le ciel et l'eau

(CARNET DE BORD)

Apparition.

C'est notre premier soir en mer.

Soudain trois coups de canon retentissent, à quelques milles, en direction de Toulon, et aussitôt, dans la nuit opaque, une magique silhouette de lumière se dessine : un grand navire de guerre illuminé de tous ses fanaux. Il tire bordée sur bordée et l'on voit, au loin, ses obus qui éclatent. En un clin d'œil, le pont-promenade s'est rempli, bar et salon déserts.

Le croiseur pavoisé de clarté bombarde la nuit et l'on compte les secondes avant que jaillisse, tout là-bas, une vague de flammes. Brutale fête de nuit...

La canonnade s'est poursuivie un long moment, puis, brusquement, le merveilleux croiseur a éteint ses lumières et l'on n'a plus rien entendu que le bruit furieux de la mer...

Au large.

Le paquebot affronte les vagues et par moment se dresse tout debout, dirait-on, comme les chevaux au moment de franchir l'obstacle. Jamais il n'accroche...

A la proue, son sillage reste dessiné, avec des ornières qui s'écartent et des bordures d'écume. Mais la houle efface vite sa piste, peut-être pour qu'on ne puisse pas le suivre, et le navire qui viendra tout à l'heure devra flairer comme nous, à la boussole, pour retrouver la voie perdue.

Le vent dénoue la fumée et couvre tous les bruits. Pas de trace dans l'air, pas de trace sur l'eau. On dirait que les caravanes de la mer partent toujours pour ne pas revenir.

Coup de tabac.

— Je veux faire danser le commandant ! avaient dit les jeunes femmes comme elles remontaient en riant de la salle à manger.

Elles n'ont pas réussi. Le commandant s'est bien montré un instant au salon, mais presque aussitôt il a disparu et ces dames ont dû danser sans lui.

— On l'a appelé sur la passerelle, m'a confié le commissaire. Et vous voyez, elles ne se doutent de rien, elles dansent. Par exemple si elles s'arrêtent, si le piano se tait, tout est fichu : elles commenceront à geindre.

— La mer est donc mauvaise? demandai-je, m'apercevant soudain que le bateau penchait.

— Non... Rien... Un coup de tabac... Mais, tout de même, on ouvre l'œil. Voulez-vous monter là-haut?

— Volontiers.

Le vent souffle en rage et à peine a-t-on mis le pied sur le pont qu'il vous plaque sur la cloison, l'haleine coupée.

Pour rejoindre l'escalier qui se trouve à l'avant il faut se cramponner à la rampe de cuivre et avancer tête baissée.

Sur la passerelle, c'est la nuit totale, le silence... « La veille ». Ici le mot a un sens. Personne ne parle, rien ne luit, et cela frappe après les lumières et la joie bruyante d'en bas.

Pas d'autre éclairage que le compas lumineux, étrange lune graduée où les points cardinaux inscrivent leurs majuscules. Au premier regard, je n'ai même pas vu le commandant, debout, le nez contre la vitre, son long col relevé. Les fenêtres de la chambre où l'officier de quart fait ses calculs sont aveuglées par des toiles. Trois hommes seulement, un timonier, un matelot de liaison et l'homme de

barre. Celui-ci, immobile, fixe sa boussole dans une contemplation qui, peu à peu, le fascine et l'endort. Mais l'officier est là.

— Ça va, Piétri?

— Ça va, commandant...

J'entre un instant dans la chambre de veille. Le lieutenant, penché, fait le point. Sur sa planche à dessin, une lampe est posée, éclairant la carte. Des instruments traînent avec les crayons : sextant, compas, jumelle de nuit pour la lune. A la cloison, les tableaux de signaux et, dans un coin, la manette du lâche-bouée, avec le couteau prêt, pour trancher la corde au moindre cri, au premier coup de cloche.

Le second maître rentre de sa première ronde. Sur le tableau il écrit, à la craie : « Les deux hublots du faux pont milieu sont ouverts. » Tout ce qui se passe à bord parvient ici.

Mes yeux se sont habitués à la pénombre, et revenu sur la passerelle je distingue les appareils transmetteurs d'ordres, aux leviers massifs. « Arrière-soute... Arrière lentement... Attention... » lit-on sur les voyants. Voici les téléphones, un pour la proue, où guette un homme, un pour les machines, un pour l'arrière.

Le commandant s'est approché de moi. Curieusement, je m'informe.

— Si, à un moment dangereux, un court-circuit se produit.

— Nous marchons sur deux circuits. Et nous avons encore une troisième ligne sur piles.

— Et si l'électricité vient totalement à manquer, comment barrerez-vous?

— Le système hydraulique est toujours prêt à fonctionner.

L'officier m'observe en souriant, un peu narquois, heureux de me laisser court.

— Hein, me dit-il, ça n'est pas commode, pour un romancier, de faire couler une barque comme la nôtre?

C'est vrai, tout est prévu, tout. Ils ont raison, en bas, de danser, de rire, de dormir. Ici l'on veille...

L'homme de barre n'a toujours pas bougé, tournant parfois imperceptiblement la roue, pour obéir à l'aiguille aimantée qui frémit. Accoudé dans le vent, l'homme de

liaison regarde au large, là-bas, où se rejoignent les étoiles et la mer.

— Bonne nuit, commandant.

— Bonne nuit, monsieur...

Marins.

Avant de descendre me coucher, j'ai voulu aller dire bonsoir, dans sa cabine, à un jeune officier du bord.

Tout le bateau dormait. Seuls les garçons d'étage veillaient à chaque palier. Les longues coursives s'étendaient, silencieuses, à demi éclairées. C'est comme un palace en miniature, avec ces alvéoles minuscules et tous ces souliers qui voisinent porte à porte. La mer était si calme, les machines tournaient si doucement qu'on ne sentait pas le plancher bouger. Le paquebot glissait.

— Ah ! je suis content, s'écrie le petit lieutenant en me voyant entrer.

Il était fier de me montrer son home. Oh ! il n'est pas bien grand : on le visite d'un regard... Tout y est disposé comme dans un chapitre de roman maritime. Cloisons vernies, que décorent des broderies chinoises et une reproduction de Botticelli. Des livres sur une étagère. Une petite lampe dont un voile de soie bleue tamise la lumière. Et, dans un petit cadre ovale, une photo de femme, auprès d'une page inachevée...

Est-ce la vie errante qu'ils mènent, le besoin de dépenser autrement leur tendresse refoulée, le poids des heures de méditation, la nuit, sur la passerelle, ou n'est-ce pas simplement l'exemple d'illustres devanciers qui pousse tant de jeunes marins à écrire?

Nous bavardons. Son enthousiasme juvénile et ses feintes mélancolies m'amusent. Il est fin, sensible et il a beaucoup lu.

Par hasard, son regard s'arrête sur le portrait posé devant lui. Alors il se tait un instant, songeur. Puis, relevant les yeux.

— Marseille... Quatre-vingt-sept jours demain matin... C'est long...

Port-Saïd.

La ville : un bazar. Le faubourg : un dépotoir. Plaisant quand même : c'est si différent de ce qu'on attendait.

Je n'ai pas échappé à la tournée d'usage : les mauvais lieux d'abord, et, pour finir, la visite de la mosquée. Ceci pour effacer cela. Deux imans de raccroc nous ont pris à la porte et ne nous lâchent plus, nous étourdissant d'explications intraduisibles, dans un sabir où toutes les langues sont mêlées. Ils courent devant nous, nous tirent, nous poussent. Heureusement, il n'y a rien à admirer : une vaste salle aux murs nus et, çà et là, des gens qui prient. Mais malgré tout, c'est mon premier contact avec les musulmans et ma curiosité est éveillée. Traînant en arrière, je regarde les fidèles : un adolescent debout les bras collés au corps, avec une raideur de statue, et près de lui un vieillard accroupi qui se dandine, comme un personnage à remontoir, tout en égrenant son chapelet de noyaux. Aussitôt, nos conducteurs me dévisagent d'un air furieux. Croyant pénétrer le sens de leur colère, je dis naïvement à l'ami qui m'accompagne :

— Cela les offense qu'un *giaour* regarde ainsi leurs frères en prière...

Mais mon compagnon, qui n'en est pas à sa première escale, m'éclate de rire au nez.

— Offensés, eux ! Vous avez des illusions ! S'ils sont furieux de vous voir flâner, c'est qu'ils pensent qu'en baguenaudant ainsi vous leur faites rater d'autres clients.

Hélas, c'est certainement lui qui est dans le vrai... La cour aux ablutions où il nous mène ensuite ferait plutôt songer à des douches de caserne, avec sa muraille semi-circulaire où l'eau s'écoule. Des fidèles grattent leur peau mouillée, d'autres se sèchent au soleil et paraissent dormir, mais tous ont le même air indifférent, comme s'ils ne nous avaient pas vus. Depuis le temps, ils se sont habitués à nos curiosités d'Européens et ne pouvant pas nous chasser, ils se vengent en nous ignorant. Qu'importe si nous avons fait de leur temple une promenade publique : il leur reste la liberté de s'enfermer en eux. Dernier refuge... Et quand je cherche le regard de cet adolescent qui prie, la tête haute,

je sens entre lui et moi un mur hostile que je ne pourrai jamais franchir, même en glissant une piastre au drogman.

Mer Rouge.

Chaleur, chaleur... Elle colle au corps, comme une mouche. Les membres sont mous, l'esprit poisseux et l'on n'en peut tirer sans effort ni un mouvement, ni une idée. On ne cherche plus à réagir : on se résigne.

La mer bouge à peine, sans un souffle de vent pour la plisser. Des troupes de poissons-volants émergent d'un trait d'argent et filent en rasant l'eau. Plus loin, des marsouins jouent. Rien d'autre pour occuper les journées. Rien non plus à l'horizon, que parfois un îlot rougeâtre où rien n'a poussé qu'un phare blanc.

Le soir, on cherche un peu de brise sur le pont. Des fauteuils se rapprochent. Les mêmes couples — hier des inconnus, demain des indifférents — se retrouvent, désœuvrés. Eux chaque jour plus penchés, elles plus souriantes.

— Par cette température, quel courage ! soupire une grosse dame qu'on laisse seule.

A l'arrière, sous le balcon du bar, on entend rire et chanter les passagers de seconde. Ceux-là jouissent vraiment de leur voyage, ils s'amusent. Est-ce parce qu'ils partent avec l'espoir tandis que ceux d'ici sont déjà pourvus et n'attendent plus rien?

Souvent, quelques-uns d'entre eux se faufilent sur notre pont, pour regarder s'amuser les riches. Sans oser m'arrêter, ils jettent un coup d'œil sur les bridgeurs du bar, qui jouent sans bruit et sans gaieté, puis sur les danseurs du salon, qui exécutent avec application des pas difficiles. Ces plaisirs-là ne doivent pas leur faire envie. Tant mieux...

Les robes très décolletées, et transparentes, les plastrons glacés, les perles, tout cela leur en impose un peu, malgré leurs airs narquois. Jusqu'aux smokings anglais, ces vestes courtes et collantes à la mode d'Eton, qui dessinent par derrière une pointe comique au-dessus du fond de culotte, qui font l'admiration des humbles passagères endimanchées.

— Tu parles d'un déguisement ! raille le mari en redescendant.

Mais la femme soupire :
— Ce que ça fait distingué...

Réveil.

On s'est couché tard ; il fait si bon, sur le pont, toutes les lumières éteintes. On a dormi à demi nu, le corps en sueur, et quand le matin approche, on goûte enfin un instant de joie physique, de délassement complet. L'air qui s'engouffre par le hublot est subitement plus frais et sans s'éveiller, tout engourdi, on ramène le drap sur soi... Hélas, cela ne dure qu'un moment.

A peine la cloche de quart a-t-elle sonné quatre heures qu'un brusque branle-bas anime le pont. Des appels, une galopade de pieds nus, un quartier-maître qui commande d'une voix sonore : ce sont les matelots qui commencent à laver le pont, dans un remue-ménage de chaises longues déplacées, de fauteuils mis en pile. Au bout d'un quart d'heure, la troupe s'éloigne en sifflotant et l'on se rendort...

Oh ! Un autre réveil en sursaut. C'est un Chinois qui vient de passer sa tête rasée par le sabord et qui astique consciencieusement les cuivres, mais en glissant vers les couchettes des regards indiscrets. Au diable, ce pantin !

Il s'éloigne, on referme les yeux... Mais c'est maintenant le soleil qui surgit de la mer, éclatant, et qui remplit d'un coup la cabine blanche de son aveuglante clarté. Les mousses arrivent bien aussitôt pour dérouler les toiles tout le long de la rambarde, mais maintenant c'est trop tard. Les sonneries commencent à tinter. Dans les coursives, les femmes de chambre et les garçons courent et s'interpellent. Tout à l'heure, les enfants vont se mettre à courir au-dessus de ma tête, se poursuivant sur le deck avec leurs patinettes.

Méditation.

Décidément, j'aime mieux me lever et aller prendre ma douche. Je dirai que c'est par discipline...

Le soir tombe presque d'un seul coup, sous ces latitudes. C'était le jour, le soleil vient à peine de plonger dans la mer et, subitement, c'est la nuit. L'heure où s'éveillent les lumières.

Des navires s'en vont, on ne sait où, avec une cargaison de clarté qu'on voit briller par tous les hublots. Les grands fanaux de veille allument leur Saint-Elme à la pointe de mâts. Les phares aussi ouvrent leurs grands yeux qui tournent, et jusqu'à d'invisibles maisons qui piquent leurs vers luisants sur une côte perdue.

La mer ne se voit plus, d'un noir épais. Mais ces points d'or qui tremblent là-haut, n'est-ce pas le reflet céleste des phares lointains qui s'allument et des bateaux qui passent?

Le temps glisse, comme un voilier. On ne parle plus. L'heure et le lieu et cette langueur qui pénètre les âmes embellissent la sonate qu'égrène le piano. Comme je voudrais être cet enseigne qui vient de passer, entraînant doucement la jeune fille en rose dont j'aime la grâce un peu brusque d'enfant grandie. Ils montent sur le pont des embarcations, toujours désert à cette heure. Mon regard les suit, et mon regret...

Ce que j'envie, jeune marin, ce n'est pas ton bonheur d'un instant, ce n'est pas d'elle que je suis jaloux : c'est du souvenir que vous allez cueillir, les doigts mêlés, joue contre joue... Tu ne l'oublieras plus jamais ce soir unique, il s'inscrit pour toujours dans ton cœur et dans ton esprit, parce que l'heure est exceptionnelle, que le pont désert vous détache tous deux au monde, que le ciel austral allume pour vous des étoiles nouvelles, et qu'on sent, aux frissons qui courent, l'air brûlant du désert se rouler sur les vagues, parce que c'est peut-être ta première intrigue, que tu es sans doute son premier émoi.

Tu peux me croire ; c'est seulement au parfum qu'ils nous laissent qu'on juge plus tard les actes de la vie. Et il est tant de parfums qui passent...

Plus un bruit. Le salon s'éteint : musique et lumière en même temps. Et renversé dans mon rocking, je cherche au ciel la Croix du Sud.

Somalie.

Toujours elle a tenté les aventuriers, cette côte d'Afrique, aride, désertique, dont les falaises rouges et les plages de sable bordent la mer. Le plus singulier de ces corsaires nés trop tard est une manière de contrebandier qui s'est installé à Obok, bourgade abandonnée où il est le maître.

Quels services n'a-t-il pas rendus, pendant la guerre. Et depuis... Dix fois des navires l'ont pris en chasse, intrigués par ses chargements suspects : il leur a toujours échappé. Au moment où, le vent mollissant, on croyait le rejoindre, il filait de plus belle : son voilier bien moderne a un moteur de secours. Parfois aussi la tempête se mettait contre lui. On l'a vu revenir son grand mât cassé, la voilure en bas, le gouvernail hors d'usage. Le lendemain il repartait, sur la première felouque qu'il pouvait équiper.

Une nuit, une de ses embarcations chavira et l'équipage dut rejoindre la terre à la nage, sans espoir de secours, sans même un feu côtier pour se guider. Ils luttèrent ainsi quatre heures, ballottés par les vagues, et quand ils allaient prendre pied à bout de forces, un requin survint qui happa, sous ses yeux, le fils du contrebandier.

Chaque fois qu'on lui présente un Français de passage, l'aventurier lui raconte le drame. Ce souvenir le poursuit. Il y pense des heures, des nuits entières, debout à la barre, les dents serrées. S'il vient à pleuvoir — ces rares et brusques orages de là-bas — il ôte ses vêtements à la hâte pour les mettre à l'abri et reste à son poste, fouetté par la bourrasque.

— De peur d'être mouillé, comme Gribouille, nargue-t-il.

Et il reprend sa songerie, impassible...

Heureux qui, comme Ulysse...

Parmi les passagers que nous avons embarqués depuis Marseille, il y en a deux que je regarde toujours avec attendrissement : ce sont deux bons vieux messieurs de soixante ans passés que nous avons pris à Port-Saïd, comme ils revenaient d'Égypte et qui maintenant poursuivent leur tour du monde en commençant par les Indes. L'un est veuf, l'autre célibataire, et liés depuis l'enfance, ils ont rêvé toute leur vie de ce grand voyage. S'ils ont peiné plus de quarante ans dans leur boutique ou leur bureau, c'était pour amasser l'argent de la traversée. Ils n'ont vécu que pour cela. Dix fois, le départ a été remis. Il y a eu des mauvaises affaires, il y a eu des deuils, il y a eu la guerre, mais l'heure tant souhaitée a fini par sonner, et, l'un aidant l'autre, ils sont enfin partis, joyeux et clopin-clopant. L'aîné n'y voit

plus guère et porte des lunettes bleues, tant pis : le camarade regarde pour eux deux. A Djibouti, sur le marché au bois, le vieux ne distinguait rien.

— C'est encore des chameaux? demandait-il à tout moment.

— Mais non, voyons, regarde bien, ce sont des huttes.

Leur fiacre burlesque les promenait pas à pas, et les deux globe-trotters à cheveux blancs voulaient tout voir, la mosquée et la place Ménélick, le Palais du gouverneur et la rue des danseuses. Jusqu'à la nuit, ils ont traîné dans la ville indigène, flânant devant les cases, pointant leur nez curieux dans les cafés arabes, achetant des dattes et du tabac d'Égypte, et au moment de rejoindre l'embarcadère, le plus âgé, plié de fatigue, demandait encore :

— Il n'y a plus rien à voir? Tu es bien sûr?

Cela fait sourire bien des passagers ; moi, je les admire. Les vers charmants de du Bellay chantent dans ma mémoire, quand je les vois faire le tour du pont en se tenant le bras.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage...

Ils sont bien cassés, mes Ulysses, mais que leurs cœurs sont restés jeunes ! C'est le désir inassouvi, leur curiosité jamais lasse qui les soutient ainsi. Et puis comment la mort casanière, la vilaine mort des citadins, aurait-elle l'idée de chercher ces vieux rentiers si loin? Ils ne pensent plus à rien ; ils voyagent. Ils vivent escale par escale leurs quarante années de songe, et le bon vieux croira rêver encore quand il arrivera devant Pékin, but suprême du voyage, ses lunettes bleues sur les yeux et son pliant sous le bras.

Assis contre la rambarde il a regardé s'éloigner les falaises d'Afrique, puis sortir de l'eau les palmiers de Socotora. N'y voyait-il pas mieux avec son camarade, que tous ces passagers avec leurs yeux distraits?... Toujours à la même place, ses mains noueuses posées sur les genoux, il attend maintenant que son ami lui décrive le paquebot que nous regardons grossir au loin, sous son panache de fumée.

A nos côtés, un bavard cherche à mettre au point une étonnante longue-vue, à la mode de Bougainville, qui s'allonge comme les cornes d'un colimaçon. Ayant observé un bon moment, il annonce à haute voix :

— Le devant n'est pas pareil au derrière et les tuyaux sont peints en bleu.

Autour de lui, des gens sourient : décidément, il n'a rien d'un marin. Alors, le vieux monsieur resté assis lève la tête.

— C'est un *Blue Funnel*, lui apprend-il complaisamment.

Oui, je ne me trompais pas : c'est encore lui qui y voit le mieux...

Dans le ventre du navire.

Cela paraît paradoxal et cependant rien n'est plus vrai : il n'y a pas de marins à bord des paquebots. Ou bien, s'il y en a, on les cache, car on ne les aperçoit jamais.

On voit des serveurs, le maître d'hôtel, des garçons d'étages, des boys, le barman, le Chinois des bains, des femmes de chambre, le groom de l'ascenseur, mais ce qu'on appelle des marins on peut voyager des semaines sans en rencontrer un seul. Parfois, si on se lève avant le jour, ou si l'on a dormi sur le pont, on peut découvrir des mousses pieds nus qui lavent les planches à grande eau, houspillés par un quartier-maître ; à l'heure où le soleil grandit, on les retrouvera, grimpés sur les rambardes, qui déroulent les stores, ou bien, si une rafale s'élève, qui les remontent en hâte, au risque d'être emportés, la bourrasque gonflant leur veste de treillis ; mais le reste du temps, il est impossible de voir seulement le béret d'un. Où sont-ils donc?

Le paquebot, c'est tout de même autre chose que le pont-promenade, le grand salon aux colonnes de stuc et aux tapis épais, le Bar et ses cocktails, le fumoir et ses fauteuils de cuir, tout ce palace où nous vivons oubliant parfois la mer. Il y a des hommes, des machines, dans ces cales profondes : il y a un autre navire sous le plancher du nôtre. J'étais curieux de le connaître et, à plusieurs reprises, j'avais demandé au commandant de me servir de guide.

— Voulez-vous maintenant? me proposa-t-il comme nous entrions dans l'océan Indien.

J'acceptai séance tenante et quittant sans regret les amis de Shanghaï qui m'apprenaient le mah-tiang, je m'enfonçai derrière lui dans le ventre du bateau, par des escaliers de fer aux marches raides.

Partout il y avait des Chinois. Tous pareils, une culotte de toile pour tout costume et le crâne tondu. On en trouve

dans les soutes et aux cuisines, à la buanderie et aux machines. Le long du couloir des cales à bagages, il fallait en enjamber qui dormaient dans le courant d'air, et même les galons du commandant ne les faisaient pas bouger. Pour ces coolies de mer, les coursives sont devenues les rues d'une cité flottante et, en Chine comme en France, la rue est à tout le monde.

Ils ne se mêlent pas au reste de l'équipage. Ils ont leur quartier réservé, sur le château arrière, et ils vivent là à leur guise, dans un grouillement de gosses tout nus qui se vautrent dans les épluchures et se battent sous les tables comme des petits chiens. Accroupis sur des escabeaux, le menton dans les genoux, ils bâfrent du riz à plein bol, certains s'arrêtant parfois de manier leurs baguettes pour s'en curer négligemment le nez. Ceux-ci jouent, ceux-là fument, d'autres dorment : un vrai village chinois.

Après ce dépotoir, en contraste, apparaît la netteté des cuisines. Vastes, lumineuses, entourées de barreaux épais, pour se garder des chapardeurs, elles ont un air de cage à fauves et le dompteur coiffé d'une toque blanche y dresse des marmitons demi-nus, qui font le beau devant les casseroles.

Tout en haut, les blanchisseurs aux yeux bridés dans leur séchoir ; tout en bas, les manœuvres en maillot rayé dans les glacières. Il est immense ce navire d'en bas. On s'enfonce dans l'entrepont, on suit d'autres coursives étouffantes aux portes boulonnées et, à mesure qu'on avance on sent croître sous ses pas la trépidation des machines. C'est le cœur du bateau qui bat...

Encore une porte ; on s'arrête, saisi... Un grand vide se creuse, comme l'église vue des orgues. Je dominais subitement toute la coque, jusqu'au fond, et je n'étais plus qu'un grain, un atome, collé à la coupole de cette immense usine. Penché sur la plate-forme, je regardais. En tous sens se croisent des passerelles, des échelles, des courroies, d'énormes tubulures aux bandages d'amiante. En bas, les bielles luisantes jouent dans des cuves et les lourds volants tournent vertigineusement, masses d'acier dont la puissance effraie.

Mais où sont les hommes, les mécaniciens, les manœuvres? On ne trouve pas... Cette usine est déserte. On a l'impression que tout marche sans maître, que c'est de la force en action. Ces roues monstrueuses, ces arbres, ces pistons, ces glissières,

travaillent en suant l'huile, à une invariable cadence, sans personne qui les surveille, et ce tourbillon discipliné, ce déchaînement symétrique, a quelque chose de saisissant. L'épouvante moderne : sans ombre, sans flammes, sans fracas...

Je m'engageai dans l'escalier à pic. La vapeur des chaudières retombe en gouttelettes, ainsi qu'un chaud brouillard. L'huile coule de partout, des cloisons, des planchers, des rampes, et s'étale en flaques verdâtres. Sur des cadrans chiffrés, les aiguilles inquiètes cherchent des pressions, des atmosphères, des vitesses. Les toutes-puissantes manettes vous tendent leurs poignées. Si j'en abaissais une, pour voir? Cette chaleur, ce tournoiement des roues, ce jeu frénétique des bielles, finissent par étourdir. Mais ce n'est rien encore. On pousse une dernière porte et cette fois, suffoqué, on recule, rejeté en arrière par un souffle brûlant. Ce sont les chaufferies.

On hésite une seconde, puis on entre. C'est le domaine du feu, c'est l'enfer. Les foyers ouverts vous aveuglent de leur brasier. Avec de longs ringards, les Arabes et les Chinois tisonnent cette fournaise, et, à chaque portillon qu'ils ouvrent, c'est comme une pelletée rougeoyante qu'on reçoit en plein visage, vous séchant l'air dans la poitrine. J'ai regardé le thermomètre : il marquait soixante-huit degrés.

Comment font ces damnés? Ce Français, surtout, ce jeune homme bâti comme moi. Je le reconnais à peine, ce petit officier mécanicien que je rencontre souvent sur le pont, et que j'ai remarqué pour ses façons timides et sa mise soignée. Il porte toujours des vareuses impeccables, des cols bien glacés, des pantalons qui tombent droit : l'élégance appliquée des simples. Ici, adossé à la cloison, brûlante, il surveille ses manœuvres. De grosses gouttes de sueur brillent en perles sur ses joues noires et son treillis l'habille de poussier, de cendres et de cambouis. Pour la première fois, sans le connaître, je lui ai tendu la main.

— J'en ai assez, avouai-je au commandant en refermant la porte.

Mon blanc était maculé d'huile et il m'en coulait aussi le long des joues, avec la sueur. Revenu au bar, les yeux desséchés et les tempes dans un étau, j'osais à peine boire mon citron pressé, tant l'air était resté brûlant dans mes poumons.

— Croyez-vous, ce qu'il fait chaud ! me dit un passager en s'épongeant le front.

Je ne lui répondis pas. Je reprenais haleine, les oreilles bourdonnantes. Mais, au fait, je n'avais toujours pas vu de marin...

T. S. F.

C'est l'heure où la T. S. F. commence à claquer en courtes étincelles, sur le pont supérieur. J'y grimpe parfois le soir, pour écouter ; on dirait une cigale. Seule la cabine est éclairée, et dans le cadre lumineux de la porte ouverte, j'aperçois l'opérateur assis devant son appareil. Cela me trouble un peu, le travail de ce magicien casqué. Tournant des leviers minuscules il capte dans l'infini des voix insaisissables, des appels sans accents. Quelque part, à des centaines de lieues, dans une bâtisse blanche de la côte d'Arabie, un homme comme lui tourne des manettes pareilles sur les mêmes cadrans,, et leurs ondes, comme des marins, se cherchent à tâtons sur l'immense océan. Présentations mystérieuses dans le désert du ciel.

— Ici, le *Paul-Lecat*..

— Ici, le *Mongolia*, de la Peninsular.

— Ici, *Aden*.

Sans qu'on les entende chuchoter, les navires qui passent échangent des secrets avec les ports lointains. Ce soir, pourtant, notre opérateur lance en vain ses appels : rien ne répond. Les ondes du dernier poste d'Arabie ne sont pas assez puissantes et Colombo est encore trop loin. Au bar, certains voyageurs s'impatientent.

— Vous n'avez encore rien? Vous ne pourriez pas m'attraper Bouchir?

Non, les crépitements restent sans écho, la nuit est sourde. Et regardant l'opérateur penché sur son clavier, je voudrais faire taire un instant les machines et tendre les oreilles avec lui, pour surprendre peut-être le premier murmure des Indes.

Colombo.

Le soir, avec tous ces éventaires éclairés, ces boutiques sans façade qui ouvrent de plain-pied sur la rue, ces hôtels

aux murs nus où jouent et fument des Indiens accroupis, cette cohue que fendent les pousse-pousse, ces musiques dans les coins d'ombre, ces belles Cinghalaises parées, le quartier indigène de Colombo prend un air de fête foraine. Combien je le prèfère au centre européen et à ce luxueux *Galle Face*, hôtel célèbre dans le monde entier, où les passagers vont en pèlerinage pour admirer les palmiers gigantesques qui s'illuminent d'ampoules multicolores à l'heure du dîner. C'est l'Inde tout entière, que ce quartier vivant. Je la regarde, je la frôle, je la respire.

Devant une maison la foule s'écrase : enfants nus, hommes à chignons et des femmes aux longs bras tintant de bracelets. Attirés par le bruit que font des musiciens, ils se bousculent pour admirer une haute pyramide de fleurs où s'entrelacent les magnolias et les orchidées. C'est un mariage qui se célèbre ici...

Plus loin, encore de la musique, dans une rue étroite. Mais un air infernal, cette fois. J'y cours : c'est un temple indien.

Devant la porte ouverte et contre une fenêtre grillagée, des hommes sont groupés. Recueillis, les mains jointes, ils suivent l'office de la rue, n'ayant pas le droit de pénétrer dans le temple, mais leur ferveur n'en est pas diminuée. Immobiles, ils ne quittent pas l'autel des yeux et marmonnent des prières. Un bonze agite des lumières, comme des torches, et la cloche tinte plus fort, les instruments de cuivre meuglent sinistrement. Alors, les hommes autour de moi élèvent leurs mains jointes au-dessus de leur tête, puis les rabaissent en s'inclinant, dans un geste d'effroi.

Rite de peur où tout épouvante : les lumières, la musique, cet homme nu qui s'agite dans l'ombre.

L'Anglais qui me guide croit devoir s'excuser :

— Nous avons bien fermé leurs maisons de danseuses, mais là nous ne pouvons rien. Il faut savoir agir, n'est-ce pas...

Quand nous nous rapprochons de l'embarcadère, à la porte du bar, deux Cinghalais en vetti blanc, drapés comme des geindres de chez nous, hissent péniblement dans son *rickshaw* un gros homme ivre mort dont la tête dodeline.

Savoir agir. Oui...

La faillite blanche.

On suffoquait. Le soleil s'écrasait contre le store de toile tendu le long du deck, et ce voile blanc brûlait les yeux. Le chef mécanicien, passant devant nos chaises longues, nous salua d'un sourire.

— Bon courage, nous dit-il, Moi, je descends aux machines.

Je le suivis du regard. Je pensais aux chauffeurs, aux gueules d'enfer des fours béants.

— Quel métier! murmurai-je.

Les autres se moquèrent.

— Allons, avouez-le, vous regrettez la navigation à voile, les gabiers sur le château arrière, les moussaillons qui chantent dans les vergues...

— C'était plusse bô, soutint une Anglaise.

Et une discussion absurde s'engagea, l'un tenant pour la frégate, l'autre pour le cargo. La plupart ont fait dix fois la traversée, mais pas un n'a encore songé à descendre aux chaufferies. Pour plaindre les soutiers? A quoi bon ces attendrissements inutiles...

— D'ailleurs ce ne sont jamais que des Arabes, fit remarquer un chasseur de tigres avec une moue d'indifférence.

— Nos poitrines d'Européens ne résisteraient pas à ces températures, observa un autre.

Mais le banquier de Chine nous regarda de côté, les lèvres pincées, l'œil malin.

— Vous croyez? dit-il. Eh bien, vous vous trompez. On accepte tout, pour manger. Rien n'est impossible à celui qui crève de faim. J'ai vu des Russes réfugiés à Shanghaï, d'anciens seigneurs, des officiers de l'armée de Koltchak, commerçants, ingénieurs, avocats, supplier pour être embauchés comme chauffeurs à bord des paquebots qui retournaient en Europe. Jeter du charbon dans un foyer, tout le monde sait faire ça... Et je revois un colonel à barbe grise, dépenaillé, les joues creuses, qui répétait au chef mécanicien en bombant sa pauvre poitrine : « Je suis encore solide, vous savez... » Avec sa capote d'uniforme qui flottait sur son torse amaigri, on eût dit un épouvantail, un mannequin pour garder les pois.

— Et vous ne pouvez rien faire de mieux pour ces émigrés,

ces bourgeois vaincus, ces gens de votre monde? Shanghaï est riche pourtant.

Le banquier secoua la tête.

— Pas assez, dit-il. Ils étaient trop : toutes les fortunes de la Concession n'y auraient pas suffi. Il en a débarqué des milliers qui rôdaient, sans logis, mendiaient leur pitance, et n'étaient même pas soutenus par l'espoir d'être attendus par quelqu'un quelque part, fût-ce à l'autre bout du monde. Plus de patrie, plus de famille, pas d'argent, pas de métier, rien... Ils cherchaient tous à se rembarquer, attirés par la France. Ils se seraient entassés dans les soutes à charbon, si seulement on avait voulu d'eux. S'ils n'y parvenaient pas, ils finissaient par fondre dans la ville chinoise, les hommes devenus des manœuvres, certaines femmes moins encore. On les retrouvait dépenaillés, sordides, avilis... Après avoir tellement lutté pour établir là-bas le prestige européen, cette invasion de misère fut une fameuse décadence. Allez donc maintenant parler de la supériorité des blancs à ces Chinois goguenards qui ont eu pour coolies des Européens couverts de titres et de décorations, qui ont payé d'un bol de riz des hommes qu'on appelait naguère Votre Noblesse et qui ont tenu sur leur natte des femmes qu'autrefois ils n'auraient pas osé dévisager. La faillite blanche, c'est là qu'elle s'est proclamée, et l'Europe coalisée aura beau envoyer toutes ses canonnières sur le Yang-Tsé, cela ne nous rendra pas la suprématie que nous avons perdue.

A ce moment, le fumeur d'opium entr'ouvrit les yeux.

— Le Monde destiné à disparaître, murmura-t-il...

Loin du bal.

Décidément, ils s'amusent trop. Cette musique, cette cohue, ces rires, me fatiguent à la longue. J'ai dépensé ma part de joie et maintenant, rompu, je me replie hargneusement sur moi-même, soudain agacé par le plaisir des autres. Espérant trouver un coin où je ne verrais plus danser, je suis parti droit devant moi, au hasard, descendant l'escalier, suivant les coursives endormies.

Comme je passais devant une cabine, la porte se referma brusquement, juste à l'instant où un monsieur allait sor-

tir. Tiens, tiens, mais c'est la cabine de la belle brune...

Discrètement, j'ai aussitôt tourné à droite et me suis engagé sur le petit pont des cabines. Là au moins, je ne dérangerai personne.

Je fais quelques pas et tout à coup, dans une embrasure, en haut d'une échelle de la cale des machines, je découvre un homme noir, barbouillé de charbon, qui a ouvert sa veste sur sa poitrine et boit goulûment l'air du large. Un regard m'a suffi. Bien qu'il ait fait un pas en arrière, je l'ai tout de suite reconnu. C'est ce petit officier mécanicien que je rencontre parfois sur le pont. De grosses gouttes de sueur brillent en perles sur ses joues sales et son treillis l'habille de poussier et de cambouis.

Est-ce seulement pour respirer qu'il est monté de sa chaufferie, ou bien écoute-il, jaloux, la musique assourdie du salon, en songeant à une jeune fille au châle bariolé?

Il s'est enfoncé dans l'ombre, peut-être honteux. Alors, j'ai passé vite, sans tourner la tête, comme si je ne l'avais pas vu.

9×12.

Il y a des gens, en voyage, qui ne regardent jamais rien ; ce sont les photographes. Ils ont bien deux yeux comme tout le monde, mais le seul œil qui compte pour eux, c'est celui de leur objectif. Ainsi nous avons à bord un passager que j'ai pris en horreur, avec sa manie de photographier tout le monde et de se coller à vous dans toutes les excursions.

Quand il arrive devant un paysage, il ne le regarde pas ; il cherche d'où il le prendra. Une seule chose importe : avoir le soleil derrière soi.

Passe-t-il, sur la route, une charrette à buffles que mène indolemment un beau Cinghalais à chignon, il ne tourne même pas la tête :

— J'en ai déjà dans mon album...

Quand on le questionne sur un des pays qu'il a traversés, Birmanie ou Java, il est incapable de répondre.

— Je dois avoir les négatifs dans une malle, cherche-t-il en fronçant les sourcils.

Et si on s'émerveille sur Angkor et les visages géants du Bayon, il vous dit avec une moue indifférente :

— Euh... Oui... C'est bien. Seulement je n'avais qu'un petit vérascope, alors c'était moins intéressant.

Ce qui achève de tout gâter, c'est que pour « donner du relief » ainsi qu'il dit dans son jargon, il faut toujours poser quelqu'un au premier plan, et que sa figure ordinaire n'est autre que son épouse, une femme énorme, bouffie, débordante, qu'on retrouve sur tous ses clichés. Que ce soit aux tombeaux impériaux de Hué ou dans les jardins de Péradénya, sur le pont-promenade ou sous les palmiers de Penang, on la reconnaît vêtue de blanc et souriante. Alors, on a l'impression que la terre est toute petite, qu'il n'est pas un coin du monde où la matrone n'ait mis les pieds, et c'est à tel point devenu une obsession que lorsqu'un autre passager me montre des photos, je cherche malgré moi si la grosse dame n'y est pas, ainsi qu'on cherche Napoléon sur les tableaux de Meissonier.

L'île heureuse.

Ah ! ce photographe. Comme je visitais le temple chinois à Penang, curieux jardins de rocaille et d'eaux vives, il est venu me tirer par le bras.

— Venez voir ce qu'il y a de mieux...

J'aurais dû me méfier. Alors, il m'a conduit devant trois mannequins, trois insolites statues de feuillage représentant des soldats fusil sur l'épaule — le Français, l'Anglais, l'Américain — et qui perpétuent, dans l'île enchanteresse, le souvenir de la grande guerre. Je l'aurais tué.

— C'est ce qu'on photographie le plus, m'apprit-il en ouvrant son trépied.

Hélas, il ne mentait pas... Ce monument de verdure, ces statues qu'on taille dans les branches sont la curiosité du temple, et on les a plantés au plus bel endroit, tout en haut des jardins étagés, juste devant la pierre sacrée où des sages ont inscrit leurs sentences. A l'intérieur du temple aussi la civilisation a pu s'introduire. Le bonze en robe jaune qui nous accueille nous montre fièrement ce qu'il possède de plus précieux : la signature encadrée de Georges Clemenceau.

Après cela, je regarde tristement en sortant le marchand qui sommeille devant son pieux étalage : beaux cierges

rouges, bâtons d'encens, et ces merveilleux papiers de prières rouges et dorés, où les oraisons sont tracées, et qu'on brûle aux pieds du bouddha ventru, supplications qui s'en vont en fumée...

Un jour viendra où le bonze tondu aura sa bicyclette, le temple son téléphone, le marchand son chapeau melon.

Si, dans vingt ans, je repasse par Penang, je voudrais avoir le courage de ne pas débarquer. Les camionnettes auront alors chassé les antiques charrettes à buffles au toit de feuillage, des bicoques en briques ou en agglomérés remplaceront les fragiles paillotes et Georgetown, charmante capitale, aura ses tramways à trolley. Vous ne verrez plus de Cinghalais au chignon luisant. Plus de parasols multicolores, plus de peignes d'écaille, plus de pousse-pousse, et grâce aux pasteurs pudibonds, plus de filles au corps libre, plus de beaux gamins nus. Mon chagrin serait trop amer de ne plus retrouver les mêmes villages heureux, les mêmes indigènes souriants, la même vie primitive. Chaque Indienne aura son corsage, chaque maison son numéro, chaque jonque sa cheminée, et les Malais à toque de velours, au lieu de vous attendre avec leurs petits fiacres noirs, faits à la taille d'un enfant, vous chargeront dans leurs taxis. Oui, je voudrais, pour ma vie entière, garder le souvenir de cette île fortunée où le bon roi Pausole a dû, sur la terre rouge, laisser la trace de ses pas.

Un navire s'en va...

Le passage d'un paquebot, c'est une des joies du bord. Tout le monde accourt, on se presse le long du bastingage, et ces inconnus qui viennent agitent leurs mouchoirs, sifflent et crient pour ces inconnus qui s'en vont. Quand c'est un paquebot français, les navires se saluent gaiement à longs coups de sirène.

— Dans tant de jours, ils seront en France, songe-t-on.

Un peu de mélancolie...

Des coloniaux, à la jumelle, cherchent à reconnaître des visages amis, parmi ces passagers en blanc massés sur la promenade. Parfois, un pavillon qui flotte au mât suffit à les renseigner :

— Tiens ! Le gouverneur est à bord...

Puis de la fumée, deux ornières sur l'eau qui s'écartent et se perdent. C'est fini... Seuls, sur le spardeck, les deux postes de T. S. F. continuent à se parler, mystérieusement.

Singapour.

Singapour... les tropiques... Et le pilote anglais qui monte à bord m'apparaît sur la passerelle vêtu d'un pardessus noir et coiffé d'un chapeau melon. Un pardessus, à deux degrés à peine de l'Équateur ! L'image que nous nous faisons du monde n'est donc qu'un papillotement de mensonges?

Et quel décor déconcertant que ces îlots sournois disposés pour la guerre : batteries d'artillerie, hangars d'avions, plates-formes, bétonnées, casemates, blockhaus. Encore un Gibraltar à l'autre bout du monde. Et l'Angleterre en a la clef. Mais malgré ces bastions, malgré ces docks où retentit un bruit de forge, malgré toute cette façade d'Occident, la jungle malaise résiste. Elle jaillit de partout, verte, touffue, et une telle sève gonfle cette terre que la végétation éclate quand même, escaladant les charpentes métalliques, surgissant du dallage, envahissant jusqu'aux usines si elles restent seulement deux jours fermées. Vous plantez un pieu : il bourgeonne. Vous cimentez une cour : elle verdoie. C'est une luxuriance malsaine, une perpétuelle fermentation.

Singapour sera d'ailleurs pour moi la ville des surprises. Elle ressemble si peu, avec ses grands immeubles, ses tramways, ses boutiques, au port d'aventures que je croyais découvrir.

J'entre au *Raffles*, dont Rudyard Kipling vantait, il y a près de quarante ans, dans ses *Lettres du Japon* les biftecks de tortue « qui subsistent encore dans ma mémoire pleine de regrets ». Curieux hôtel. Vaste, aéré, tout en baies ouvertes et en parquets cirés. Il y règne une odeur de tabac anglais et de pâte à chaussures. Des autos qui soignent leur entrée, des tables fleuries d'orchidées, des dîneurs en smoking, des femmes en décolleté : ne se croirait-on pas à Armenonville ou au Pré Catelan?

« Les tropiques... deux degrés de l'Équateur. » Je me répète ces mots comme une formule magique. Hélas ! les ventilateurs, à la longue, soufflent un air trop frais et les dames, frileusement, ramènent leur écharpe. Comment ! c'est cela, l'Équateur?...

Je regarde les pousse-pousse qui se bousculent à la porte et les Chinois silencieux qui nous servent, mais ce maudit orchestre est toujours là, qui joue du Puccini. Non, cela ne sent pas l'Aventure...

Le soir, promenade silencieuse dans la ville, sans autre bruit que le claquement régulier des pieds nus de nos *rickshass*. Ils se hèlent l'un l'autre en riant. La sueur coule en rigole le long de leur dos nu et l'on est pris de pitié, on se ramasse dans le fauteuil d'osier pour se faire plus léger, au lieu de s'étendre paresseusement comme ces habitués qu'on regarde de travers, en bougonnant : « Sauvages ! » Mais le coolie aussitôt se retourne, mécontent, les bras tirés par le fardeau. Moins on s'allonge, plus on est lourd. C'est le « sauvage » qui a raison...

Le quartier chinois seul veille encore, envahissant les rues de ses éventaires, de ses tables, de ses bancs, où des centaines de coolies mangent coude à coude, puisant dans le même plat du bout de leurs bâtonnets.

Sous l'acétylène qui fuse, ce sont des étalages de fruits, de cigares, de glaces, de sodas, et de minuscules assiettes, des bols de poupée où sont toutes servies des portions d'on ne sait quoi. De maigres Chinois déambulent, tapant sur un bambou creux pour annoncer leurs friandises et les marchands de soupe promènent de rue en rue leur étrange boutique : un fourneau et un garde-manger, aux deux extrémités d'un long bâton. Tout autour, la foule grouille, mange, braille.

. . . . . .

Aristocratie.

A Singapour nous avons embarqué, avec quelques Anglais corrects et plusieurs coloniaux, une famille surprenante de richards du pays : un vieux père flasque et jaune, sorte d'usurier métis, et ses trois filles, à demi négresses, qu'il a l'air d'aller vendre. Ce groupe devient le divertissement et le dégoût du bord.

Le père passe ses journées dans l'hébétude, étendu sur une chaise longue ; sans souliers, avec des chaussettes sales et trouées qui laissent percer d'ignobles doigts cornés. Pendant ce temps les « demoiselles », qui se tiennent comme des filles à soutiers, promènent sur le deck de durs visages

aux sourcils joints et des sourires de cannibales tout en jacassant dans on ne sait quel dialecte malais. Elles s'habillent en rouge, en vert, en jaune serin et se montrent dès le matin parées de lourds bijoux. Au salon, elles invitent les jeunes gens à danser. Sur le pont, elles vous arrêtent pour vous demander l'heure, ou ce que vous pensez du temps. Le premier soir, on en surprend une qui redescend, décoiffée, du pont des chaloupes. Une autre, plus exigeante, s'échappe par le petit escalier de l'avant et va rejoindre les marsouins râblés de l'entrepont qui dansent aux accents du piston. Quant à la plus jeune, elle veut absolument chanter et installée devant le piano qu'elle cogne à contretemps, elle hurle un chant de sauvage qui est peut-être un air d'opéra.

Le père ne voit rien, n'entend rien. Vêtu d'une veste blanche malpropre, il est vautré à sa place ordinaire et se gratte les pieds.

— Il possède tout un quartier de Saïgon, me confie un colonial. Près de dix millions de piastres...

Puis, après un dernier regard au besoin somnolent :

— La guerre...

France d'Asie.

Saïgon !

Une déception d'abord. Le quai noir de poussier où sont massés des coloniaux blancs, sur un triste décor de hangars. On entre dans l'exotisme par la gare des marchandises.

Rues malpropres crevées par le charroi, grille de la douane, pauvres bâtisses, pont de fer... Et, brusquement, tout change... Il a suffi de voir glisser sur l'eau de l'arroyo ces énormes jonques chinoises lourdes de riz, et ces sampas pareils à des gondoles qu'une fille debout conduit en pagayant, il a suffi d'un regard à ces pousses qui courent, à ces marchands ambulants qui passent, à cette ombreuse rue Catinat qu'on dirait échappée à une sous-préfecture, mais avec l'imprévu de tailleurs chinois et de changeurs hindous dont les boutiques bâillent sur le le trottoir, il a suffi de toutes ces lunettes noires, de tous ces casques blancs, de ces fines Annamites qui se dandinent pour se plaire tout à coup, dans cette France lointaine qui semble aménagée pour une Exposition.

Est-ce vrai, est-ce ordinaire, tout ce pittoresque? N'a-t-on pas ajouté, pour étonner les visiteurs, ces flamboyants en fleurs et ces brochettes d'Annamites accroupis le long du trottoir?

Et puis, enfin, pas de soldats, pas de force étalée, pas de menace. Dans les ports anglais, Aden, Colombo, Singapour, peu importe, on ne peut mettre pied à terre sans tomber sur une prise d'armes, voir défiler des troupes, avec les mitrailleuses, les fanions et la peau de léopard qui drape les tambours. Ici, rien...

Et si, pourtant : un milicien annamite, pieds nus, poursuit des gamins endiablés vêtus d'une moitié de mouchoir, tandis qu'un marsouin jovial, étalé dans son pousse-pousse, excite la marmaille.

Alors, allègre, on sourit à la jolie ville et l'on s'éloigne, baguenaudant...

ROLLAND DORGELÈS.

Etudes et milieux littéraires[1]

V

La vie et l'œuvre de l'écrivain.

La politique peut avoir une influence sur l'œuvre de l'écrivain. Je me souviens, à ce sujet, qu'au moment de l'affaire Dreyfus, il y eut un dîner au restaurant Durand, aujourd'hui disparu, place de la Madeleine. A ce dîner assistaient mon père, Zola, Coppée, Anatole France, Jules Lemaître, Paul Bourget, Maurice Barrès et celui qui vous parle.

Aussitôt après le potage, mon père prit la parole et dit : « Il est bien entendu que, dans l'affaire dont il est question, nous autres qui tenons des plumes, nous allons prendre le parti de la France et de la justice. » Sur cette déclaration, Zola prit la parole à son tour et dit exactement le contraire de ce que venait de dire mon père. L'atmosphère devint glaciale, puis la fin du dîner se traîna dans des causeries de dérivation extrêmement tristes et sans aucun intérêt. Quand on se sépara, mon père et Lemaître dirent à Zola : « Voilà, le dîner Balzac a eu lieu une fois, mais il est bien vraisemblable qu'il n'aura pas lieu deux fois. » D'ailleurs, quelques jours après, mon père mourait subitement.

(1) Cf. la *Revue universelle* des 15 février, 1er et 15 mars et 1er avril 1927.

Ainsi, vous le voyez, dans cette affaire qui partagea la France, dans cette affaire si tragique et qui est devenue plus tragique encore avec sa conséquence, la Grande Guerre, les hommes de lettres avaient tout de suite pris parti et, en somme, aiguillé les situations politiques.

Ceci me donna à réfléchir et, dans la suite, je remarquai qu'il en avait été de même à toutes les époques, depuis les encyclopédistes qui ont préparé la Révolution.

L'homme de lettres est-il un animal particulier dans la création, ou est-il déformé par les circonstances professionnelles? Y a-t-il chez lui des plis comme il y en a dans les autres métiers, par exemple chez les professeurs, les médecins, les hommes politiques? — Certainement.

J'ai fréquenté beaucoup d'hommes de lettres dans ma vie déjà longue ; je peux même dire que je les ai fréquentés tous. Dans mon enfance je me suis trouvé avec Flaubert, Tourguénev, les Goncourt, Zola. Et puis, toute la vie, cela a continué.

J'ai entendu les hommes de lettres parler les uns des autres ; j'ai comparé ce qu'ils écrivaient et disaient en public à ce qu'ils disaient en particulier. Je suis arrivé à cette conclusion qu'en dépit de tous ses défauts, la profession d'homme de lettres est celle où l'on trouve le plus d'esprits indépendants et le plus de camaraderie véritable...

L'homme de lettres a le sentiment de sa place dans la société et de son indépendance beaucoup plus développé que le médecin, par exemple.

Le médecin est pris dans une filière de concours, de professorat, de Faculté, etc., qui, à un moment donné, le pousse à juger selon les paroles des maîtres et à perdre peu à peu son originalité.

L'homme de lettres — je parle de celui qui a une originalité véritable, et quelque chose à dire — ne perd son originalité, s'il la perd, que beaucoup plus tard. Beaucoup d'écrivains — et c'est le sort qu'on peut leur souhaiter — meurent, surtout s'ils sont des polémistes, en combattant, et la plume à la main.

L'homme de lettres supporte assez mal les mandarins, principalement dans sa profession. Outre les divergences de génération à génération, il y a celles qui, entre hommes d'une même génération, mettent aux prises des points de vue absolument opposés. J'ai vu cela de très près.

Zola avait un esprit d'organisation remarquable et, dès ses premiers ouvrages, il commercialisa son naturalisme. Comme il ne pouvait pas s'y trouver seul, il engloba ses amis, Flaubert, Tourguénev, Alphonse Daudet, les Goncourt. J'ai vu dès cette époque Alphonse Daudet, de Goncourt, qui ne se considéraient pas comme naturalistes, et qui trouvaient ce terme affreux, laisser faire néanmoins Zola en disant : « Qu'est-ce que vous voulez... il a commencé là-dessus une série d'articles dans *le Figaro*... c'est sa marotte, nous ne pouvons pas le laisser seul. »

Bien entendu, il y a, parmi les écrivains, non seulement des ressentiments et des rancunes, mais encore des dissentiments essentiels et quelquefois de très longues haines.

Enfin, l'esprit de justice littéraire, et même l'esprit de justice tout court, est plus sévèrement développé, en général, chez les journalistes et polémistes dignes de ce nom et chez les prosateurs et poètes, que chez le commun des mortels.

La vie de l'homme de lettres retentit nécessairement sur son œuvre. Celle-ci est en partie faite d'allusions à sa vie extérieure et en même temps de réminiscences et de songeries, ou d'aspirations appartenant à la vie intérieure.

Inversement, cette œuvre retentit sur sa vie. Il arrive souvent, surtout chez ceux qui ne sont pas maîtres de leur caractère — car le travail ne confère pas plus le caractère que la vertu — il arrive que certains d'entre eux prennent, adoptent, en raison même de leur œuvre, de la renommée, de la réputation qu'elle leur a acquises, un magasin d'attitudes et d'accessoires. Ils se font une physionomie pour le public.

Celui qui m'a le plus frappé, à ce point de vue, était et est un littérateur de talent, — cependant de moins grand talent, peut-être, qu'on ne l'a cru, — Pierre Loti, et que j'ai vu d'abord un homme simple, spontané et gentil ; puis, peu à peu, à mesure que le succès grandissait, devenir apprêté, enfin tout à fait cabot à partir d'un moment donné.

Il est indubitable que les fréquentations de snobs, de salonards et aussi de dames et demoiselles admiratrices, influent sur le caractère de l'homme de lettres et tendent à le déformer. Il peut en concevoir, comme c'était le cas pour Loti, certaine vanité, de l'infatuation, un désir de plaire joint à un besoin d'étonner, qui fait qu'il n'a plus

cette grande qualité primordiale, essentielle, sans laquelle on ne peut rien faire de grand, surtout en France, et qui s'appelle le naturel.

Les instituts et les académies déforment aujourd'hui, selon moi, de façon très fâcheuse, le caractère des gens de lettres. Je veux parler notamment de l'Académie française. Ce qui compte, à l'Académie française, c'est l'élection. Une fois qu'un écrivain a passé par la crise électorale, une fois qu'il a fait ses visites et qu'il a été élu, il se trouve dans un milieu artificiel, convenu, où l'on n'a plus rien à faire de précis — si ce n'est la petite plaisanterie du dictionnaire...

Or, de cette brigue, de ces intrigues, de ces petites malices qui sont souvent le fait de vieillards n'ayant pas eu une vie très commode ni très agréable, et se vengeant comme ils peuvent sur ceux qui viennent les visiter, de cet ensemble de circonstances, naît, chez les candidats, un état d'esprit qui n'est pas bon. Ensuite, se disant qu'il est académicien, l'élu se croit assujetti à un certain nombre de règles, à une certaine vision poncive sur les choses et les gens, qui diminue de beaucoup son originalité, si elle ne la lui enlève pas tout entière ; ce travers acquis dans les circonstances les plus favorables, le prive d'une partie de son indépendance. Or, après l'esprit de justice, après l'esprit de probité, c'est l'esprit d'indépendance, et d'indépendance absolue, qui convient le mieux à l'homme de lettres, s'il a ici-bas quelque chose à dire.

J'ai été élevé de bonne heure par mon père — qui était, comme je vous le disais, un très grand éducateur — dans cette idée que si l'on voulait écrire, il fallait avoir la vie la plus régulière, la plus normale et la plus tranquille qui soit. Alphonse Daudet était partisan, pour le romancier, pour le philosophe, pour le journaliste, de la famille, de son abri et refuge, et — après une jeunesse qu'il avait eue assez orageuse — de la conduite régulière de la vie.

En effet, c'est là, sous sa forme modeste et presque humble, un point important, que je désire toucher avec vous aujourd'hui.

Un trop grand nombre d'hommes de lettres ont été malheureux ; et quelques-uns des plus célèbres, quand on regarde les choses de près, quand on ne juge pas d'après le vain tam-tam de la publicité et des journaux, ont été très malheureux. Pourquoi cela?

Les uns l'ont été par un besoin d'excentricité, un besoin de se distinguer, d'être au-dessus des autres — comme si, à certain point de vue général, il y avait une seule personne au-dessus des autres ! — Les autres ont été gâtés, comme je vous le disais tout à l'heure, par l'adulation ; d'autres enfin ont voulu prendre, dans des habitudes fâcheuses, quelques-unes vicieuses, ou dans des poisons, une supériorité sur leurs contemporains.

Choisissons un type d'existence brillante, la plus brillante du dix-neuvième siècle, après Bonaparte, celle de Victor Hugo.

Nous la connaissons maintenant dans la plupart de ses parties, grâce à des indiscrétions qui, je m'empresse de vous le dire, ont été tout à fait fâcheuses et regrettables. Mais enfin elles ont apporté à la psychologie de cet illustre poète des appoints importants.

Dans la première partie de sa vie, Hugo a eu affaire à un homme méchant, à un homme d'une perfidie rare, d'une certaine envergure d'esprit, d'une érudition remarquable, d'une réelle profondeur et qui est le critique Sainte-Beuve.

Vous savez aujourd'hui, je ne vous apprends rien, de quelle façon Sainte-Beuve, qui était sale, laid comme un pou, et d'une fatuité extraordinaire, a trompé son ami Hugo. Mais encore, par un raffinement de perversité inouïe, il avait rédigé, en vers et en prose, un certain nombre de témoignages, destinés à affirmer, après sa mort à lui Sainte-Beuve, et aussi longtemps après la mort de Hugo que ce qui s'était passé avait effectivement eu lieu. Il n'y a plus, sur le fait lui-même, aucune espèce de doute, ni d'ambiguïté possible. Il existe, en effet, des correspondances extrêmement précises et de la main même de Hugo, sous la photographie de Mme Hugo morte, cette mention significative : « A mon Adèle pardonnée et bénie. » Évidemment, si elle avait été pardonnée, c'est qu'elle avait eu quelque chose à se reprocher.

Ce drame, longtemps dissimulé, marqua l'immense désillusion de la jeunesse de ce pauvre homme : il aimait sa femme. Il avait des sentiments naturels très forts et bien placés. Son grand défaut a été, surtout vers la fin, une hypocrisie assez habituelle aux romantiques, mais qui, chez lui, était allée en se développant. Dans sa jeunesse, cette hypocrisie se voyait moins, et, je vous le répète, il allait droit

sa route, avec son magnifique talent, parmi les acclamations et l'adulation.

Dans l'amertume extrême, il rencontra l'amour de Juliette Drouet. Amour sincère, bien que cette jolie fille fût comédienne ; pendant un certain temps, il la soumit systématiquement à toutes sortes d'épreuves de pauvreté, d'obéissance, de discipline stricte ; puis il l'émancipa peu à peu, et peu à peu aussi elle devint sa véritable femme. Quand vint l'exil, il estima qu'après l'affaire scandaleuse de Sainte-Beuve, que le public ignorait encore, mais que lui connaissait, il avait tous les droits. A Guernesey, dans cette rue montante d'Hauteville qui aboutit à la célèbre maison grise, il installa, à cent mètres au-dessous de sa famille, sa maîtresse Juliette Drouet. Il en fut ainsi jusqu'à la mort de Mme Hugo, puis jusqu'à celle de Mme Drouet.

Hugo, on l'a assez raconté, travaillait toute la matinée. Il se levait de très bonne heure et il abattait sa copie dans une cage de verre. Il écrivait à bride abattue. En voilà un qui ne remettait pas « cent fois sur le métier » son ouvrage, et ne suivait pas le précepte de Boileau ! Il couvrait cent à cent cinquante pages d'affilée et, à mesure, il prenait les feuillets, les jetait à terre. Sa belle-sœur, Mme Chenay, arrivait ensuite, les recopiait ; on envoyait à l'imprimerie. Dans l'après-midi, tous les jours et quelque temps qu'il fît, il faisait une promenade en voiture, au vu et su de tous, avec Mme Drouet.

J'ai été à Guernesey, avec Georges Hugo, mon ami, l'année même qui suivit la mort tumultueuse et assez douloureuse, elle aussi, du grand homme. Là il avait fait face, pendant dix-huit ans, à une situation singulière. On se représente mal cette société guernesaise, pleine de cant, formée d'une soixantaine de familles, les « Sixty » ; ils jugeaient tous les Français d'après le célèbre exilé, et ils se demandaient si c'était la coutume, chez nous, d'installer sa maîtresse à cent mètres au-dessous de sa femme, et d'envoyer ses enfants dîner chez elle.

Hugo, donc, vivait là avec les enfants qui lui restaient, c'est-à-dire Adèle, Charles et François. Sa première fille, Léopoldine, s'était noyée avec son mari, le frère de Vacquerie, à Villequier, dans les circonstances tragiques que vous connaissez, et qui ont fait écrire à Victor Hugo son plus bel

ouvrage, le deuxième volume des *Contemplations*. Il est certain que, pour ce qui concerne au moins la première partie de chacun de ses poèmes — car, étant romantique, il en met beaucoup trop — la douleur paternelle lui a arraché des cris comme elle en arrache rarement à l'âme humaine...

Sa fille Adèle s'étant fiancée à un jeune homme, et de nature fort nerveuse, partit pour l'Amérique, disparut de la vie familiale. Quand on la retrouva, par la suite, après sa fugue, elle était frappée d'aliénation, et vécut soixante ans enfermée. Cela, aussi, fut une affreuse épreuve !

Enfin ce pauvre homme perdit successivement ses deux fils, qui étaient, d'après tous les témoignages, des hommes spirituels et charmants. Charles Hugo expira peu de temps après son mariage, à Bruxelles. François-Victor Hugo, le traducteur de Shakeaspeare, était mort de la tuberculose. On vit, dans les premiers jours de la Commune, se dérouler, sous la neige, à travers Paris, ce spectacle tragique : Victor Hugo, dans la rafale, derrière le cercueil de son fils.

On ne peut pas dire qu'une existence qui s'est déroulée dans de pareilles épreuves, soit une existence heureuse.

Les douleurs cruelles qu'il a ressenties n'étaient pas allégées, chez lui, à partir d'un certain âge, par une foi réelle. Entre nous soit dit, le Bon Dieu des bonnes gens, qu'il a commenté, sans le définir — et pour cause ! — dans une quarantaine d'ouvrages en vers et en prose, n'était pas capable de lui apporter, et n'est capable d'apporter aux humains aucune espèce de consolation. Ce qui eût pu le faire, c'était le catholicisme de ses ancêtres, dont il avait gardé les caractères très définis, et dont le secours lui fut refusé, au dernier moment, parce que son mauvais gendre Lockroy refusa de recevoir l'archevêque de Paris.

Voilà donc résumée la plus grande et la plus glorieuse existence du dix-neuvième siècle, après celle de Napoléon. Ce n'est pas très régalant. Ajoutez à cela une longue période d'exil dans la pleine force de l'âge, de 1832 à 1870. Les gens disent : « Il était là au bord de la mer, et ce caractère tumultueux s'est accordé magnifiquement avec les paysages marins et sauvages de Guernesey. »

J'ai vu Guernesey en différentes saisons, et je vous promets que, quand on y a passé un mois, c'est largement suffisant ! C'est beau, mais c'est triste.

L'exil n'a pas été pour lui une plaisanterie ; il a été une

épreuve sérieuse. Sans doute parmi les conseils, malheureusement imbéciles, de l'empereur, Morny mis à part, et au-dessus de ces conseils il y avait une personnalité rayonnante, aujourd'hui connue, grâce à des travaux récents, et qui était l'impératrice de France. Sans doute si, en faveur de Hugo, quelqu'un d'autorisé s'était adressé à son cœur, le poète aurait pu rentrer dans sa patrie. Mais, pratiquement, la démarche était impossible. Il avait pris parti violemment contre l'empereur dans une œuvre parfaitement injuste et excessive, tout de même fort belle, les *Châtiments;* il avait pris parti aussi, dans un ouvrage profondément comique — que j'aurai peut-être l'occasion d'analyser un jour devant vous : *l'Histoire d'un crime.* Bref, je ne dis pas seulement son honneur, mais le sentiment qu'il avait de sa fonction, très fort et très élevé, et aussi son légitime orgueil, le forcèrent à accomplir son exil jusqu'au moment où Sedan lui rouvrit la terre de France : « J'irai, je rentrerai dans ta muraille sainte, ô Paris ! »

Autre type d'existence d'homme de lettres complet : Charles Baudelaire. La vie de Baudelaire, telle qu'elle ressort de ce que nous savons sur lui maintenant, a été une vie parfaitement lamentable. On peut dire qu'il a vécu exilé de ses trois principales aspirations qui étaient : la gloire, une femme à soi, et la vie régulière.

La question a été agitée de savoir si Baudelaire était un malade. A quoi je répondrai : oui, ce grand homme était sûrement un malade, il en porte les stigmates très nets. Toute sa vie (au delà d'une sensualité dont il est très douteux qu'il ait connu l'apaisement, même une seule fois) il a recherché autre chose. Il l'a exprimé dans une trentaine de pièces, qui sont parmi ses plus belles ; mais cette autre chose, dès qu'il la voyait s'approcher de lui, il la fuyait.

Vous savez, et je n'insiste pas, que toute sa vie a été traversée par l'histoire d'une négresse, Jeanne Duval, de la dernière catégorie, mais qui, elle aussi, a donné naissance à des chants immortels.

En dehors de celle-ci, il y avait une femme appartenant non pas au demi-monde, mais à un tiers, ou à un quart de monde, qui était une jolie personne très bonne, très accueillante, pas très fine, que l'on appelait Mme Sabatier et qui était surnommée « la Présidente ».

Baudelaire, dans le temps où il ne s'occupait pas à faire

des vers à sa négresse, en adressait à Mme Sabatier. C'était « la chair spirituelle », « le parfum des anges », celle qui revêtait « d'un habit de clarté ». Il est impossible de dénombrer les pièces magnifiques auxquelles la Présidente a donné lieu. Si bien qu'un beau jour, poussée par tout le monde et flattée de la passion qu'elle inspirait à un homme déjà célèbre, elle dit : « oui. » Mais à partir du moment où elle eut dit oui, Baudelaire se sauva, comme un lapin, à l'autre extrémité de Paris... et de Cythère.

Il mena une existence de cénacle et de café, entouré de quelques amis qui l'admiraient, de Théophile Gautier, qu'il appelait son maître, on ne sait trop pourquoi, vu qu'il est infiniment supérieur à Gautier ; de Sainte-Beuve qu'il croyait aussi son ami ; à un moment donné, — chose incroyable étant donné le tumulte et le scandale que provoquaient ses poésies, — il eut l'intention de se présenter pour de bon à l'Académie. Ses démarches et sa correspondance de cette époque sont quelque chose d'impayable. Je n'ai pas le temps de vous les conter ici, mais c'est une comédie où l'on voit ce qu'il y avait d'âpre, de triste, de déprimant dans la vie de ce poète splendide.

Il demanda notamment, à Sainte-Beuve, s'il n'était pas d'avis qu'après s'être présenté pour je ne sais quel fauteuil, il sollicitât celui du Père Lacordaire. Il écrivit en substance au subtil empoisonneur des *Lundis* : « Je suis croyant, j'ai « fait une œuvre en somme catholique, sinon édifiante, et « il me semble que celui qui est désigné pour succéder au « Père Lacordaire, c'est moi. » Sainte-Beuve, effaré, lui répondit d'un ton patelin : « Mon cher enfant... vous feriez mieux de vous abstenir, d'attendre un peu... et d'envoyer *votre* lettre de démission. » Navrement de Baudelaire. Cependant il rédige et envoie la lettre, qui est lue en séance privée, et Sainte-Beuve, ragaillardi, lui écrit : « Votre lettre a fait un très bel effet... votre sagesse... votre noblesse d'âme... et maintenant patientez. »

Avec Baudelaire, nous entrons dans un autre ordre de considérations, et là-dessus je vous demanderai la permission d'insister. Non seulement le romantisme, mais toute une génération littéraire, a cru que les poisons de l'esprit, dont l'action n'était d'ailleurs pas encore très connue — notamment le haschisch, l'alcool, l'absinthe et l'opium, il n'était pas question de cocaïne — avaient, sur le développement

mental de l'homme de lettres et sur les puissances secrètes de son imagination, une influence favorable.

C'était la pensée de Baudelaire lui-même, et, dans une de ses plus belles œuvres en prose, *les Paradis artificiels*, il a expliqué que l'opium est un adjuvant et un multiplicateur de la personnalité. Il s'est appuyé, pour sa thèse, sur un des plus grands auteurs de l'Angleterre, qui fut longtemps un des moins connus : Quincey, lequel a écrit les *Confessions d'un mangeur d'opium*, puis les *Souvenirs d'un mangeur d'opium*, puis les *Suspiria de profundis*, et qui a, en somme, tracé toute la ligne, toute la courbe, si vous préférez, de l'empoisonnement littéraire.

Ces livres de Quincey sont fort beaux, mais les arguments protoxiques sont tout à fait faux. J'ai vu, pour ma part, un grand talent détruit par l'habitude, non de l'ivrognerie — car il n'allait pas jusque-là — mais de la boisson. J'ai vu, second Gérard de Nerval, un ami intime de mon père et familier de notre maison, Paul Arène, l'auteur de *Jean des Figues* et des contes charmants que vous savez, qui, à force de prendre et d'avoir pris des apéritifs, formait sans cesse des projets littéraires mirifiques, remettait au lundi des conclusions immortelles et a traversé la vie, le verre en main, sans y avoir accompli sa destinée littéraire et poétique.

On peut objecter à ce que je vous expose là, le cas d'Edgar Poe, le « sortilège bu dans quelque noir mélange », comme disait Mallarmé ; Edgar Poe qui a écrit, lui aussi, quelques-uns des chants les plus magnifiques qui aient frappé les oreilles de l'humanité. Car, on cite toujours de lui le *Corbeau;* mais Poë, dans sa période d'intoxication, et même en dehors, a composé peut-être vingt pièces de même calibre. Dans l'expression de la mélancolie, de la douleur vague mêlée à l'automne, des sépultures foulées avec les feuilles mortes, des regrets éternels d'une femme à peine entrevue, de l'espérance, également éternelle, d'un autre séjour que celui-ci, Edgar Poe ne saurait être dépassé. Il ne saurait l'être non plus pour l'intensité du trait, ni pour la splendeur. C'est magnifique ! C'est sans doute, après Shakespeare, avec Keats, et avant Byron, le plus grand poète de la langue anglaise, bien qu'il fût Américain.

Mon avis est que c'est malgré l'alcool que Poe a été si grand, que c'est malgré l'opium que Quincey a été si subtil et si profond, que c'est malgré l'alcool encore — qui lui a

joué un terrible tour final, — que Gérard de Nerval a écrit *les Filles du feu.*

Sans doute, pour ces poisons et notamment pour l'opium (dont j'ai fait, à différentes reprises, une étude spéciale), il y a une période d'excitation, d'euphorie intellectuelle et lyrique. L'opium, outre qu'il calme la douleur, donne, à dose assez forte, l'impression que l'on comprend tout. Il semble, illusoirement, conférer l'intelligence universelle. C'est ce qui a été si bien noté par Quincey. Il est d'ailleurs rare que la morphine, ou même le laudanum, arrivent aux périodes hallucinatoires où avait atteint l'écrivain anglais, qui en prenait des doses considérables. Il nous raconte qu'il lui arrivait, le samedi soir, quand il voulait se donner des sensations fortes, d'avaler jusqu'à trente grammes de laudanum.

Mais très vite arrive pour l'écrivain — elle est plus sensible encore que pour l'homme qui n'écrit pas — une période de dépression, puis de besoin ; enfin c'est le stade tragique où, quelle que soit la dose d'alcool ou d'opium que l'on absorbe, il n'y a plus aucune espèce d'excitation ; mais seulement la douleur, l'abrutissement et la mort en perspective.

Ainsi donc, ces poisons auxquels le déclin du romantisme attribuait une action vitale, avaient et ont au contraire une action mortelle. Ils ont causé, dans la littérature, un certain nombre de déchéances navrantes. Je vous ai cité le cas de Paul Arène ; il y a encore celui de Verlaine, qui a fait des poèmes magnifiques, mais dont les poèmes eussent été encore beaucoup plus beaux s'il avait eu une vie moins désordonnée, s'il n'avait pas eu recours à l'alcool.

Autre piège pour les écrivains : l'excentricité, le besoin d'attirer l'attention sur soi, soit par l'extérieur, soit par un vice.

Je vous citerai le cas d'un homme que j'ai beaucoup connu, auquel est arrivée, par sa faute, une mésaventure atroce, puisqu'il a été envoyé aux travaux forcés, et qui n'est autre qu'Oscar Wilde. Je l'ai vu et fréquenté souvent avec Barrès, Schwob et d'autres amis qu'il avait à Paris.

C'était un garçon qui avait un front et des yeux magnifiques et le bas du visage bestial. Il était grand et flasque à la fois. Son éloquence en conversation était quelque chose d'extraordinaire, son érudition était immense, il savait

sur le bout du doigt toute la poésie anglaise. C'est lui qui m'a appris à admirer Keats, dont il récitait les poèmes en se promenant. Prendre un repas en compagnie de Wilde était quelque chose de tout à fait charmant, une fête de l'esprit. On n'avait qu'à le laisser parler.

Il lui arriva la même histoire qu'à Byron, sur un point plus fâcheux. Il eut à Londres une réputation extraordinaire, il devint le dandy à la mode, l'homme recherché de la société la plus rigoriste de l'Europe, mais en même temps qui a toujours aimé les excentriques de grande allure, quitte à leur casser les pattes quand elle en a assez. Il était la coqueluche des milieux londoniens. Il dépensait beaucoup d'argent, en gagnait énormément. Il se promenait entouré de jeunes gens, vis-à-vis desquels il prétendait jouer le rôle de Socrate, par la maïeutique, la discussion, l'esthétisme. Il parlait couramment le latin et le grec et son prestige littéraire était infini. Dépaysé dans notre temps, il appartenait à la Renaissance.

L'adulation des gens, notamment des salonnards, l'amena à forcer son excentricité. Il y eut scandale, il y eut le procès sinistre que vous savez, et il fut enfermé en prison.

Là, il se produisit un phénomène étonnant. Cet homme d'un réel talent, mais surtout en conversation, — car ses comédies, *l'Éventail de lady Windermere*, *l'Importance d'être très sérieux*, etc., n'avaient pas, à mon avis, un très grand intérêt, — cet homme accablé par la tristesse, la douleur, le dégoût, la honte et le repliement sur soi-même, devint tout à coup quelqu'un de grand. Il écrivit deux sortes de poèmes : la *Ballade de Reading* et le *De profundis*, qui sont, sans aucune déclamation, un des plus magnifiques témoignages de l'angoisse et du remords ravageant le cœur d'un artiste supérieur et le relevant à ses propres yeux.

Beaucoup d'entre vous ont lu sans doute ces deux pièces fameuses ; mais j'engage ceux qui ne les connaissent pas à les lire et à les méditer. Dans cette note grave, sombre, on n'imagine rien de plus beau.

Il sortit de prison avec un dessein arrêté de sauvagerie, de misanthropie, de vie à l'écart avec sa femme et ses enfants — car le malheureux avait une femme et deux fils, dont l'un est mort à la guerre. — A peine repris par le dehors, il redevint absurde, perdit tout talent, s'effondra et disparut dans les ténèbres. Il est mort à Paris, quelques années plus

tard, dans une chambre d'hôtel meublé, alcoolique, et de façon misérable.

J'ai tenu à vous présenter cette existence de Wilde, pour vous montrer ce qu'il y a derrière tant de façades brillantes. En contraste avec des vies tourmentées, il y a eu, dans le siècle précédent, deux vies particulièrement sereines. L'une, dont je ne puis vous parler qu'à travers les livres, celle de Gœthe ; l'autre que j'ai vue de près et qui est celle de Mistral.

Chez Gœthe, comme chez Mistral, il y a une immense expérience héréditaire apportée à la naissance. L'un et l'autre possèdent une puissance verbale très étendue ; l'un et l'autre ont une connaissance profonde et riche de la nature et l'art de les adapter. De là cette impression de sérénité qui sort de l'œuvre, comme de l'allure générale, et qui n'appartient à aucun autre, du moins pour cette période.

Sans doute, il y a eu, dans la vie de Gœthe, des déchirements. Il planait au-dessus ; il les a repris par son art. « Poésie c'est délivrance », selon sa méthode. Mais, chez Mistral, franchie la période de la jeunesse, où il perdit, de façon tragique, un frère qu'il chérissait, il n'y a pas eu de telles secousses. Il a vécu à Maillane, comme Gœthe vivait à Weimar, sans ce besoin de cour, sans ces sentiments courtisans qui, aux yeux de quelques-uns, déparent un peu la grandeur de Gœthe. Mistral a eu une existence rustique et claire. Il n'a pas eu d'enfants, quoiqu'il les aimât fort ; mais, arrivé à un certain moment de la vie, déjà glorieux, en 1875, il se rappela — un peu comme Dante — qu'il avait croisé, quelques années auparavant, une ravissante et pure jeune fille de la société dijonnaise : il prit son billet pour Dijon, la demanda à ses parents, puis la remmena à Maillane et vécut avec elle, pendant une quarantaine d'années, d'un bonheur ininterrompu.

C'est un cas, on peut le dire, extrêmement rare. Pour avoir eu une vie aussi plane, aussi sereine, il fallait, outre une admirable santé, la volonté, qu'avait Mistral, de ne rien laisser pénétrer dans sa vie intérieure, ni dans sa vie extérieure, qui pût le détourner de son grand but, lequel était le relèvement de sa Provence et du parler d'Oc.

Je vous parlais tout à l'heure de Byron, et j'aurais voulu m'étendre sur son compte. Byron a eu une vie désolée. Désolée,

bien qu'il fût fort beau et que son infirmité de pied bot ne le gênât que pour ses prouesses sentimentales et amoureuses, dont il était très friand. Mais, chose plus grave, il était, en outre, épileptique. Il le cachait soigneusement, et ce fut la cause principale de cette fugue à Missolonghi, où il trouva la mort, fugue de forme comitiale, bien que drapée des prétextes les plus romantiques et les plus séduisants.

Il y eut aussi, dans la vie de Byron, un amour coupable, s'adressant à une personne de sa famille à laquelle il n'aurait jamais dû songer. Cet amour coupable, auquel on ne trouve guère d'allusions que dans *Manfred*, est demeuré, en somme, au second plan ; et ce qui est resté, toute sa vie, au premier ça a été la crainte et l'attente de l'attaque épileptiforme. Le cas rappelle celui de Flaubert, d'après Maxime du Camp.

Parmi les aristocrates de l'esprit, on peut mettre en première ligne un écrivain, un Allemand, dont j'ai prononcé plusieurs fois le nom au cours de ces conférences : Frédéric Nietzsche. J'ai eu sur Nietzsche le témoignage suivant :

Une dame de mes amies, aujourd'hui disparue, était montée dans le train à Bâle. C'était vers 1887. En face d'elle, et dans le même wagon, s'assit un monsieur, avec une grosse moustache et des regards pénétrants qui, reconnaissant une Française, engagea la conversation. Mon amie était une femme très lettrée ; rapidement elle s'aperçut qu'elle avait affaire à quelqu'un de première force. Il se mit à lui parler de Vauvenargues, de La Rochefoucauld, des moralistes français, puis, apprenant qu'elle connaissait la littérature allemande, il passa aux auteurs de son pays et lui déclara qu'il mettait au-dessus de toutes les autres la littérature française. Bref, la conversation s'engagea de telle sorte que lorsque arriva le matin personne n'avait dormi, et le monsieur à la grande moustache dit à la dame : « Il faut que vous sachiez à qui vous avez parlé ; je suis Frédéric Nietzsche. »

C'était dans les dernières années de son bon sens. La paralysie générale alla chez lui assez rapidement. Nous en avons la trace dans sa correspondance avec le critique danois Georges Brandès. Toutefois, elle avait affecté d'abord une allure chronique et particulièrement douloureuse. Elle lui laissait de grandes rémissions, pendant lesquelles il écrivait ces pages splendides : la quatrième partie de *Zarathustra*, *le Voyageur et son ombre*, *Par-delà le bien et le mal*, etc.

Nietzsche a laissé une œuvre considérable, un grand

renom et une influence convulsive qui, malheureusement, menace d'être durable. C'est là l'exemple d'une vie brillante, en compagnie de Wagner et des autres, d'une jeunesse ardente. Entre l'âge de trente et de quarante ans, il avait mené ensuite un grand combat intellectuel ; il avait eu des admirateurs et des admiratrices fanatiques, et il avait apporté à la littérature allemande ce qui lui a si souvent manqué : des formules précises, dans un style vif, compréhensible et pittoresque.

Autre existence d'homme de lettres plutôt malheureuse : celle de Barbey d'Aurevilly. Tout le monde a entendu parler de ce grand écrivain qui est, aux côtés de Balzac, et avant Flaubert, un des plus grands romanciers du dix-neuvième siècle. Comme dandy, Barbey d'Aurevilly imitait Byron ; il était entré dans cette attitude, et je suis convaincu que l'admiration, les applaudissements, les éloges, les extases du petit groupe réuni autour de lui y avaient été pour beaucoup.

C'était, autant que j'ai pu en juger, car il venait souvent chez mon père, un homme de caractère simple et de sentiments droits. C'est aussi l'avis de celle qui l'a assisté, dans la dernière partie de sa vie, avec un dévouement extraordinaire, et qui a réuni et publié toutes ses œuvres posthumes : de Mlle Read. S'il n'avait pas eu cette générosité majeure, cette grandeur souriante, ce naturel sous l'artificiel, Barbey d'Aurevilly n'aurait pas été cher, comme il l'a été, à tous ceux qui l'ont approché. L'image de Byron, dont il ne connaissait pas ce que nous connaissons maintenant, hante toute sa vie. C'est un fait singulier que ce mimétisme, sur des points d'ailleurs mal compris, ou inexactement compris. Les empreintes de la jeunesse, chez les poètes, chez les grands sensibles, sont indélébiles.

Barbey n'a certainement pas eu, au cours de sa longue existence, les satisfactions extérieures auxquelles il avait droit ; il se serait contenté d'une gloire restreinte et sûre, s'il n'avait eu, devant les yeux de la mémoire, la pensée de ce lord prestigieux, dont les excentricités avaient bouleversé l'Europe, et dont les amours couraient encore sur les lèvres des contemporains.

J'ai vu, de très près, une noble existence, qui a été en partie recouverte par un sentiment trop vif de l'importance de la littérature. J'ai nommé Edmond de Goncourt.

Edmond de Goncourt, lorsqu'il aperdu son frère Jules,

a été sevré de la moitié de lui-même. Il a voulu le remplacer par des amitiés. Il a essayé de l'amitié de Flaubert, mais ça n'a pas marché, les deux hommes étaient trop dissemblables, et, finalement, c'est Alphonse Daudet qui lui a servi de frère, pendant la dernière partie de sa vie.

Goncourt était un homme — à mon avis — bon ; mais il était séparé des choses extérieures, des choses de la vie, des choses naturelles, par une espèce de timidité qui l'entourait d'une coque de glace et qui donnait à sa poignée de main une brusquerie rétractile et désagréable, de sorte qu'il faisait aux gens, un jour, bonne figure, le jour suivant, mauvaise figure, sans que l'on sût exactement sur quel pied danser.

Personnellement, petit jeune homme, je l'aimais beaucoup, et à ce point que, quand il avait dîné à la maison, ce qui arrivait au moins deux fois par semaine, je le raccompagnais dans les fiacres d'alors, de l'avenue de l'Observatoire et de la rue de Bellechasse, où nous demeurions, jusqu'au boulevard Montmorency. Je puis donc affirmer que j'ai vécu, malgré la différence d'âge, dans l'intimité d'Edmond de Goncourt.

Vous avez entendu parler du fameux *Journal*, où il se croyait forcé, parce qu'il avait commencé, — c'est toujours comme cela, un journal ! — d'écrire chaque soir ce qui s'était passé dans l'après-midi. Bien entendu, il y a des jours, dans la vie d'un homme qui habite boulevard de Montmorency, à Auteuil, où il ne se passe rien du tout. Alors, pour mettre quelque chose sur le papier, il débinait cruellement ses contemporains. C'était très naturel ; Goncourt n'était pas content. Il n'était pas content, parce qu'ayant la certitude qu'il avait plus de sentiment et de finesse d'esprit que Zola — ce qui n'était pas difficile ! — il avait beaucoup moins de succès matériel.

J'ai connu une époque où le succès matériel, aux yeux des écrivains, était une espèce d'étiage de la valeur. Il y avait des hommes de grand talent dont les œuvres se vendaient beaucoup. Quand on avait écoulé un certain nombre d'éditions, on se figurait tenir, non seulement la réputation et la renommée, mais encore la gloire. C'est un travers qui s'est poursuivi jusqu'à maintenant. Voyez un journaliste de talent, Clément Vautel, qui passe son temps à ronchonner : « Mais sapristi ! mes livres se vendent à deux

cent mille exemplaires ! Pourquoi, dans ces conditions, ne me faites-vous pas asseoir au banquet de Platon, avec les philosophes, les poètes et les grands écrivains? » Évidemment, ce sont de ces choses qu'il est malaisé d'expliquer à un auteur en vogue.

Le succès, ou l'insuccès, n'a absolument rien à voir avec la littérature, ni avec la valeur d'un écrivain. Prenez un ouvrage ridicule comme *Quo Vadis*, par exemple, roman puéril, qui prétendait peindre l'antiquité. Rien, dans ce livre niais, n'a un rapport quelconque avec le monde romain. Il a atteint cinq cent mille exemplaires. Il a plu par sa banalité même. D'autre part, depuis que Baudelaire est dans le domaine public, il a atteint quinze cent mille exemplaires avec *les Fleurs du mal*. Allez expliquer cela !

Le public c'est la mer, c'est l'océan, c'est le suffrage universel. Vous ne pouvez rien conjecturer, quant au public, pas plus que quant au suffrage universel. On vous dit : il y a la postérité. Pardon, la postérité peut parfaitement se tromper, elle aussi ; il y a des cas où elle s'est trompée. Elle a gardé, maintenu de confiance, au premier plan, des ouvrages qui certainement ne méritaient pas ça.

Il y a encore le cas d'écrivains ayant derrière eux une œuvre considérable, d'une médiocrité patente. Par exemple, l'abbé Prévost. Du milieu de ce fatras sort tout à coup un chef-d'œuvre, *Manon Lescaut*. Pourquoi? C'est comme ça, parce que c'est comme ça. Même cas pour Restif de la Bretonne, qui a été le Zola de son époque. Il a déversé, sur la société, un tombereau d'histoires triviales, sans aucun intérêt. Il avait la prétention de peindre les foules, de débrouiller les instincts, d'apporter une nouveauté barbare : c'était le naturaliste, le Zola de son temps. Le personnage était tellement retentissant et singulier que Gœthe chargea son ami Humboldt, qui faisait des travaux sur les insectes, d'aller à Paris expressément pour se rendre compte de ce qu'était Restif. Nous avons la peinture de l'auteur de *Marius Nicolas* faite par ce savant allemand, qui l'a dépeint comme un animal bizarre.

Or, de ce chaos, surnage un beau livre : *la Vie de mon père*. Témoignage unique de l'existence familiale française à la campagne, au milieu du dix-huitième siècle, et sans apprêt. Quand on lit cela, à côté de *Sarah ou l'amour à quarante-cinq ans*, ou de *M. Nicolas*, on se dit : ce n'est

pas possible, ce n'est pas le même homme qui a écrit l'un et l'autre ! Si, parfaitement ; seulement il était dans une autre disposition.

Un auteur, c'est un homme qui, ayant en lui, du fait de l'hérédité, du fait de la surcharge ancestrale, une surabondance de vie, l'écoule et la dépense dans des œuvres écrites, dans un torrent de verbes, de vocables, qui va avec cette surabondance. En d'autres termes, tout homme de lettres est ce que j'appelle un hérédo. Il existe des hérédos équilibrés, et des hérédos déséquilibrés. Je vous ai présenté tout à l'heure les types représentatifs de l'un et de l'autre.

Certains écrivains, Mistral pour le Midi, Chateaubriand pour la Bretagne, sont les expressions d'une race ou d'une province, qu'ils représentent complètement avec finesse et avec force. Ils acquièrent ainsi une couleur, voire une nuance même, auxquelles on s'habitue et dont on ne peut plus se passer.

D'autres écrivains sont du confluent de deux races et quelquefois très opposées ; je ne sais pas le russe, mais on m'a dit que Pouchkine était le plus grand poète de la Russie. Pouchkine était fils d'une Russe et petit-fils d'un Abyssin, Abraham Annibal. On conçoit très bien que le frottement de deux races aussi différentes produise un hérédo d'un type particulier.

Vous avez des talents qui sont des confluents de deux provinces, issus du sang « breton et lorrain à la fois » de Hugo. Vous avez des talents formés par le confluent des lectures et de la vie. Je vous ai montré, ou j'espère vous avoir montré récemment que, chez un auteur comme Montaigne, le génie avait été allumé par les lectures des maîtres anciens et les reviviscences, en lui, des racines latines et grecques.

Maints talents littéraires se placent au confluent de l'ardeur à la vie et de la transe de la mort.

Enfin il en est qui sont fils, sans plus, — poètes et prosateurs — de la multiplication en eux, des images.

Conclusions : le talent, ou le génie littéraire, est le symptôme d'un don mental et verbal éminent, au cours d'une hérédité chargée...

Telle est, au moins, la définition la plus actuelle que je puisse vous donner, à la suite d'une longue expérience.

Et maintenant j'ai rédigé, à votre usage, un certain nombre d'aphorismes que je propose à tout jeune homme

qui voudra pratiquer l'art d'écrire. Ce n'est pas une carrière facile : ce n'est pas une carrière agréable, comme chaque fois que l'on a affaire au public. L'écrivain fait entrer la vie des autres dans sa vie privée ; il en résulte des conflits et des chocs qui peuvent n'être pas toujours réjouissants. Néanmoins, dans un temps où presque tout le monde s'imagine pouvoir écrire, il est bon que l'on sache à quelles difficultés on se heurtera, et aussi qu'un très grand nombre des difficultés courantes sont évitables ; d'où quelques petits aphorismes :

« — N'écris que si tu as quelque chose à dire. Il faut avoir « trop à dire pour dire un peu.

« — Méfie-toi des cafés, des cénacles, des repas de ville, « des salons, de l'Académie française et du journal intime « à publier, ou non, après ta mort.

« — Je te conseille de ne jamais prendre de notes, et, si tu « en as pris, lorsque tu es encore bien portant, et sans défail- « lance, de brûler tout. C'est ce que j'ai fait.

« — Choisis ta femme. — C'est très important — et ne crois « pas que la femme ignorante soit plus facile à vivre que la « savante. — Ce fut l'erreur de Gœthe. Il avait épousé une « personne dont l'esprit n'était pas beaucoup au-dessus de « celui d'une simple cuisinière, et, ayant approché de près « un certain nombre de femmes très délibérées, il s'imagina « avoir la paix à partir de ce moment-là. Erreur ! Une « femme d'écrivain doit savoir écrire : il faut qu'elle apprécie « ce que fait son mari.

« — Sache — ceci, c'est pour vous, mesdames, mais ce n'est « pas une improvisation, je l'ai toujours professé — sache « qu'à intelligence égale, la femme l'emporte sur l'homme. « Elle l'emporte par le tact, et en ceci qu'elle est reliée à la « nature par l'enfant.

« — Attends d'avoir trente ans pour essayer de peindre la « femme et même une femme.

« — Écoute, regarde, flaire, conjecture, devine, et, selon « ton tempérament, note ou souviens-toi. Fais attention « aux aspects cursifs et obliques des choses et des gens, « c'est là souvent qu'est l'essentiel. »

Il vous est arrivé, en auto, de croiser des amis, sur le visage desquels vous avez lu soudain une grave préoccupation, que vous ne connaissiez pas. C'est là leur expression véritable. C'est dans le petit angle externe de notre œil

qu'est la meilleure observation. Ce ne sont pas dans les choses, ni dans les personnes qui se présentent de face que sont leurs aspects les plus révélateurs.

« — Ne demande, ni ne donne jamais, un conseil littéraire, « d'abord parce qu'il ne sera pas suivi et puis parce que le « pis est de fausser une nature. Ce qui vaut pour l'un ne « vaut pas pour l'autre. Je ne me permettrai jamais de « donner un avis littéraire à un jeune homme. Si je m'inté- « resse à lui, je lui dirai : « Lisez-moi ce que vous avez fait » « et, en cinq minutes, je sais si cela me plaît. »

Il m'est arrivé, à ce sujet, avec une dame auteur, quelque chose que je veux vous raconter. Cette dame a beaucoup écrit. Elle m'apporta un jour — je ne la connaissais pas, elle m'avait été recommandée par un ami — un manuscrit en disant : « Voilà, je viendrai prendre votre jugement dans huit jours. » Elle ne me dit pas que le manuscrit était d'elle ; elle me dit que c'était de quelqu'un qu'elle connaissait et aimait beaucoup. Cette dame revint au bout de huit jours. J'avais lu le manuscrit, je lui dis : « Je pense que c'est inexistant, et que la personne qui a écrit cela ne doit à aucun prix persévérer dans la carrière littéraire » Elle me répliqua, furieuse : « C'est de moi, monsieur, M. Anatole France m'a affirmé hier que j'avais beaucoup de talent. » Là-dessus, elle partit, avec mille jurons, en claquant les portes. Quelle luronne ! Voilà l'histoire des conseils littéraires.

« — N'entretiens de correspondance suivie avec aucune « personne du sexe féminin. — C'est de cette façon qu'après « la mort arrivent — permettez-moi le mot — les plus « grands embêtements.

« — Ne reçois dans ton intimité que ceux et celles que « tu connais depuis dix ans.

« — Fiche-toi des éreintements, savoure les éloges... « sans trop y croire.

« — Ne te fie guère aux compétences (personnellement, « après une certaine expérience de la vie, je n'y crois pas...)

« — Garde toujours ta perspicacité, même quand elle « t'aura fourvoyé.

« — Réfléchis un peu avant d'écrire, mais pas trop ; « autrement tu n'écrirais pas, ou bien ce serait artificiel « et tu sentirais le renfermé. »

Nous arrivons à un aphorisme plus humble, mais très important pour l'estomac.

« — Aie une bonne cuisinière, surveillée par ta femme, « présumée habile, dans cet art majeur. Aie une bonne « table bien entretenue, de la bonne huile et du bon beurre.

« — Tu ne liras jamais assez les auteurs anciens, les « bons auteurs du seizième et du dix-septième siècle fran- « çais, en prose et en vers. L'école est là.

« — Sois clair ou sois complexe, mais ne sois jamais « ennuyeux ; l'ennui est le contraire de l'art.

« — Préserve ton indépendance ; elle est le trésor où tu « puiseras jusqu'au bout ; elle est aussi à l'écrivain ce que « l'air pur est au laboureur.

« — Aide tes jeunes confrères en parlant d'eux ; tu aurais « été bien content d'être aidé et encouragé à tes débuts.

« — Parle aux gens de la campagne, et fuis les raseurs « de toute catégorie, mais ne crois pas qu'on ait quelque « chose à apprendre de n'importe qui. Les trois quarts des « hommes sont vides ou ne sont que des échos. »

LÉON DAUDET.

Excursion à travers l'Italie [1]

Un voyage à Venise [2]

Dès le départ de Bologne, quand le train vous emporte vers Venise, il vous tarde d'être arrivé. Comme à Rome, comme à Naples, vous avez l'envie folle, vos yeux brûlent de savoir ce que va être votre première impression.

Peu à peu la voie dévale vers le plat pays, dans d'immenses plaines qui se perdent au loin, des prairies en fleurs ou des vignes en treilles, dont les festons pendent aux ormes bien rangés. Nous traversons un fleuve plein jusqu'aux bords, l'Adige, nous côtoyons les collines du Padouan, qu'on nomme les monts Euganéens. La plaine s'élargit, s'aplatit, devient marécageuse. Nous franchissons les landes où croît la salicorne, comme en Camargue. Nous entrons dans la lagune sur un pont qui y guée, une lieue de long peut-être. Plus rien que de l'eau et de l'eau, qui a trois ou quatre pans de profondeur, avec des îles, avec des ensablements, des langues de terre basses, qui s'évanouissent à mesure que nous entrons dans la mer.

Il est quatre heures de l'après-midi. Subitement, sur la

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er avril 1827.
(2) *Un viage à Véniso.*

mer lointaine, une vision féerique éclôt : c'est Venise ! Venise avec ses clochers, ses tours, ses coupoles étincelantes, ses frontons de palais, ses mâts haussant dans l'air le lion de Saint-Marc, Venise qui sort de la mer légère, finement dessinée sur une clarté rose : c'est tellement grêle, et aérien, et à fleur d'eau, qu'on dirait volontiers un mirage céleste et on aurait peur, si le vent soufflait, de la voir fuir et s'évanouir comme un nuage de dentelle. C'est l'âme d'une ville qui, peu à peu, prend corps ; c'est la découverte de l'Orient pressenti, la réalisation subite, délicieuse, d'un rêve de jeunesse.

Adieu la terre, la terre pesante avec ces trivialités ! Adieu la vie ordinaire, la vie fastidieuse, toujours la même, des villes et des villages : nous sommes en pleine merveille.

A peine débarqués sur le trottoir de la gare, au beau milieu de la lagune, nous voyons devant nous, à l'embouchure du *Canale Grande*, de nombreuses gondoles attendant les voyageurs, avec leurs gondoliers de mine franche et avenante, qui crient : *Gondola? signora, gondola?* Ayant choisi notre barquette, un *facchino* tout de suite y apporte nos bagages, nous nous asseyons sur un banc recouvert d'un tapis, et voilà, peu à peu, la barque mince, goudronnée tout de noir et pleine de gravures, qui se dégage de ses sœurs et glisse, élégante, sur l'eau verte de la lagune. Le gondolier, droit sur la poupe, son unique rame à la main, fait clapoter l'eau tranquille. On fuse, on s'en va, ballotté doucement, sans savoir où, à la belle aventure.

La sensation première est un mélange d'étonnement et de crainte, d'où naît très vite une mélancolie de poésie berceuse. Il semble que nous enveloppe quelque chose comme une plainte : c'est un recueillement, une tristesse douce et profonde qu'expriment à ravir les *Venetianischen gondollieb* de Mendelssohn. La gondole, avec son tillac couvert de noir comme une nonne, semble une créature mystérieuse et vivante, sans cesse en méditation ou en conversation mystique avec les vagues légères.

Les maisons vieillottes s'alignent en rangées de chaque côté de la lagune, qui en mouille et moisit les fondations. Les îlots des maisons, de loin en loin, sont reliés par de vieux ponts de pierre jetés sur les canaux. Dans Venise, il y a environ trois cent quatre-vingts de ces ponts.

De temps en temps se dresse, avec des galeries à jour, ses

balustrades ciselées, quelque palais de marbre blanc. Dans le *Canale Grande*, où nous sommes en ce moment, il en surgit toujours de nouveaux, de ces palais de fées, avec leurs façades romanes, gothiques, byzantines, ou, si vous aimez mieux, mauresques, ou plutôt d'un style particulier à Venise, éblouissant de fantaisie. Ils semblent, dans leur silence et leur veuvage, et tout en se mirant dans la noble lagune, attendre le retour de leurs maîtres puissants, de leurs fêtes pompeuses, de leurs magnificences qui ne reviendront plus.

Cependant, la gondole rase un grand escalier de pierre, et nous débarquons à notre hôtel. Dès l'abord, nous sommes étonnés, frappés d'une chose : l'absence de tout bruit, le silence, le calme qui règnent ici, partout ; jamais de chevaux, de charrettes ni de voitures. Les gens cheminent doucement, parlent doucement, vont et viennent dans les rues étroites, comme font les fourmis quand elles changent de place leur fourmilière.

S'orienter seul dans une ville où on n'est jamais venu, est, à mon avis, un des plaisirs les plus savoureux du voyage. Nous voilà donc partis, au hasard et sans guide, pour chercher tranquillement la place de Saint-Marc. Il est, certes, aussi curieux de parcourir Venise à pied qu'en gondole. Car la ville enchantée bâtie sur pilotis, au milieu de la mer, est aménagée de telle façon que, dans tous les quartiers, on peut aller à pied aussi bien que par eau. Nous nous acheminons d'abord dans des ruelles étroites comme des corridors. Les toitures, là-haut, se rapprochent tellement qu'elles semblent se donner la becquée. Quand on rencontre quelqu'un, il faut qu'un des deux se tourne de côté pour laisser passer l'autre. Enfin, vous débouchez dans des rues un peu plus larges, bien joliment dallées et où il fait bon marcher, en badaudant devant les boutiques. Puis vous traversez des canaux sur des ponts à escaliers ; voici de petites places, de loin en loin, avec quelque belle église ; et encore des virevoltes où vous rencontrez, portant sur leurs épaules des brocs de cuivre suspendus à une barre, des femmes qui vendent de l'eau ; et soudain, au moment où vous ne vous y attendez pas, un péristyle somptueux, un portique où vous entrez ; et, à vos yeux émerveillés, fascinés, la place de Saint-Marc.

Là, devant cette gloire, vous êtes forcé de vous arrêter.

Ce vaste espace carré, bordé de palais à colonnades et à cheval sur des arches d'une incomparable richesse, d'une harmonie merveilleuse, avec le grand ciel limpide qui leur fait un couvercle d'azur, cette resplendissante basilique de Saint-Marc, avec toutes ses caboches, ses portails, ses balcons, ses clochetons, ses statues délicieusement colorées par le temps aussi bien que par le marbre précieux de ses murailles, ces trois grands mâts qui haussent au ciel serein le lion de Saint-Marc avec ses ailes d'or, cette tour massive allongée de briques qu'on appelle le Campanile et qui se dresse en face de la tour de l'Horloge, ces galeries recouvertes d'arcades toutes chargées de statues, cet ensemble de splendeurs, tout orgueilleuses de souvenirs, tout cela vous donne, d'un seul coup, l'apothéose et la synthèse de la célèbre république.

Nous sommes à la tombée du jour, et, sous les portiques élégants, se promènent les belles Vénitiennes qui viennent y prendre le frais en se mirant dans les glaces des magasins. Là, les points de Venise, les vues photographiques des principaux monuments, les chaînettes d'or, les joyaux de toute nature, les verreries étincelantes vous crient : Venez me chercher! Seulement, à peine les regardez-vous une minute, qu'une voix obséquieuse vous dit à l'oreille : « Que désire la signora? Entrez, entrez, vous choisirez ce qui vous plaît. » Moi qui n'ai pas envie de faire mes emplettes et qui ne sais point marchander, j'en suis importunée. Le plus court est de s'en aller.

Nous voici au milieu de la *Piazza* magnifique. Les mosaïques extérieures de l'église de Saint-Marc, qui tient tout le levant de la place, reluisent, flamboient aux derniers rayons du soleil. La carapace des coupoles semble carrelée d'argent, et les guidons et croisillons, à la cime des dômes, élèvent là-haut, dans l'azur verdâtre, leurs boules d'or.

En retraversant la place, dallée de marbre, nos yeux sont ravis par un nuage de pigeons, qui volètent de tous côtés. Il y en a des milliers, tous pareillement gris, le bec et les pattes rouges. Familiers, ils viennent becqueter les grains de maïs que vous leur tendez dans la main. Puis ils s'envolent sur les épaules et les nuques des statues d'alentour, lesquelles, dans leurs battements d'ailes, semblent remuer la tête. Ils nichent dans les chlamydes des dieux, dans le sein des déesses, dans la robe des saints, et on voit

leurs œufs blancs qui sortent de la paille. Ce sont les coulombs de la République ; nul ne leur fait de mal.

Mais la nuit, pendant que nous soupons, a obscurci la ville. Le silence recouvre encore davantage le mystère de cette étrange cité. Ni fermeture de portes, ni bruit de rue, ni vacarme de foule... On n'entend plus rien, sinon le bruissement et le gargouillement des petites vagues se heurtant entre les barques, avec, de temps en temps, l'employé de l'hôtel qui crie, du seuil : *Poppe! Poppe!* appelant des gondoles pour les voyageurs qui veulent aller se promener.

Quand, tout à coup, sous les étoiles, on entend là-bas, au loin, dans l'obscurité du Canal Grand, des voix qui chantent en chœur. Délicieusement, le chant s'approche. Une gondole illuminée avec des lanternes de couleurs, des *lanternes vénitiennes*, glissant sur la lagune comme une apparition fantastique, s'avance doucement, tout doucement, et des voix d'hommes et de femmes, harmonieuses, d'une expression suprême, chantent les sérénades populaires d'Italie : *Oje Caruli*, *Funiculi-funicula*, *Santa Lucia*, etc.

D'autres gondoles passent, chargées de chanteurs et de promeneurs. Les lumières des barques se croisent, se fuient, rayant l'onde noirâtre de clartés qui s'effacent. Venise somnolente, hantée, écoute... Elle écoute le songe d'une nuit d'été.

Le lendemain, de bonne heure, nous partons pour saluer avec l'azur et le soleil, la Basilique et le Palais des Doges. Impossible d'entrer dans l'église de Saint-Marc sans une surprise qui va jusqu'à l'éblouissement. Cette pompe magnifique qu'ont déployée les Vénitiens pour rendre à Dieu son culte, ce déploiement de richesses — marbres, mosaïques resplendissantes, — qui est particulier à ce peuple, vous font entrevoir comme la splendeur du paradis.

Du style sévère de nos cathédrales gothiques ou romanes, une idée se dégage, unique : l'austérité dans la vertu. Quand on la comprend, elle suffit à exalter les cœurs vers l'idéal et l'héroïsme. Mais les Vénitiens ne pouvaient pas adorer Dieu comme nous (et je parle surtout pour la France du Midi), nous qui, des branches de nos allées d'arbres, avons fait des ogives ; qui, en vitraux, avons chargé la clarté mouvante du feuillage des forêts, et qui avons lancé la cime de nos peupliers en clochers pointus et allongés. On comprend qu'il leur fallait, à ces seigneurs, des îles orien-

tales, les rayons du soleil fondus dans l'or de leurs mosaïques, les larges yeux byzantins qui regardent et sondent la mer, les coupoles qui ressemblent à des mamelons d'argent, étincelantes dans l'azur, et, à foison, le luxe des pierres précieuses, du bronze, de l'or, des marbres les plus rares et de toutes les couleurs.

Voilà ce qu'on a mis dans Saint-Marc. Huit cents ans de suite, l'opulence du monde s'y est accumulée.

Les Vénitiens, qui avaient bonne griffe, ont dressé, sur le porche de leur église majeure, les chevaux de Constantinople! Ils ont charrié là les plus belles colonnes des temples antiques de la Grèce ainsi que celles du temple de Salomon, en albâtre translucide. Les plus grands peintres de Venise ont dessiné les mosaïques de l'église, et des armées d'artistes de toutes les époques y ont ciselé à la perfection, à l'extérieur et en dedans, tout l'évangile de saint Marc.

Derrière le maître-autel, un gardien nous fait voir la fameuse *pala doro*, qui est un retable d'or massif, éblouissant de perles, d'émaux, de camaïeux, de rubis, de turquoises et de toutes les pierres précieuses qu'on peut imaginer. Tout cela vieux comme le roi Hérode.

Le trésor de la sacristie contient, entre autres curiosités, l'anneau que le doge lançait dans l'Adriatique pour marier avec la mer la république de Venise. C'est un anneau assez large où l'on voit, encastrés, quelques rubis sur une plaque, avec une turquoise au milieu.

— Chaque année, nous dit le gardien, le doge, de la cime du Bucentaure, le jetait dans la mer.

— Alors, comment se fait-il, lui demandai-je, que vous l'ayez encore là?

Et le guide en souriant :

— Pour le retrouver, madame, on avait la précaution de tendre un filet sous la vague.

A Venise, demeure une jeune poétesse, originaire de Modène, qui s'appelle Maria Licer. On nous avait dit beaucoup de bien d'elle, et mon mari était, depuis quelques années, en correspondance avec elle au sujet d'une traduction italienne de *Verte*, que cette gentille Muse est en train de préparer. Nous montâmes donc en gondole pour aller lui rendre visite.

De canal en canal, en passant tous les ponts et croisant

de temps en temps quelque gondole noirâtre, nous arrivâmes sur la place de la *Commenda di Malta*, où demeure la félibresse.

Une servante nous introduit, et bientôt la poétesse nous rejoint au salon. Dès que nous la voyons nous sommes captivés par l'avenance et la gentillesse de la belle jeune fille. Blonde et gracieuse, pleine d'aisance et de savoir, elle nous fait penser à ces patriciennes de la Renaissance italienne, ces prêtresses du Beau qui savaient tout, et qui savaient parler joliment de tout. Dans son intelligence largement épanouie elle a une qualité, particulièrement rare chez une femme du monde : la précision, l'exactitude dans l'expression de la pensée.

Mlle Licer habite tranquille avec sa famille et, au courant de la conversation, nous dit qu'elle a refusé jusqu'à maintenant des propositions de mariage même brillantes. Elle a élevé dans son cœur, à côté de l'autel chrétien, un autel à la poésie, et elle veut lui rester fidèle.

On parla un moment de la renaissance provençale, puis de la littérature italienne d'aujourd'hui, de Josué Carducci (que nous avons rencontré à Rome et à Bologne) et qui est maintenant le plus haut représentant des poètes d'outremonts.

— Et Venise, lui dis-je, vous y plaisez-vous, mademoiselle?

Elle me répondit :

— Venise, pendant quelques mois, est un enchantement. Mais quand il y faut demeurer toujours, elle vous donne de la mélancolie. L'hiver, la lagune est nébuleuse ; l'été, on a la nostalgie des champs, des bois, des montagnes qui sont si doux à regarder et qu'ici nous ne voyons jamais.

Enfin nous prîmes congé de cette aimable poétesse, tout ravis de sa gentillesse, et achevâmes la journée sur la place de Saint-Marc, où l'on retourne volontiers, trois ou quatre fois par jour, à la mode vénitienne. C'est un délice d'y entendre le soir la musique, qui y joue deux ou trois fois par semaine.

Comme des reines, les dames de Venise se promènent là, doucement. Les cafés regorgent de monde. L'électricité, le gaz brillent de tous côtés. Les palais des Procuraties, avec leurs magasins de verres de Venise, sont illuminés de vert,

sont illuminés de rose ; et au ciel, d'un azur quasi d'émeraude, les étoiles scintillent là-haut, songeuses.

Le jour suivant, nous prenons un guide pour errer à pied dans les labyrinthes de la ville amphibie ; car il n'est pas facile de s'y retrouver, quand on est nouveaux débarqués.

Et alors nous nous perdons dans un fouillis de ruelles, de *calle*, de *traghetti*, comme on dit là-bas, où nous rencontrons des jeunes filles, des femmes d'un beau type (mélange de fierté, de noblesse et de douceur) qu'il nous semble avoir déjà vues dans les toiles du Titien, car beaucoup d'entre elles sont blondes et rousses comme de l'or. Elles vont, viennent, tête nue ou avec la mantille, le visage riant, souvent avec un pauvre châle tout fané et frangé, les pieds dans de vieux souliers avec le talon qui joue.

On voit, de droite et de gauche, de petites boutiques à guichet, des défilés, des paysages entre de vieilles maisons à fenêtres grillées ; et des placettes désertes, avec, au milieu, la margelle d'une citerne fermée, cadenassée ou verrouillée. Parfois, des groupes prennent le soleil, ou l'ombre : ce sont les *fiacconi*, un sobriquet qu'on donne aux Vénitiens et qui veut dire « les flasques ». Mais que faut-il qu'ils fassent, enfermés, isolés, comme ils sont, dans leur lagune, n'ayant plus, comme autrefois, pour s'envoler sur la mer, l'aile toujours ouverte de leurs voiles innombrables et de leurs puissantes flottes?

C'est de ce brave peuple, en attendant, que sortent ces vaillants gondoliers, bien plantés et parlant peu, adroits dans leur métier, honnêtes et dignes de confiance.

Parmi les boutiques populaires, nous remarquons particulièrement celles des chaudronniers, où l'on voit, suspendu, tout un arsenal de cuivres : vases à bec et anse, brocs, casseroles, poêlons, chaudrons, et jusqu'à de petits lionceaux de Saint-Marc, le tout flambant, reluisant et martelé de main de maître.

De temps en temps, nous visitons quelque église. Il faudrait les voir toutes, car, dans chacune d'elles, il y a quelques merveilles de ces peintres vénitiens qui ont immortalisé leur patrie.

Nous mentionnerons seulement *SS. Giovani e Paolo* et *Santa Maria dei Frari* qui sont les deux nécropoles des grands hommes de la république. Là dorment, dans des sarcophages splendidement ciselés, les doges Morosini,

Mario Corner, Venier, Vendramini, Pesaro, Valier, etc. : le sculpteur Canova et le grand Titien.

Toutes ces églises qui n'ont jamais été profanées ou ravagées par les révolutions, ni restaurées comme les nôtres, ont un aspect de vétusté où est empreinte la foi, aussi bien que l'histoire, des nombreuses générations qui y ont prié, l'une après l'autre.

A force de cheminer, nous voyons se dresser tout à coup, d'une seule enjambée, sur l'eau du Canal Grand, le fameux pont du Rialto, le plus beau et le roi de tous les ponts de Venise. Sous son arche unique, recouverte d'arceaux formant galeries, fusent continuellement gondoles et bateaux à vapeur : et, sur le pont, se dressent je ne sais combien de petites boutiques toutes à rideaux rouges ou jaunes, avec une multitude de gens qui montent et descendent.

Près du Rialto, on voit la Poissonnerie, pleine d'un grouillement de gens, chacun avec son panier, qui achètent ou palpent le poisson diapré. Ce qui nous remet en mémoire les beaux vers d'Aubanel, dans sa pièce : *Une Vénitienne.*

C'est un carnaval de Venise,
Les hommes en manches de chemise
Heurtent cent fois les grandes dames,
Les pêcheurs crient leur pêche
Et les vendeurs d'eau fraîche
Piaillent et font tinter leurs verres (1).

Pour revenir, nous prenons le bateau à vapeur qui va, dans un moment, nous débarquer sur la Piazzetta, en face du Palais des Doges, à hauteur de l'île de Saint-Georges.

Ce palais ducal, merveille des merveilles ! Colossal et léger, suspendu avec sa masse imposante et superbe sur un fouillis d'arceaux, d'ogives et de trèfles, de colonnettes à chapiteaux et de balustres en marbre blanc : on dirait un travail d'araignée ou, plutôt, de génies — comme il y en a

(1) *Es un carnava de Veniso,*
Lès ome en mancho de camiso
Tuerton li grand damo cent cop.
Li pescadou cridou sa pesco
E li vendeire d'aigo fresco
Quilon e fon dinda si got.

Th. Aubanel (*Les filles d'Avignon*).

dans les *Mille et une Nuits*. Une fée, échappée de l'aube orientale, n'aurait pas mieux peint de rose perlé les parois bigarrées de cet édifice étrange. On voit que les brises de Byzance et de l'Inde ont soufflé jusqu'à Venise et ont inspiré tout cela.

En pénétrant dans le Palais des Doges, on se trouve dans le Courtil (*Cortilé*) environné des quatre façades intérieures, splendeur architecturale d'une variété, d'un goût merveilleux, avec des statues partout, des galeries, des portiques, des portails, des architraves, des frises, des corniches, tout sculptés, ornés, tels qu'on n'en peut voir nulle part de plus beaux.

Au milieu de la cour, deux margelles de citernes avec leurs couvercles de bronze. Dans un coin, le célèbre escalier des géants, joyau de marbre blanc, tout ouvragé d'arabesques, de reliefs, de trophées, de corbeilles de fruits qui s'y dressent sur le haut des statues géantes de Neptune et de Mars. C'est de là, sur le perron, que le doge nouveau, en costume de cérémonie, simarre d'or, bonnet à la grecque, recevait la bénédiction du primat de Venise. C'est de là que l'on va, par une galerie toute garnie de bustes, dans les pompeuses salles de la demeure des doges.

La salle du grand conseil étonne par sa grandeur. Tout à l'entour, les sièges des anciens sénateurs, en riche et haute boiserie, et, sur les parois comme dans les plafonds, de vastes surfaces peintes, d'une majesté épique. Là, le Tintoret a peint un paradis où tant de gens se pressent qu'ils doivent avoir assez de peine à y trouver tous place. Ce déploiement de toile peinte fait songer, à mon avis, à un papyrus immense de temps en temps coupé et éclairé par les fenêtres, où se déroulent, au lieu d'écritures, les épisodes et les grands faits de l'histoire de Venise, avec les portraits des doges barbus et sombres. On peut se figurer le coloris incomparable qui triomphe dans ces toiles des grands maîtres.

Les salles se succèdent toujours plus opulentes. Voici la salle des Blasons, où les doges, de leur vivant, faisaient graver leurs armoiries ; la salle des Philosophes ; celle des Étuis, ornée par Le Bassan, par Salviati, par Pordenone ; celle des Quatre Portes, contenant ces chefs-d'œuvre : le doge Marino Grimani agenouillé devant la Vierge et le doge Antoine Grimani se courbant devant la Foi.

Nous voici à la salle d'attente des ambassadeurs. Ils ne

devaient point s'y ennuyer, car ils pouvaient y admirer les meilleurs tableaux du Tintoret. Le *Robuste*, comme on l'appelait, a peint là : *Mercure et les Grâces*, *les Forges de Vulcain*, et *Pallas*, et *Ariane consolée par Bacchus*, avec une énergie extraordinaire. Mais le plus beau tableau est le *Rapt d'Europe* de Paul Véronèse, — qui a mieux interprété que les peintres vénitiens la mythologie grecque? — Ce tableau me fait penser aux aventures de Psyché, que Raphaël a peintes à la Farnésine de Rome.

Admirons encore, de Véronèse, le *Triomphe de Venise :* déesse resplendissante, la Sérénissime République siège sur un trône d'or. On voit son regard seigneurial luire dans un sourire doux et fier. L'idéal a tracé les formes exquises de son corps, qui se dresse, léger, au milieu des draperies d'or, des flottements d'azur, de violet pâle, qui vêtent ses compagnes. Oh ! rêve suave de Véronèse !

Dans les salles augustes, qui semblent se multiplier au loin, à l'infini, de plus en plus somptueuses, on voudrait à chaque pas s'arrêter et tout graver dans sa mémoire... Mais on ne peut parler de tout. Citons encore, pourtant, la salle du Conseil des Dix, qui fait venir le frisson, celle des Inquisiteurs d'État, et celle de la Récession où, à l'envi, luttent de génie le Tintoret et Véronèse.

Dans une des dernières salles, on voyait autrefois la gueule ouverte du lion qui recevait les dénonciations. On l'a enlevée depuis longtemps ; il n'y a plus qu'un trou dans la muraille. De là, un corridor mène aux prisons célèbres de la jalouse république, *les Plombs* et *les Puits*.

Nous descendons, pour aller aux Puits, dans des cachettes sombres, étouffées, sinistres, où le jour et l'air manquent. C'est là que languissaient les malheureux prisonniers, en attendant, nous dit-on, que leur sort fût fixé. Ils gisaient sur la pierre humide, et quand la mer est haute, l'eau de la lagune envahissait les caveaux. Puis, quand l'heure dernière sonnait pour l'un d'eux, un gardien, tout d'un coup, entr'ouvrait un fenêtron, leur faisait voir un crucifix, et le condamné comprenait.

Le pont des Soupirs, qui relie au palais ducal les prisons solées par un canal, porte un corridor de communication. Il tire son nom, hélas ! des plaintes des malheureux allant du tribunal aux caveaux qui les attendaient.

De retour à la lumière, et avant de quitter la belle

cour ducale, le guide nous fait voir là-haut *les Plombs*, qui étaient une prison sous un toit de plomb ; et il nous montre du doigt celle où on enferma le bon Silvio Pellico... Qui t'a vue et qui te voit, nation d'Italie ! En ce temps-là, tu maudissais l'Autriche comme la peste. Aujourd'hui, c'est l'alliée ; et la France, qui t'a tirée de ses griffes, n'est plus bonne qu'à donner aux chiens.

Le jour suivant, nous fûmes rendre visite à un des vieux lutteurs du *Risorgimento* italien, Marco-Antonio Canini, *sòci* du Félibrige.

Qui a lu l'histoire du renouveau de l'Italie et de son unification, peut avoir vu son nom mêlé à ceux de Manin, de Tommaseo, de Masini, de Nigra, de Cavour. Ce Canini, mort depuis, avait, toute sa jeunesse, conspiré, trafiqué, combattu, souffert pour délivrer sa patrie. Puis, sa patrie délivrée, lui, ne pouvant tenir en repos, s'en était allé souffler, attiser l'esprit de nationalité, là-bas, au loin, dans les nations qui vivent au pied des Balkans. Et, revenu ensuite en Italie, il s'était vu oublié, quasi inconnu, réduit, pour vivre, à une place de professeur de roumain dans un institut de Venise, où il n'avait que trois élèves.

Mais le pauvre vieux patriote, qui était aussi grand érudit et même gentil poète, se consolait de l'infortune en rassemblant et traduisant les plus jolies poésies écrites dans toutes les langues sur le sentiment de l'amour. C'est pour avoir traduit et joint à son recueil *Il libro dell' amore*, un gentil choix de poésies provençales, qu'il avait eu l'occasion de se lier d'amitié avec mon mari.

Un peu embarrassés dans nos recherches, car les maisons de Venise sont numérotées à chiffres croissants — (celle de M.-A. Canini portait le numéro 1948) — nous demandons à un pêcheur, qui prenait le soleil, la demeure de Canini :

— Un homme vieux, savant?

— Oui.

Et le brave pêcheur nous mena droit à sa maison. Nous sonnons, nous entrons. Et un fort et grand vieillard de belle et noble mine, se levant d'un fauteuil de cuir, nous reçoit gravement, dans une salle basse. C'est Marc-Antoine Canini. Le Titien, nous semble-t-il, a peint sa tête sur une de ses toiles : même teint clair et rose des Vénitiens d'antan,

les traits corrects, le nez d'une courbe élégante, l'ensemble digne et sympathique.

— Je suis heureux, nous dit-il (après que nous nous fûmes nommés), de serrer la main du chantre de *Mireille* et celle de sa compagne.

Et alors nous parlons d'abord de la Provence et de sa littérature, puis du gros travail : *Il libro dell' amore*, qu'il venait gaillardement d'achever.

— Que voulez-vous, nous dit-il, le travail comporte sa satisfaction. Mais tout cela, voyez-vous, n'a servi qu'à me mettre sur la paille. La jeune Italie m'a oublié, et vous ne voyez plus que l'ombre de Marco-Antonio Canini !

Et le pauvre grand vieillard, rejetant en arrière sa belle tête vénitienne, pleine, hélas, de découragement et de mélancolie :

— Je suis presque aveugle, dit-il, et je souffre, en outre, d'un mal douloureux qui, sans doute, ne me laissera pas aller loin.

Mais mon mal, je vous assure, ne m'est pas si lourd à porter que l'ingratitude de ma patrie, sur la route néfaste où la politique l'a si déplorablement dévoyée. Car, vous le savez, j'aime la France... Oui, j'aime la France et j'étais partisan d'une alliance avec elle, comme nous l'avions toujours rêvé jadis avec Manin et Cavour. Il y a quelques mois, me trouvant une après-midi au café Florian, sur la place de Saint-Marc, on vint à parler de la Triple-Alliance. Il y avait là beaucoup de ses défenseurs. Moi, alors, je me lève et crie : « Avez-vous donc oublié ce que la France a fait pour nous? » — « Non, me répondit-on, mais nous l'avons payé par la cession de Nice et de la Savoie. » — « Mes amis, repris-je, cela ne doit point s'appeler paiement. C'est un traité de gouvernement à gouvernement, un échange de bonnes manières... Mais comment pourrez-vous rendre à la femme son mari, à la sœur son frère, à la mère son fils, à la mère qui pleure encore son enfant mort pour notre indépendance? Le sang ne se paie pas : non, le sang versé pour s'aider entre peuples de même race doit cimenter entre eux une alliance éternelle.

« Tous les gens du peuple qui écoutaient battirent des mains — si vous l'aviez vu ! — m'enlevèrent sur leurs épaules, en criant : « *Il a raison! Vive la France!* » Et, ainsi, ils me portèrent en triomphe à ma maison... Mais, aujour-

d'hui, tout cela est passé, et vous ne voyez plus que l'ombre de Marc-Antoine Canini. »

Nous écoutions émus. Cette démonstration si enflammée d'amitié pour la France nous remuait le cœur. Nous en étions si déshabitués depuis deux mois : qui a fait le voyage d'Italie, ces derniers temps, peut le savoir.

Comme il parlait encore, nous contant que, malgré sa pauvreté, il avait dépensé 13 000 francs pour son *Libro dell' amore*, nous jetâmes un coup d'œil sur cet intérieur délabré et vide, qui lui servait de logement. Une grande table en occupait le milieu ; et le couvert, pas encore enlevé, s'éparpillait sur deux feuilles de papier, en guise de nappe. Les murailles, blanchies à la chaux, n'avaient point de tableaux, et quelques meubles des plus simples, voilà tout ce qu'on voyait.

Cet abandon nous rappela celui de Barbey d'Aurevilly dans sa solitude de Vaugirard. Ah ! comme il me fut encore plus sensible, ce souvenir, quand, s'adressant à moi, le bon Canini me félicita de mon ambition de vivre de la vie idéale et de l'œuvre de mon mari. Il me sembla que j'entendais la voix de Barbey d'Aurevilly me disant, à Paris :

— Gardez tous vos enthousiasmes, madame, pour votre mari.

Un des endroits les plus agréables de Venise, le plus enchanteur pour la vue, est la *Piazzetta*, contiguë à la place de Saint-Marc. D'un côté, le Palais des Doges, dans tout son développement ; de l'autre, la majestueuse bibliothèque de Sansovino ; puis, au midi, bordant la mer, deux colonnes géantes, sur l'une desquelles est juché le lion de Saint-Marc. Les barques, les vapeurs, les gondoles s'amarrent là, au débarcadère, dans la clarté de la marine. Rien de merveilleux comme cette eau lumineuse de la Rive des Esclavons qui s'étale au pied d'une rangée de palais coupée par des ponts, et à perte de vue.

Suivons-la, cette *Riva dei Schiavoni*. Elle nous conduit au jardin public où il est agréable de revoir un peu de verdure et des fleurs. Comme nous faisons le tour des allées, nous voyons des terrassiers qui plantent des pilots. Ils sont quatorze, chacun une tirette à la main, qui élèvent le mouton en l'air, au-dessus d'un échafaudage dressé dans la vase et qui, tous à la fois, le laissent retomber : « Sus ! tous ! » leur crie, en vénitien, le contremaître. Et les hommes chantaient,

pour frapper d'accord, une espèce de complainte qui disait à peu près ceci :

Sus! que frappe le mouton!
Et qu'il assomme le patron!

Nous nous embarquons pour aller au Lido. Du bateau qui nous porte, nous contemplons à notre aise la splendeur de Venise, avec ses coupoles d'argent, ses édifices fantastiques et son haut Campanile qui crève là-haut l'air bleu : Une vision de gloire nageant entre ciel et terre, dans l'azur et l'émeraude. Le vapeur, sur la mer, suit une estacade de pilots à fleur d'eau qui servent de signaux pour se garer des bancs de sable. Les flots clapotent, murmurent, orangés, rougeâtres et violets, d'une lumière douce ! Là-bas, des îles basses avec leurs églises et leurs clochers : à droite, à l'écart, celle de San-Servolo.

Mais nous voici au Lido, une arène longue, ombragée, avec des terres cultivées, des établissements de bains, des cabarets et des guinguettes où le peuple vénitien vient se promener, le dimanche. Au ras de cette île, battent les vagues de l'Adriatique ; et les yeux accompagnent, là-bas au large, les bâtiments qui vont et viennent entre l'Italie et la Dalmatie ou l'Istrie.

Mais nous ne pouvons finir cette brève narration — qui ne contient pas la centième partie de ce que nous aurions à raconter, — sans dire un mot de l'Académie des Beaux-Arts.

Nous passerons rapidement devant les œuvres des primitifs : Semitecolo, Basaiti, Roccone, Mansueti, Carpaccio, etc. Ces primitifs nous charment fort par leurs qualités de grâce, leurs rêveries pures, mystiques et délicates, rappelant Giotto et Pérugin, mais avec une beauté de teinte où l'on voit l'aube de la palette vénitienne.

Ensuite, voici Bonifazio qui, dans le *Festin du Mauvais riche*, tant par son coloris que par sa riche mise en scène, montre déjà l'opulence que vont déployer les maîtres de cette magnifique école. Jean Belin avec ses madones de paradis. Et Gentil Belin qui, en patriote, dans une procession sur la place de Saint-Marc, retrace par le menu tous les costumes de son temps et dore les clochers de cette basilique (qui n'ont jamais été dorés que dans son tableau). Et les deux Palma, dont l'un acheva, en tremblant, la belle

dernière toile que le Titien peignit. Après sa mort, il l'offrit à Dieu dans une épitaphe qui est écrite dans le tableau. Et le chaleureux Giorgione, et le pieux Marcone, et tant d'autres qui ont trempé leur pinceau dans l'arc-en-ciel !

A mesure que se déploient les toiles de ces peintres, la coloration s'accentue, s'embellit. C'est une joie de contempler cette splendeur qui va en augmentant d'éclat et d'ardeur, depuis les primitifs jusqu'aux incomparables maîtres : Véronèse, Titien et Tintoret.

Venise, avec les tons divins de sa lagune, la beauté souriante et claire de ses femmes, la noblesse de ses patriciens, la fierté de son histoire, la poésie de ses pêcheurs et de ses gondoliers, voulait des poètes pour la chanter. Mais ses poètes seront des peintres et ses poèmes, des tableaux.

L'*Assunta* du Titien est la plus belle toile de lui, qu'il y ait aux Beaux-Arts. Marie s'y élève dans une guirlande d'anges et d'âmes bienheureuses. En haut, le paradis, et, avec ses anges, Dieu le père qui vient la recevoir. En bas, les apôtres étonnés et ravis. Et la lumière jaillit en averse de partout. La tête du Seigneur est bien celle du Créateur. La draperie de pourpre et les lueurs dorées qui s'échappent de l'ensemble me font songer, ma foi, à nos resplendissants soleils couchants de Provence, — qui attendent, pour les rendre, une peinture pareille à celle-là.

L'audacieux, le vigoureux Tintoret a ici un *Saint Marc délivrant un esclave* : vous voyez le saint qui sort du ciel, subitement, tête en avant, comme s'il allait glisser au plus vite sur la terre pour délivrer l'esclave qui a mis en lui une foi telle que les bourreaux ne peuvent parvenir à le clouer sur la croix. Tout cela soulevé, bousculé et troussé comme par un coup de mistral.

Voici Véronèse dans son *Répas chez Lévy* et dans ses autres festins, avec sa femme blonde et toute couverte de perles, des esclaves, des lévriers (qu'il met dans tous ses tableaux) et ce coloris argenté qui éclaire toujours ses paysages et que nous retrouvons en Provence, quand le vent du nord retrousse les bois d'aubes.

Nous n'avons pas voulu quitter Venise sans monter au campanile de Saint-Marc : une tour carrée, bâtie en briques, et qui a quatre-vingt-dix-sept mètres de hauteur.

— Bonaparte, nous dit le guide, y monta à cheval jusqu'à la plate-forme.

C'est possible, car on y monte par un plan incliné qui s'y enroule jusqu'au sommet.

Mais quelle vision de là-haut ! Venise, à vos pieds !... Vous la voyez qui sort de l'eau comme un nouveau monde naissant et telle que la terre éclosant de la mer, à l'heure de la création. Venise, c'est la Vénus qui sourit au soleil dans sa conque marine. La mer, qui l'emmantelle de son immensité bleuâtre, lui fait avec la moire mouvante de ses ondes, un vêtement royal. De la lagune aux nuages blancs, une pluie de rayons couvre de sa clarté ses épaules et sa chevelure d'or.

Na Mario Mistralenco.
(Mme Frédéric Mistral.)

Mai 1891.

VIII

Le Prophète

Le soir — un soir de ma lointaine enfance — où j'entendis pour la première fois *le Prophète*, je fus bien près de ne pas l'entendre. Un vieil ami de ma famille se mourait. En allant au théâtre, nous passâmes chez lui, mes parents et moi, pour prendre de ses nouvelle. Je savais trop bien — et sans pitié je m'en indignais tout bas — que s'il était mort, nous rentrerions à la maison. J'attendis dans la voiture, le cœur battant, et je ne crois pas avoir jamais prié plus ardemment pour la guérison d'un malade. Par bonheur le bulletin portait : « État stationnaire, » et l'on me conduisit à l'Opéra.

Mon plaisir, un instant menacé, n'en fut que plus vif et j'en garde encore aujourd'hui le souvenir. Mais depuis, et pour d'autres raisons, moins personnelles, je n'ai pas cessé d'admirer le drame lyrique de Meyerbeer. Drame et non pas tragédie, par où vous savez qu'il faut entendre la subordination des caractères aux événements, ou, comme disait Brunetière, la peinture de personnages en quelque sorte moins agissants qu'ils ne sont agis. Tout de même cette définition ne va pas sans réserves. Dès avant *le Prophète*, le Bertram de *Robert le Diable* et le Marcel des *Hugue-*

nots avaient assez montré, dans Meyerbeer, avec le musicien de l'action et des faits, celui des âmes, de quelques âmes au moins.

Il y a des opéras qu'on pourrait appeler conjugaux : un *Orphée*, une *Alceste*, un *Fidelio*. Telle page de *Guillaume Tell* respire un sentiment filial ; telle autre est pleine d'une paternelle anxiété. C'est entre la tendresse présente et vivante de son père infernal, et l'amour, en quelque sorte testamentaire et victorieux à la fin, de sa mère, que Robert, longtemps partagé, se décide à choisir. Mais *le Prophète* est l'opéra maternel par excellence. Fidès, la plus haute, la plus grande figure de femme qu'ait tracée Meyerbeer. Aussi bien dans sa vie et dans son cœur à lui, sa mère occupa toujours une place éminente. « Sa mère, » écrivait autrefois son plus fervent admirateur et biographe, « sa mère était une femme forte, une Juive d'antique et superbe stature. Il la chérissait, la vénérait. Si l'on a pu dire de Schiller que, dès son entrée dans la vie, la Muse Melpomène l'avait regardé par les doux yeux de sa mère, lui, l'enfant prodigue, voué d'avance au laurier d'Apollon, je ne crois pas cependant qu'on doive affirmer que l'exemple se renouvela pour Meyerbeer.

« Ce ne fut point une Muse, mais une vraie femme de la Bible qui, dès le berceau, le regarda par les yeux de sa mère. Et la part qui revient à cette femme dans les œuvres de son fils, vous l'aurez bien vite discernée. Cette persévérance indomptable de caractère, cette fermeté de conviction, ce sens religieux, austère jusqu'à l'ascétisme dogmatique, qui s'est ouvert une si large voie dans certaines pages sublimes de *Robert le Diable*, des *Huguenots*, du *Prophète* surtout, de qui le grand artiste les eût-il tenus, sinon de la rare personne qui ne cessa jamais de mêler à sa tendresse pour ses enfants l'idée de Dieu, du Dieu d'Abraham et de Jacob? On raconte que pendant les dernières répétitions de *Robert le Diable*, Meyerbeer reçut de sa mère une lettre avec cette inscription : « *A ouvrir après la première représentation* « *de Robert.* » Sitôt rentré chez lui, le soir du triomphe, le fils rompt à la hâte l'enveloppe et lit. C'est la bénédiction biblique dans la simple majesté de son texte : « Que Dieu te « bénisse et te garde ! Qu'il fasse luire vers toi sa face et te « soit favorable ! Qu'il te regarde et te donne la paix. » Puis, au bas de ces lignes, la signature de sa mère.

« Cette lettre, Meyerbeer ne s'en sépara plus. Il la portait sur lui comme un talisman. Il avait beau voyager, courir le monde, l'auguste dame, de loin, veillait toujours. Qu'il fût à Milan, à Paris, à Londres, ou dans une de ces jolies petites résidences d'Allemagne ou de Belgique dont les eaux l'attiraient tour à tour, partout les encouragements, les conseils, les leçons de sa mère savaient où le trouver.

« Chez un grand artiste, rien pour l'œuvre n'est perdu : ses instincts, ses sentiments, se transforment souvent sans qu'il en ait conscience. Cette idée de vénération filiale déjà si profondément exprimée dans *Robert le Diable* : (« *Va, dit-elle* » — « *Lorsque pour moi le soir ma mère priait Dieu!* ») — et qui sert de motif à l'admirable trio du dénouement, cette idée, nous la verrons s'affirmer davantage encore et, vivante alors non plus seulement pour les yeux de l'esprit, s'appeler Fidès dans *le Prophète* (1). »

Le personnage est posé dès le début. Avant de nous révéler son âme, la musique nous peint son aspect, son attitude et jusqu'à sa démarche. La première entrée de Fidès est déjà significative. Elle vient, elle vient de loin chercher la fiancée de son fils. « Fatiguée par la route, elle marche pesamment. » Ainsi nous la décrit le livret. Un peu lourde et comme essoufflée elle-même, la ritournelle d'orchestre qui l'annonce et l'accompagne nous la fait mieux voir encore. Et quand la phrase, passant de mineur en majeur, s'éclaire et semble sourire, le salut de la jeune fille à la voyageuse aux cheveux gris : « *Fidès, ma bonne mère!* » ajoute à l'expression de la lassitude et de l'âge un caractère, celui-là tout moral, de maternelle bonté. Ce qui suit le confirme : la réponse de Fidès : « *Tu m'attendais?* » et ses menus propos, et son accent de bonhomie et le timbre même, si plein et si grave, de sa voix de contralto. Ainsi chez ce Meyerbeer qu'on prétend ne nous donner aujourd'hui que pour un fabricateur de « grandes machines », se découvrent en plus d'un passage et comme en des coins perdus, la finesse de l'analyse et le choix du détail heureux.

Au second acte les grandes lignes et les traits généraux du personnage se dessinent. Jean, pour sauver sa mère, a livré sa fiancée. Entre ses deux amours, il a dû choisir. Il se tait, accablé, et de son choix douloureux sa mère le

(1) Blaze de Bury : *Meyerbeer et son temps;* 1 vol., 1865.

remercie. En ce remerciement, que de douleur aussi, de tendresse, et sinon quelle humilité, quel respect du sacrifice filial héroïquement accompli ! La voix grave d'un violoncelle chante la première et la voix de la pauvre mère, une voix haletante et mouillée de larmes, ne sait qu'y mêler des soupirs et des sanglots. C'est ici l'une des pages, moins rares qu'on ne le dit, où tout de suite, aux premiers accents, aux premiers accords, se reconnaît en Meyerbeer, avec un grand musicien de théâtre, un grand musicien tout court, l'émule du Rossini qui fait accompagner par un violoncelle aussi la paternelle et sublime recommandation de Guillaume à son enfant (« *Sois immobile et vers la terre incline un genou suppliant*). » Maintenant la voix de Fidès, entrecoupée d'abord, s'affermit et s'élève. Elle entonne un cantique d'actions de grâces, véritable *Magnificat*. Ainsi le génie lui aussi regarde parfois l'humilité de sa servante et l'exalte. Il fait d'une pauvre femme, d'une pauvre mère, une femme, une mère de la Bible. « Que Dieu te bénisse et te garde ! Qu'il tourne vers toi sa face et te soit favorable ! Qu'il te regarde et te donne la paix ! » Dix-huit ans après *Robert le Diable*, l'arioso de Fidès est une admirable réplique de la bénédiction maternelle. Par une inspiration filiale, il en consacre à jamais la sainte et tendre majesté.

Que l'invention mélodique ne soit pas à mépriser chez Meyerbeer, la complainte de Fidès mendiant sur la place de Münster le prouvera plus tard. Alors, soit dit en passant, mais seulement alors, il conviendrait que l'interprète donnât à son visage, à toute sa personne, l'aspect de la fatigue et déjà presque de la vieillesse, avec des cheveux blanchis par l'âge moins que par la douleur et par le deuil de l'enfant disparu, dont elle croit que le chef anabaptiste, le Prophète, ordonna l'enlèvement et la mort. C'est le jour du sacre. Fidès, mêlée au peuple, va pénétrer dans la cathédrale. Mais avant de l'y accompagner retournons en arrière. Apprenons à connaître après elle son fils. Puis, dans une tragique rencontre, un des plus « hauts moments sonores » (1) de l'œuvre de Meyerbeer, nous les verrons, elle et lui, se dresser de toute leur hauteur et véritablement s'affronter.

« Un songe... me devrais-je inquiéter d'un songe ! » Il, s'en inquiète, au second acte, le jeune aubergiste de Leyde

(1) Maurice Barrès.

et de son rêve et de son trouble il fait aux trois anabaptistes qui déjà l'ont élu pour servir leurs desseins, un magnifique récit. Il n'a rien de commun, ce récit, avec un air. Docile aux faits, aux sentiments et pressentiments que tour à tour il rapporte, il en suit avec fidélité le cours. Il commence par un exposé des motifs, de deux motifs, hier annonciateurs et témoins futurs du jour où les destins du héros, du « prophète », seront accomplis. L'un est la marche du sacre, l'autre le chœur des enfants. Tous les deux forment comme une esquisse de la cathédrale sonore qui plus tard, au quatrième acte, s'élèvera :

Sous les vastes arceaux d'un temple magnifique
J'étais debout, le peuple à mes pieds prosterné,
Et du bandeau royal mon front était orné.

Tel Jean se vit en songe et tel nous le voyons. « Debout, » quatre notes suffisent à nous le montrer, et les suivantes à dessiner autour de son front le cercle du diadème. Il écoute, et nous avec lui, les jeunes voix qui l'acclament. Mais voici qu'une autre, injurieuse, vengeresse, le maudit. Alors autour de lui, en lui, tout s'émeut, se trouble et se désempare. Sa propre voix à présent chante moins qu'elle ne déclame, haletante. Elle entre en lutte avec un orchestre furieux, démonté, qui l'assaille, l'accable et l'anéantit. Tout est atterré, tout est détruit, et c'est à la fin seulement que sur cette immense ruine se lève une lueur sonore, promesse maternelle de clémence et de rédemption.

Entre tous les héros — du moins les héros ténors — de Meyerbeer, Jean de Leyde est le plus vivant, le plus humain. Vasco de Gama sans doute a quelques beaux moments : au premier acte, devant le conseil ; encore plus au quatrième acte, lorsque l'exalte, l'enivre la radieuse apparition d'un monde nouveau par lui découvert et conquis. Dans l'ordre de la musique exotique ou coloniale, il n'y a rien au-dessus de ces pages-là. Charmant, généreux, chevaleresque. Raoul de Nangis lui-même ne laisse pas de tenir, à l'occasion et à l'étourdie, une conduite « de hanneton sentimental, véritable victime à situations » (1). Enfin, quant à Robert le Diable, sans cesse hésitant, ce diable aussi de Henri Heine le comparait plaisamment à Louis-Philippe. « Fils

(1) George Sand, *Lettres d'un voyageur (à Giacomo Meyerbeer)*.

d'un démon aussi réprouvé que Philippe-Égalité et d'une princesse aussi pieuse que la fille des Penthièvre, Robert le Diable est poussé au mal, à la Révolution, par l'esprit de son père, et par celui de sa mère au bien, c'est-à-dire vers l'ancien régime. Ces deux natures innées se combattent en lui ; il flotte entre les deux principes ; il est juste milieu. »

Jean de Leyde, lui, n'est pas « mil huit cent trente ». S'il n'est pas non plus tout à fait de son temps, si le personnage de Scribe n'est pas exactement conforme à la vérité historique, il l'est du moins à la vérité morale, et c'est la seule qui compte ici.

« Loin de nous les héros sans humanité, » dit Bossuet. Le héros de Meyerbeer n'est pas de ceux-là. Les premières instances des anabaptistes reçoivent de lui des réponses, des excuses charmantes de naturel et de modestie : « *Moi, mes amis! Ah! vous n'y pensez pas!* » C'est le langage familier après le grand style lyrique du « Songe ». Enfin lorsqu'il va céder et suivre les noirs recruteurs, quels élans de tendresse et de douleur filiale vers sa mère endormie dans la chambre voisine et qu'il lui faut quitter sans retour ! Je me rappelle encore la lutte intérieure que trahissait alors la voix, le visage, toute la personne enfin de l'inoubliable artiste que fut Jean de Reszké. « *Partez sans moi, je reste à sa vieillesse.* » Je crois toujours entendre l'accent de pitié consolatrice qu'il donnait à ce dernier mot, puis l'éclat que prenait sur ses lèvres le suprême et déchirant adieu.

Au troisième acte, le jeune chef, las d'une guerre cruelle et peut-être impie, aura de semblables mouvements. Retiré sous sa tente, il connaîtra la mélancolie, filiale encore, des souvenirs et des regrets. Il doutera de lui-même, de sa mission et de son destin ; ses victoires lui feront horreur et l'on sentira son cœur, demeuré sensible, battre sous son armure. Mais que la révolte gronde parmi ses bataillons, que les rebelles le bravent et le menacent, alors et tout d'un coup nous le verrons, nous l'entendrons se reprendre, ou plutôt se surpasser. Après le doute, la certitude. La foi, non pas aveugle, mais illuminée et rayonnante, fera du jeune inspiré l'un de ces héros, « le héros-prophète », qu'a célébrés Carlyle. Dramatiques et lyriques, on ne trouverait pas, dans tout le théâtre musical, de plus belles pages que celles-là. Avant d'écrire sa fameuse brochure : *Du judaïsme dans la musique*, Wagner a dit un jour, et d'un autre ton : « Nous avons appris

par ce fils de l'Allemagne (Meyerbeer) comment au théâtre la religion peut être prêchée. » Après le musicien de *Robert le Diable* et des *Huguenots*, celui du *Prophète* a donné, dans l'ordre religieux aussi, de magnifiques leçons.

L'admirable finale commence par le chœur des soldats mutinés. Très bref, il ne consiste qu'en un mouvement, une poussée brutale, réprimée aussitôt. Au contraire une longue, superbe harangue y répond. Elle est d'un grand capitaine. Un *Conciones* musical n'en saurait offrir de plus éloquente. L'exorde est en forme de récitatif. Récitatif oratoire, qui parle et chante à la fois. Toutes les notes s'appliquent, adhèrent aux paroles, en renforcent, en avivent le sens et le sentiment. Il en est d'irritées, insultantes même. Les unes menacent, réprouvent et maudissent, d'autres s'abattent sur les coupables et les atterrent ; d'autres encore les relèvent repentants, les raniment et les enflamment. Puis éclate un éblouissant dialogue entre les clairons de Münster assiégé et ceux des troupes qui l'assiègent. Au-dessus, et très haut, plane l'exhortation, la proclamation du héros déjà presque vainqueur. Et justement sur ce mot « *la victoire* », une soudaine modulation découvre d'un seul coup un nouvel ordre sonore et comme un radieux horizon. « *Emitte spiritum tuum et renovabis...* » L'apostrophe alors se change en un hymne guerrier et religieux, où se reconnaît, mais transfiguré, changeant sa douleur en allégresse, le thème du *Stabat*. Ici tout est beau : les strophes, les antistrophes et les « passages », ou les « rentrées » qui les unissent ensemble : vocalises éperdues, ivres d'une ivresse sacrée ; rythmes qui tressaillent et bondissent de joie comme les monts ébranlés de Juda ; enfin par moments, sur les lèvres du Prophète, j'allais dire du Psalmiste, dans sa voix, dans son regard et dans son attitude — je pense encore, toujours à Reszké — la douceur et la modestie d'un jeune lévite. Quel chef ! Quel ordre du jour ! Quelle offensive ! La musique jamais n'en « déclencha » de plus foudroyante. Et pour Allemand, voire Prussien, que soit le musicien de cette musique-là, ne l'oublions pas, c'est chez nous, pour nous et selon nous qu'elle a été composée. Par la volonté du maître elle fut, elle reste nôtre.

Voici maintenant qu'une cathédrale s'ouvre et s'élève devant nous. On aura beau traiter d'échafaudage le quatrième acte du *Prophète*, nous l'appelons, nous, un monument. Et

bâti de quelles fortes mains ! Pour l'éclat décoratif et la somptuosité, la marche du sacre ne le cède à nulle autre, fût-ce à celle de *Tannhäuser*. Le thème initial, qui jadis osait à peine effleurer en songe le jeune front prédestiné, hardi maintenant, sûr de lui-même, se déclare et se déploie. Il annonçait, il confirme. Il a tenu sa promesse et fait du rêve une réalité. Chaque épisode ajoute un détail, plus qu'un détail, à ce vaste tableau. L'ordre pompeux des rites et des cérémonies se déroule. Le peuple prie à genoux. « *Domine, salvum fac regem nostrum prophetam.* » Belle oraison liturgique, musique plus purement d'église, au théâtre, qu'elle ne l'est trop souvent à l'église même. Contre un pilier une femme est restée debout. C'est Fidès. Elle prie elle aussi, mais seule contre celui-là pour qui monte vers Dieu l'universelle prière et que, sans le connaître, elle hait. De toute sa voix, de toute son âme, la mère douloureuse maudit et déteste. Les orgues, les chœurs, accompagnent son imprécation, qui dément leur pieux concert. Ainsi — dramatique antithèse et possible seulement en musique — s'unissent et s'opposent avec la même force les vœux contraires, l'anathème et la bénédiction. Les enfants de chœur à leur tour entonnent leur cantique, vrai cantique d'enfants en effet ou d'écoliers, ingénu comme un compliment de circonstance ou de fête. Le thème nous en est connu, comme celui de la marche, depuis le récit du songe. Naguère ce n'était qu'un murmure, un mince filet sonore. Et d'abord il n'est pas davantage ici. Mais il s'enfle par degrés et bientôt il roule comme un fleuve, comme un torrent, sous les voûtes qu'il ébranle, la symphonie de l'orchestre et des voix. Nous touchons à l'apothéose. Le Prophète a reçu l'onction sainte. Le diadème au front, la chape d'or sur les épaules, il paraît. « *C'est donc vrai!... Je suis roi!... Je suis... le fils... de Dieu!* » Les mots, les derniers surtout, balbutiés à mi-voix, comme en rêve, semblent moins tomber de ses lèvres tremblantes qu'y flotter longuement, hésitants et suspendus. Mais brusquement, en coup de foudre, à la sacrilège affirmation répond le démenti maternel : « *Mon fils!* » Pour cette invention dramatique, il sera pardonné beaucoup à Scribe ; beaucoup, même sa poésie, et des vers comme ceux dont ses livrets sont pleins. Coup de foudre, avons-nous dit, et dont le retentissement va remplir une longue et admirable scène. On en connaît les péripéties : le reniement filial et, sous l'ou-

trage impie, d'abord l'accablement, puis la révolte maternelle. « *Qui je suis!... Ce que je veux!* » Deux fois supplie ainsi la pauvre femme, contrainte, sous peine de mort, et de sa mort à lui, de rétracter le cri de ses entrailles et de méconnaître le fils ingrat qui ne la connaît plus. Deux fois, après avoir gémi tout bas, tout haut elle s'indigne, et la strophe commencée dans les pleurs, les sanglots, s'achève par une véhémente invective. Rien que de cet élan, de cet *ictus* rythmique, le musicien tire parti. Syncopées, haletantes, il en retient les premières notes, il les répète, les développe et pour l'orchestre et les chœurs il en tire un ensemble puissant.

Enfin, entre le fils et la mère vont s'échanger les suprêmes et vraiment tragiques paroles. Contraint à la sacrilège imposture, le faux prophète accomplira le prétendu miracle, injurieux, mais sauveur. Avant qu'il interroge et qu'elle réponde, il appelle la lumière d'en haut sur le front qu'il feint de croire égaré. Ici nous renvoyons nos modernes inventeurs d'harmonies soi-disant nouvelles aux accords mystérieux, sorte de halo sonore, dont l'appel est enveloppé. Suit la question décisive, et si cruelle à poser. Elle se pose avec une tendresse continue et comme craintive, avec une douceur, une tristesse infinie, au murmure d'un violoncelle qui semble avoir pitié comme la voix. « *Tu chérissais ce fils dont je t'offre les traits!* » Et la réponse, en quatre mots, en quatre notes, est peut-être plus émouvante encore : « *Si je l'aimais!* » Deux fois ainsi la dure épreuve se renouvelle. Enfin, réduite elle aussi à l'affreux mensonge, Fidès, d'une voix défaillante, le profère à son tour. Les mêmes harmonies qui ont préparé l'exorcisme en accompagnent l'effet. Alors, dans une tumultueuse péroraison, tout éclate : la douleur et l'indignation maternelle, l'allégresse et le triomphe de la foule. On peut reprendre ici quelque vulgarité. La musique de théâtre donne, pour ainsi parler, un dernier coup de brosse au décor, mais dans ce décor, par la puissance, la beauté de la musique pure, deux êtres de chair et de sang viennent de vivre, de souffrir devant nous. Entre deux âmes, un drame intérieur et poignant s'est joué.

Si nous voulions maintenant passer du dedans au dehors ou, comme on dit, au « milieu », quand on veut dire l'entourage, le cadre après le tableau justifierait le passage. Le premier acte du *Prophète* appartient au peuple, au peuple

harangué, puis soulevé par les trois anabaptistes. Leur prêche, austère à souhait, est d'une sobre et sombre éloquence. Liszt l'admirait fort et l'a pris comme thème d'une gigantesque fantaisie pour orgue, un de ses chefs-d'œuvre. Meyerbeer en a fait la base, les degrés et le couronnement de ce premier acte, où gronde et grossit, entre les reprises du choral, plus qu'une émeute, une révolution. De scène en scène, de chœur en chœur, le progrès dramatique et musical atteint à la plus haute puissance. Assurément la conjuration du Rütli dans *Guillaume Tell* a de bien autres et plus pures beautés. Il n'en est pas moins vrai que Meyerbeer, ici, mérite d'être compté parmi ces ouvriers dont parle la Bible, et « qui travaillent sur les nations ».

On pourrait même, en cherchant bien, trouver dans *le Prophète* une ou deux esquisses de paysage et comme des coins de nature entrevus. Sans doute ils sont plus nombreux ailleurs : c'est, dans *les Huguenots*, Chenonceaux et le vieux Paris ; c'est le quatrième et le cinquième acte de *l'Africaine* et surtout le dernier acte du *Pardon de Ploërmel*. Mais *le Prophète* commence par un prélude et chœur pastoral, qui n'est pas sans agrément. Frais et limpide, il rappelle un peu l'introduction de Guillaume Tell. Au lever du rideau, le dessin brisé de la mélodie à travers certains intervalles donne au dialogue de deux clarinettes une vague ressemblance avec le chant, rustique aussi, du cor anglais au dernier acte de *Tristan*.

Et maintenant conclurons-nous que, dans *le Prophète*, en près de quatre-vingts ans, rien n'a bougé, rien n'a faibli? La musique est un art viager, disait Rossini. C'est vrai de certaine musique. Il en est aussi d'immortelle. Toutes les deux, en un même ouvrage, peuvent se rencontrer. Le temps n'a pas épargné l'opéra de Meyerbeer. Il a ruiné certaines parties de l'édifice, mais les plus hautes sont encore debout.

Camille Bellaigue.

Gloire[1]

QUATRIÈME PARTIE

VII

HENRI comptait les jours.

Ayant retrouvé la foi en celle qu'il aimait, il se complaisait dans une sérénité singulière et, si l'on peut dire, mystique. Antoinette, à ses yeux, était une figure supra-humaine et d'une grandeur impossible à atteindre. Cette disproportion entre leurs deux êtres lui interdisait, à lui, toute compréhension des idées et des actes de la jeune fille. En cela, elle le dépasserait toujours. Et il préférait mettre de côté la partie mystérieuse de sa vie, à elle, comme une chose à part, indépendante de leur passion et où il n'avait pas droit de regard. Puisqu'elle s'y tenait, c'était bien, c'était juste. S'il consentait encore à y songer, c'était par crainte des conséquences fatales d'une telle conduite. Il acceptait les faits mais tremblait d'en souffrir.

Sans doute, l'inconnu des heures prochaines était pour lui une source de tourments, mais il s'apaisait à la pensée du lendemain définitif. Encore quelques jours et Antoinette, selon sa promesse, serait toute à lui. Alors il ne leur resterait de tout ce passé qu'un souvenir assez amer pour mieux goûter l'immensité de leur bonheur. Avec une fatuité d'amoureux il ne doutait point d'être pour quelque chose dans le renoncement formulé par la jeune fille à toute nou-

(1) Copyright by Marcel Dupont 1927. — Voir *la Revue universelle* des 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril 1927.

velle machination royaliste. Si elle tenait à mener jusqu'au bout l'entreprise actuelle c'était uniquement, pensait-il, par amour-propre et pour ne point trahir sa cause au moment décisif.

A vrai dire, son inquiétude croissait chaque jour et presque à chaque heure. Sans répit, la situation allait s'aggravant. Si les hostilités n'étaient pas ouvertement déclarées entre les Conseils et le Directoire exécutif, elles existaient en fait. A chaque séance, les premiers marquaient un avantage. Les mesures législatives, les motions se succédaient comme autant de coups de hache dans une charpente pourrie. Peu à peu, ils abrogeaient toutes les lois terroristes et, en même temps, ils cherchaient à mettre la force de leur côté en votant l'augmentation de leur garde particulière et, à leur profit, le rétablissement de la garde nationale. Ceci, c'était l'attaque au grand jour, mais nul ne doutait d'une autre offensive menée dans l'ombre en étroite union avec la faction royaliste et le club de Clichy, et qui, lorsqu'elle éclaterait, déterminerait la conflagration finale. A leurs messages successifs demandant compte de la présence des troupes dans le rayon constitutionnel, les directeurs, de leur côté, répondaient de façon évasive et continuaient à s'armer...

L'entrevue de la rue de Nevers avait eu lieu un jeudi. D'après les dires de M. de Touvet, d'après les affirmations d'Antoinette, le jour fatal tomberait le mardi suivant. On était au dimanche. Cette journée, ordinairement vouée aux plaisirs champêtres, aux danses sous les ombrages et dans les guinguettes des Champs-Élysées,— car depuis longtemps les citoyens avaient abandonné le repos obligatoire de décadi, — cette journée s'était déroulée sans joie, dans l'attente d'événements que chacun pressentait. Dans l'après-midi, lorsqu'on connut l'ordre d'Augereau prescrivant pour le lendemain matin un exercice général des troupes dans la plaine de Montrouge, les bourgeois furent atterrés. Ce rassemblement de forces masquait, disait-on, un noir projet. Le Directoire se décidait-il à porter les premiers coups? Les jacobins, le peuple des faubourgs exultèrent. Au cœur de la ville la consternation régnait. On sut bientôt qu'aux Cinq-Cents, le député de La Rue venait de demander à ses collègues de se constituer en permanence et d'inviter les Anciens à agir de même. Cela ramenait aux journées fameuses de la Terreur. Paris trembla.

Vers 9 heures du soir, Henri, talonné par l'inquiétude, sortit pour aller aux nouvelles. Autour des Tuileries, c'était une cohue de citoyens, boutiquiers, petites gens, s'interrogeant, tâchant de récolter les derniers bruits et les commentant, les transmettant avec force grossissements. Du côté de la terrasse des Feuillants, où était la

salle des Cinq-Cents, la foule était plus dense encore. Pourtant on avait appris que la séance, finalement, avait été levée et qu'il ne restait plus dans l'ancien manège que les inspecteurs de la salle chargés de la police du Corps législatif, Pichegru, Thibaudeau, Vaublanc, Émery et La Rue, auxquels s'étaient joints le général Willot et son aide de camp Angibault. Les portes étaient gardées par de forts détachements de grenadiers de la garde des Conseils et des pelotons montés de la légion de police patrouillaient sur la place de la Révolution et rue Honoré. On disait les directeurs réunis depuis trois heures en conseil chez Rewbell, en compagnie de tous les ministres. Afin d'éviter toute indiscrétion, seul Augereau avait la faculté d'entrer dans la salle du Conseil et d'en sortir pour faire exécuter ses décisions.

Soudain des rumeurs singulières coururent de bouche en bouche : le maître de la poste aux chevaux avait reçu défense de fournir aucun cheval sans autorisation écrite du Directoire ; les messageries, la poste aux lettres devaient supprimer tout départ. Puis ce fut une nouvelle venant de la barrière de Charonne : on y aurait vu passer deux aides de camp de la division militaire ; l'un se rendait à Château-Thierry auprès de la brigade de chasseurs Richepanse, l'autre auprès du général Lemoine, commandant la légion des Francs et le 10e de houzards.

De toute évidence et compte tenu des exagérations inévitables, de graves événements se préparaient.

Instinctivement, Henri traversa la place de la Révolution. Une force secrète guidait ses pas, l'attirait sur la rive gauche de la Seine, vers la sombre maison où se jouait peut-être à cette heure son propre destin. Ayant franchi la Seine, il longea la berge en direction du Pont-Neuf. De ce côté, Paris était presque désert et l'officier avançait dans les ténèbres, réglant sa marche sur les rares quinquets suspendus à l'angle des rues.

Cependant, en approchant du quai Voltaire, il remarqua une certaine animation. Des gens munis de torches stationnaient ou circulaient le long du fleuve. En approchant, il aperçut deux compagnies de vétérans l'arme au pied, rangées devant l'hôtel ci-devant Juigné et pour l'instant hôtel du citoyen Sotin, ministre de la Police générale. De nombreux argousins allaient et venaient, entraient et sortaient. L'hôtel, dont toutes les fenêtres étaient éclairées, montrait une animation singulière. Des ombres passaient et repassaient devant l'écran lumineux des croisées. A la tête de leurs chevaux, des dragons de la légion de police attendaient les ordres et, de temps à autre, l'un d'eux, sautant en selle, s'éloignait au grand trot dans la nuit.

— Plus de doute, murmura Henri, le Directoire attaque. Il faut prévenir Antoinette sur-le-champ, et la sauver, fût-ce malgré elle.

Il allongea le pas pour passer devant l'hôtel. Comme il frôlait un groupe d'inspecteurs de police causant devant la porte, une voix cria :

— Salut à toi, citoyen Lestradère. Honneur à la brave armée d'Italie.

Un petit homme s'était détaché du groupe et s'avançait vers lui. Grâce à la lumière tombant des fenêtres, il reconnut, non sans étonnement, le brave Peugnot, ex-commandant des grenadiers de l'immortelle 32e, ex-commandant de la citadelle de Milan. Il portait l'uniforme de chef de bataillon de vétérans à collet et plastron bleu foncé. Le vieux soldat tendit sa main unique au chef d'escadrons et celui-ci la serra de toutes ses forces.

— Mon cher Peugnot !... quelle bonne fortune de te retrouver !... Je te croyais encore à Milan.

Peugnot haussa les épaules et eut un ricanement.

— A Milan ! fit-il, et commandant de la citadelle, hein? Pourquoi pas?

— Qu'y a-t-il eu encore, camarade? Quelque injustice, quelque passe-droit, sans doute?

Le chef de bataillon baissa la tête une seconde, comme s'il hésitait à parler, puis il la releva et chercha, de bas en haut, le regard de son camarade.

— Tu n'as pas oublié, je pense, cette soirée fameuse...

— Où un ci-devant chevalier de Maugenest fut condamné à être passé par les armes? Non, certes. Et même, à ce sujet, je voudrais bien savoir...

— Patience, fit Peugnot.

Il entraîna Henri le long de la berge pour ne pas être entendu des policiers. Ils étaient bien seuls ; à leurs pieds, les eaux sombres du fleuve bruissaient doucement. Peugnot saisit Henri par un bouton de son dolman.

— Je vais te conter l'affaire, dit-il avec une certaine amertume dans la voix. Elle en vaut la peine.

Et il lui décrivit la nuit du 20 germinal, telle qu'elle s'était passée à la citadelle depuis le départ d'Henri. Il s'était jeté sur son lit après avoir donné les ordres pour l'exécution du lendemain. A deux heures du matin, il est réveillé en sursaut. Landrieux, accompagné du chef d'état-major de Kilmaine, apporte contre-ordre. Raison d'État ! invoque-t-il. Non seulement le condamné ne sera pas fusillé, mais il faut, discrètement, l'aider à prendre le large. Les ordres sont for-

mels, les pièces dûment signées et parafées. Quelques instants plus tard, les deux officiers sortent du cachot de Maugenest, emmenant celui-ci enveloppé dans le manteau de Landrieux.

— Je les ai accompagnés jusqu'au delà des sentinelles de l'avancée et, à l'aube, on a passé par les armes, devant la caponnière nº 7, un espion autrichien, pour donner le change. Quelles machinations y eut-il là-dessous? Des bruits ont couru. Ce Landrieux aurait mené double jeu, d'un côté poussant les peuples de Terre-Ferme à la révolte contre Venise, protestant de l'autre auprès des Inquisiteurs et offrant de leur livrer les noms des conspirateurs. Quelque sale histoire d'argent, sans doute. Kilmaine a-t-il craint que la chose arrivât aux oreilles de Buonaparte? Probable. En effet, la visite au palais de Kilmaine d'un certain Stephani, secrétaire du podestat Ottoloni, dès que la sentence fut connue, laisse supposer qu'il y a eu des menaces de ce côté, car Landrieux, appelé aussitôt, reçut les ordres que tu sais.

Le chef de bataillon Peugnot cracha dans le fleuve, signe manifeste de son mépris, puis il poursuivit :

— Bref, j'étais devenu un témoin gênant. Trois jours plus tard on m'expédiait à Paris porter des papiers au citoyen Petiet, ministre de la Guerre, ce qui me valut le bataillon de vétérans des Petits-Pères. Et voilà pourquoi tu me vois ici montant la garde à la porte du citoyen Sotin. Triste fin pour un ancien grenadier d'Italie.

Ils firent quelques pas en silence, chacun poursuivant sa propre pensée. Henri était bien loin de Milan, de l'Italie, et du chevalier de Maugenest. Seul, à l'heure actuelle, le sort d'Antoinette comptait pour lui. Mais, au fait, Peugnot pouvait être en mesure de le renseigner.

En affectant l'indifférence, il le questionna sur la situation. Le petit homme ne se fit pas prier.

— Ce que vont faire nos triumvirs? Impossible de te le dire, car, là-dessus, *motus!* Ils ne prennent pas pour confident un pauvre diable de manchot comme moi. Ils m'ont mis ici pour la nuit avec deux cents de mes briscards et je ne pense pas que ce soit pour leur pêcher une friture. Ce que je sais, mon *fi*, c'est le vilain tour que les ci-devant voulaient leur jouer et je le sais pour l'avoir entendu dire, il y a dix minutes, par le commissaire de police Veyrat, celui que tu vois là-bas, sous la lanterne, près du piquet de dragons.

— Alors? demanda Henri impatient.

— Et sur l'affaire elle-même, pas de doute possible. On sait tout par l'un des conjurés, un certain Carency, ex-prince... Excuse du peu.

— Parle. Que sais-tu?

— Le bougre était suspect depuis belle lurette et la police l'avait à l'œil, mais pour savoir le fond des choses, bernique !... Toi ou moi l'aurions mis à l'ombre, sans barguigner, et nous serions ce soir Gros-Jean comme devant. Le citoyen Desmarets, chef de la police de sûreté, a été moins nigaud. Un ex-prêtre, tu penses, cela connaît les hommes et leurs faiblesses. Le Carency aimait les femmes et le jeu plus que de raison, on le savait, et il était perdu de dettes. Desmarets a obtenu, moyennant finances bien entendu, qu'il livre tous les plans des conspirateurs.

Henri aurait voulu couper court à tant de circonlocutions et en venir au fait, mais il tenait à dissimuler sa hâte pour ne pas éveiller les soupçons du vieux soldat. Celui-ci continua :

— Un des inspecteurs de police, Dossonville, trahissait et favorisait à une multitude d'émigrés et de chouans l'entrée de Paris. Willot, des Cinq-Cents, a enrégimenté dix mille jeunes gens ; au premier signal ils doivent se réunir en des points fixés d'avance et s'emparer des barrières, de l'École militaire et des Invalides. Le quartier général des factieux s'établirait au Temple. Les ponts seront gardés pour empêcher l'intervention des faubourgs. Dès le début, trois cents chouans, commandés par un certain Rochecotte, doivent marcher sur le Luxembourg et enlever les directeurs. Quant au triumvirat. Barras, La Réveillière et Rewbell, son sort est fixé d'avance. Fusillés sans jugement. Voilà, mon *fi*, où nous en sommes en l'an V de la République. Maintenant, si tu veux l'opinion de Peugnot, la voici : les Clichyiens se savent dépistés, du moins, je le suppose ; je gagerais qu'ils vont brusquer les choses sans attendre l'arrivée à Paris des troupes de Sambre-et-Meuse. C'est à qui, maintenant, assommera l'autre. M'est avis que cette nuit, ou demain matin au plus tard, il ne fera pas bon à circuler dans les rues.

Ces paroles tombaient une à une, faisant défiler devant les yeux d'Henri tous les tableaux du drame auquel son amour était mêlé. Masque arraché, les ennemis s'affrontaient. Dans ce tourbillon mortel, des figures se détachaient : Touvet, Rochecotte, Maugenest, Guifontaine... Il voyait leurs regards de meurtre, leurs armes dressées ; et surtout, planant sur la mêlée comme une enseigne blanche aux fleurs de lis rouges, il distinguait nettement le pâle visage d'Antoinette, paupières closes, avec le long du cou, comme des perles, quelques gouttes de sang.

L'angoisse saisit Henri aux entrailles. Non, cela ne pouvait être. Il s'excusa gauchement et rompit la conversation : d'autres occupations l'appelaient, mais ils étaient gens de revue ; il ne manquerait

pas, lui, Lestradère, d'aller sous peu de jours serrer la main de son vieux camarade au quartier des Petits-Pères. En réalité, rien n'existait plus pour lui en dehors de la volonté d'arracher Antoinette à son funèbre destin. Maintenant il possédait des arguments irrésistibles. Si elle ne cédait pas à ses supplications, il l'emmènerait de force. Il se sentait prêt à tout.

Il se mit à courir le long du fleuve. Là, le calme de la nuit était complet. Sur la berge déserte et noire, semée de pièces de bois, de pierres, de détritus de toute sorte, il heurtait des obstacles invisibles. Son cœur battait comme un marteau frappant l'enclume, mais il ne ralentissait pas sa course. Toute minute écoulée pouvait être fatale. Maintenant il ne quittait plus des yeux la petite lumière de la lanterne se balançant à l'entrée du Pont-Neuf, étoile marquant le but.

Hors d'haleine, il parvint à l'étroit goulet de la ruelle et s'y engagea. On eût dit l'entrée d'un souterrain, tant par cette nuit sans lune toutes les formes se noyaient dans l'ombre opaque. Seules quelques fenêtres éclairées maigrement permettaient de situer les deux parois du boyau.

Il avança lentement, tâtant de la main les façades, comptant les portes, reconnaissant au toucher les murailles entrevues à la lumière trois jours plus tôt. Là, étaient les fenêtres basses du n° 6 et leurs épais barreaux ; ici, la porte cloutée. La maison, noire et morte, se dressait devant lui. Aucun bruit. Ou elle était déserte, ou ses occupants, par ruse, tenaient à donner l'impression du vide.

Une seconde, à peine, Henri hésita. Certes il risquait sa vie dans l'aventure, mais peu importait, au fait, puisque sa vie lui apparaissait impossible en dehors de son amour. Il saisit le heurtoir et frappa deux fois trois coups, selon le rite. La seule réponse lui vint de son cœur où les heurts du marteau de bronze se répercutaient à l'infini. La gorge sèche, la main glacée, il réitéra le signal. Quelqu'un, cette fois, ouvrait avec précaution une fenêtre du premier étage ; un chuchotement parvint jusqu'à lui. Ouatant sa voix de manière qu'elle parvînt seulement aux gens de la fenêtre, il articula :

— Je désire voir Mlle Fauche. J'ai une nouvelle très importante, très urgente à lui donner. Ouvrez, je vous prie.

Le chuchotement avait cessé et la maison offrait de nouveau sa face figée et muette. Dans l'âme d'Henri un flot de désespoir monta. Il exécra ces hommes comme des bourreaux, bourreaux de son amour, bourreaux de cette femme dont ils se faisaient un bouclier pour perpétrer leur crime. Il eut un violent désir de se lancer sur la porte, d'entrer sabre à la main dans ce repaire et d'en arracher la

victime. Mais le contact glacé des gros clous sous sa main lui montra la folie d'une telle tentative. Alors, haussant la voix, il insista :

— Citoyens, au nom de ce que vous avez de plus sacré, ouvrez-moi. J'ai, je vous le jure, une communication des plus graves à faire à Mlle Fauche.

Même silence. Henri sentit la folie le gagner. Il était prêt aux gestes les plus déraisonnables pour obtenir de voir Antoinette. Cependant, par un effort de volonté, il parvint encore à se contenir. Il supplia :

— Je vous en prie, citoyens, si Mlle Fauche n'est pas ici, menez-moi auprès de M. de Touvet, ou de M. de Courgains. Ils sont mes amis, ils me faciliteront ma mission.

Le même silence opaque, hostile, enveloppait la maison. Mais la voix du jeune homme avait été entendue des demeures voisines. Des fenêtres s'ouvraient, des gens se penchaient. Quelques voix crièrent :

— Qu'est-ce encore?... La paix, donc !... Laissez les bons citoyens dormir tranquilles.

Henri perdait le contrôle de ses actes. Tout le monde se liguait donc contre lui ! Avaient-ils donc intérêt, eux aussi, à vouloir la mort de son amour? Certainement, l'aimée était là, on l'enfermait, on l'empêchait d'accourir, de répondre. Ils avaient peur, ces lâches, de se voir arracher leur proie. Alors, de toutes ses forces, il appela :

— Antoinette !... Antoinette !... Antoinette !

Un corps, au-dessus de sa tête, se dessina soudain, pareil à une gargouille tendue dans la nuit.

— Au large ! commanda une voix sèche.

Et comme Henri, anéanti, demeurait immobile, la voix — une voix qu'il crut reconnaître — reprit :

— Au large ! renégat. Vous n'avez rien à faire ici.

A ce coup, il n'en douta plus : c'était bien l'éternel ennemi, le chevalier de Maugenest, dont l'arrogance, une fois de plus, le souffletait. Et la voix impérieuse ordonna de nouveau :

— Au large ! ou sinon...

Le bruit d'une batterie de pistolet qu'on arme suivit ces mots.

Henri murmura :

— Misérable !... Nous nous retrouverons.

Et, tremblant de fureur et de désespoir, il s'éloigna vers le Pont-Neuf. Avant de franchir le coin de la ruelle, il se retourna. L'homme de la fenêtre était toujours là, tendu sur le vide, comme un bras barrant la route de son bonheur.

VIII

Une forte détonation le réveilla en sursaut.

Où était-il? Que se passait-il? Au coup de canon, le guerrier, d'instinct, flairait la bataille. Où se battait-on? Il prêta l'oreille et pendant une seconde n'entendit plus que le grelottement des vitres mal ajustées : puis, plus rien. Alors, dans le demi-jour, la vue du décor familier de sa chambre le replaça dans le cadre de sa vie actuelle. Les événements de la nuit lui revinrent à la mémoire comme un tableau de malédiction : sa visite tragique rue de Nevers, et puis cette course sans but longtemps, longtemps, dans Paris au sommeil enfiévré ; enfin son retour vers deux heures du matin à l'hôtel du Faisan, sa fatigue le jetant tout habillé sur son lit.

Il avait dormi comme une bête exténuée. Quelle heure était-il? Une pâle lueur orange teintait le ciel au-dessus des toits. Quatre heures, sans doute.

Dans son oreille exercée, le coup de canon vibrait encore. C'était une pièce lourde, de 24 probablement ; elle devait être en batterie du côté du Louvre, ou peut-être plus loin, vers le Pont-Neuf. Non, il n'y avait point de bataille ; aucun coup de feu n'avait succédé à la première détonation. La ville alentour restait calme, à peine secouée de l'engourdissement de la nuit par ce singulier réveil. Henri entendait seulement, dans la rue de la Loi, le grincement, le claquement des fenêtres ouvertes et des voix inquiètes s'interpellant d'une maison à l'autre. Un signal, alors? Les émeutiers auraient-ils du canon?

Henri sauta à bas de son lit, rajusta sa cravate, boutonna son dolman. Toutes les angoisses de la veille l'assaillaient de nouveau, accrues par le mystère de ce fracas éclatant en plein Paris, à l'aube. Il fallait savoir. Ayant bouclé son sabre, il descendit à tâtons l'escalier encore obscur. Le vestibule et la porte étaient encombrés, des gens de l'hôtel à demi vêtus s'interrogeant avec épouvante et, comme lui, tâchant de deviner le sens de ce coup de canon inattendu. Une servante, de la rue, glapit :

— La troupe !... Voilà la troupe !

D'autres femmes gémirent :

— On va se battre !... Quelle misère !... Rentrez, rentrez... Fermez les volets.

On s'écarta pour laisser passer Henri. L'hôte vint au-devant de lui, le bonnet à la main, exagérant les courbettes, cherchant à connaître l'avis du citoyen chef d'escadrons : un aide de camp de Berna-

dotte ne pouvait ignorer les ordres de la division militaire. Que devait-on craindre? Allait-on en venir aux coups? Convenait-il de barricader portes et fenêtres et de rester caché? Henri, sèchement, lui déclara tout ignorer de la situation et se dirigea vers la sortie.

— La troupe ! la troupe !

Effectivement, au moment où il franchissait la porte, un bataillon d'infanterie venant du boulevard Italien commençait à défiler devant le *Faisan*. A la suite des quatre tambours silencieux, caisse au dos, chevauchait le chef de bataillon, gros homme à la face enluminée, aux yeux troubles. Il donnait des marques d'une excitation singulière et, s'adressant de droite et de gauche aux citoyens entassés sur le pas des portes, il les interpellait, leur adressait des phrases hachées dont hommes et femmes, ahuris, ne saisissaient ni la raison, ni le sens. Il criait d'une voix pâteuse :

— Républicains, levez-vous !... Honneur, gloire aux directeurs amis du peuple !... Il faut faire rentrer dans leurs repaires les satellites de Blankenbourg !

Les hommes, derrière, faisaient chorus, menaçant de mettre Paris à feu et à sang si on ne leur livrait sur-le-champ tous les chouans cachés dans la ville et tous les prêtres ayant refusé le nouveau serment. A toutes ces clameurs les bonnes gens n'avaient garde de répondre, chacun, à part soi, se demandant quelle serait l'issue de l'affaire et de quel côté il était prudent de se ranger. Quelques purs jacobins, quelques babouvistes joignaient seuls leurs menaces à celles des soldats et, avides d'un spectacle où l'on mettrait à mal Clichyiens et émigrés, ils se faufilaient dans les rangs, criant qu'il fallait rétablir la loi des suspects et écraser pour toujours l'hydre royaliste.

Après le bataillon, deux batteries de 4 apparurent, sautant sur les pavés avec un grand fracas de ferraille ; plus loin, apparaissait la tête d'un régiment de cavalerie. A l'extrémité opposée de la rue de la Loi, d'autres troupes débouchaient de la rue Honoré et s'engageaient dans la rue Saint-Nicaise, tandis que les premières, obliquant vers la gauche, contournaient le Palais-Égalité. Donc, le Directoire exécutif prenait l'offensive et le coup de canon tiré au petit jour en avait donné le signal.

— Ils cernent les Tuileries, grommela l'hôte qui nourrissait en secret des sentiments anti-jacobins. Il n'y a plus de liberté. La Constitution est foulée aux pieds ! Préparons-nous à voir encore couler le sang français.

Et il retourna vers ses fourneaux. Henri, se glissant entre le dernier canon et la cavalerie, suivit le flot de la soldatesque.

Il se porta vers les Tuileries. La rue Honoré franchie, il devenait

impossible de pousser plus loin dans la direction du château. Massée dans la rue Saint-Nicaise, entassée dans les ruelles creusant le pâté de maisons, de masures, d'échoppes lépreuses accroché comme une immense verrue au flanc du Vieux-Louvre, la troupe présentait, dans chaque voie d'accès, une muraille de sacs en peau de chèvre, de gibernes et de jambes guêtrées. Les habitants, mal éveillés et cloîtrés dans leurs demeures, garnissaient fenêtres et lucarnes de leurs figures abasourdies, surmontées de bonnets de nuit. Sur tout cela planait un silence lourd d'angoisse, à peine coupé de temps à autre par les jurons, les invectives et les clameurs des soldats et des jacobins. L'incertitude paralysait la langue de la majorité des citoyens. Nul ne savait exactement le but visé par un tel déploiement de baïonnettes, de sabres et de canons, et l'expérience des dernières années ne laissait prévoir rien de bon. Un mauvais coup est vite reçu.

Avide de nouvelles, Henri voulut gagner la terrasse des Feuillants. Il se glissa le long des maisons de la rue Honoré, fendant la foule des curieux qui grossissait de minute en minute et parmi laquelle les opinions extrêmes commençaient à se manifester de-ci, de-là, avec encore quelque timidité, comme frémissent les feuilles à l'approche de l'orage. En certains points on s'indignait, mais à voix basse. Ici, on murmurait ouvertement. Là, au contraire, les jacobins se sentant en force et soutenus par la troupe, acclamaient les triumvirs et la République de 93.

Comme, avec peine, il approchait du manège, il faillit être renversé par un subit remous de la foule. Il dut céder à une panique soudaine et suivre le courant des citoyens s'enfuyant vers Saint-Roch. Des voix criaient :

— Les soldats chargent les députés !

— Le président Siméon a dû reculer devant les baïonnettes pointées contre sa poitrine !

— C'est une honte ! L'entrée de la salle des délibérations leur est refusée.

— On assassine la Constitution !

Et comme il résistait et se refusait à courir, Henri se trouva tout à coup mêlé à une vingtaine de députés hors d'haleine, la plupart ayant perdu leur chapeau et tous manifestant le plus grand désespoir.

Soudain l'un d'eux cria :

— Rendez-vous rue Neuve-du-Luxembourg, chez André de la Lozère.

— Chez André !... chez André !... répétèrent les autres.

Et les dignes représentants du peuple, tout en remettant quelque ordre à leur toilette, s'éloignèrent dans la direction du Garde-

Meuble.Henri, dégoûté d'un tel spectacle, prit la direction opposée.

Autour de la caserne des grenadiers du Corps législatif, la foule, dont l'excitation commençait à se manifester, s'était amassée. Elle avait été repoussée à distance par plusieurs bataillons de ligne et ceux-ci, maintenant, offraient, de part et d'autre de l'entrée, une quadruple muraille de baïonnettes. Une simple grille, une ligne de bâtiments, séparaient seules ces deux groupes de soldats qui allaient peut-être s'entr'égorger.

Les curieux, haletants, se hissaient à l'appui des fenêtres, grimpaient sur les épaules les uns des autres, pour ne rien perdre du drame. Henri happait au vol des bribes de phrases reconstituant pour lui le prologue qui se jouait :

— La réserve des grenadiers hésite. Elle est rangée en bataille dans la cour, prête à faire feu.

— L'adjudant-général Ramel voulait faire tirer sur les soldats. Les grenadiers ne tireront pas. Ils ne sont pas des Suisses, ils ne peuvent massacrer leurs frères.

— Sans doute, mais ils ont prêté serment. Ils doivent défendre la Constitution.

— Les députés sont des traîtres.

— Barras affame le peuple et ne veut pas la paix.

Les groupes s'animaient de plus en plus, les insultes s'entre-croisaient. Des hommes se défiaient, menaçaient d'en venir aux mains. Et tout à coup chacun se tut, prêtant l'oreille.

Ce fut d'abord, au loin, une sorte de murmure pareil au bruissement de la mer, mais ce bruit grossit rapidement, se rapprocha comme poussé par le vent, devint au bout de peu de temps une formidable tempête de cris et d'acclamations gagnant de proche en proche. Et soudain, à l'instant précis où le soleil, surgissant au-dessus des toits, mit des lueurs roses aux lames des baïonnettes, une troupe compacte de cavaliers déboucha sur la place, mettant au-dessus des bataillons la ligne mouvante de ses chapeaux, de ses casques, de ses shakos aux plumets de toutes couleurs. On distinguait les cris de : Vive la République ! Vive la Constitution de l'an III ! Vive la nation ! Mais une clameur dominait toutes les autres, et c'était :

— Vive Augereau !

En effet, monté sur un grand cheval pommelé et suivi d'un innombrable état-major, Augereau s'avançait. Isolé à dix pas en avant d'un peloton de généraux, parmi lesquels on se montrait Kléber, Lefebvre, Lemoine, Humbert, Chérin, il savourait les acclamations populaires mêlées aux vivats des soldats. Sous le chapeau empanaché, sa longue figure encadrée de cheveux raides et gras tombant sur ses épaules

offrait, avec ses yeux mobiles, avec le rictus de sa bouche large et sensuelle, l'aspect du contentement de soi, de la force brutale, de l'orgueil. Il avait le cœur des soldats. N'était-il pas l'un des leurs et, au faîte de la hiérarchie, n'avait-il pas conservé l'allure du troupier casse-gueule et joyeux drille, au parler faubourien, aux convictions d'un sans-culottisme effréné? Il avait, en sus, l'admiration de la foule, ce bel homme au maintien avantageux, à l'habit cuirassé de broderies, aux oreilles ornées de boucles d'or, aux doigts chargés de bagues. A l'auréole de bravoure forgée en Italie, il avait su ajouter le panache, et le peuple aime les soldats braves qui savent faire sonner leur sabre sur le pavé des villes.

Mais Henri, dissimulé dans la foule, souffrait de cette apothéose comme d'une insulte personnelle. Il murmura :

— Quelle déchéance ! Avoir été le soldat de Lodi, de Castiglione, d'Arcole et accepter un tel triomphe ! Avoir été l'un des meilleurs parmi les meilleurs d'Italie et devenir un chef de guerre civile. Quel reniement de la gloire !

Et quand même il ne pouvait détourner son regard de ce visage où il distinguait le reflet de leurs victoires. Et tout à coup le silence s'abattit sur la foule. On avait la sensation d'entendre les battements précipités des milliers de cœurs bouleversés par l'angoisse. Ayant arrêté son état-major devant la caserne des grenadiers, Augereau seul, le sourcil froncé, le poing sur la cuisse, s'avança sous la voûte, disparut. Qu'allait-il advenir? Un coup de feu, une parole, un cri de révolte et c'était le massacre déchaîné entre les deux troupes. Dans le mortel silence, la voix tonitruante d'Augereau s'éleva :

— Adjudant-général Ramel, me reconnaissez-vous comme commandant de la 17e division militaire?

On n'entendit pas la réponse du commandant des grenadiers. Dans la cour de la caserne une formidable acclamation s'élevait :

— Vive Augereau ! Vive la Nation !

Le même cri répété par la foule massée sur la place y répondit. Ce fut un vacarme assourdissant, chacun s'efforçant à dominer la voix des citoyens alentour. Désormais, le doute n'était plus possible : même si quelque résistance se dessinait en un point de Paris, la victoire resterait au Directoire.

— Antoinette est perdue, se dit Henri.

Et, sans réfléchir davantage, il courut vers le Pont-Neuf. Or, comme il traversait la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, le bruit de quelques coups de feu tirés de l'autre côté du fleuve parvint nettement à ses oreilles. Il s'arrêta pour mieux écouter. Quelques détonations plus sourdes retentirent encore ; on eût dit un

combat livré à l'intérieur d'une maison ; en même temps, des cris, des appels, des vociférations atténuées par l'éloignement se faisaient entendre. Évidemment, on se battait sur la rive gauche de la Seine et non loin du pont. Henri, le cœur serré, reprit sa course, mais il eut grand'peine à se frayer un passage au travers de la cohue des badauds amassés sur la berge, et, en arrivant au pont, il se heurta à un barrage de vétérans. Il eut beau exciper de sa qualité d'aide de camp du général Bernadotte, la consigne était formelle et nul n'avait le droit de l'enfreindre. Cependant quand il eut dit à l'officier qu'il était l'ami du commandant Peugnot, cet officier s'offrit à envoyer un vétéran chercher le chef de bataillon. Le jeune homme acquiesça.

Sur la rive gauche le bruit du combat avait cessé. L'impatience rongeait le cerveau et le cœur d'Henri et il se contenait avec peine pour ne pas se précipiter au travers de la haie formée par les vétérans. Quelques pas à peine le séparaient de l'endroit où, peut-être, se jouait le destin de sa vie et il devait attendre, figé dans la masse de la foule méchante et stupide, attendre en montrant un visage impassible, cacher le bouleversement de son âme, attendre des minutes et des minutes plus lourdes que l'éternité. En même temps, il entendait les curieux serrés autour de lui affirmer les faits les plus insensés :

— Je te dis : c'est un repaire de chouans où l'on fabriquait par millions les faux assignats pour mieux ruiner le crédit de la nation.

— On devait y transporter Barras pour l'égorger.

— C'est là que se réunissaient les émigrés et les Anglais pour échafauder leurs plans liberticides.

— Ils voulaient rétablir la guillotine en permanence et couper la tête à tous les républicains.

— On dit que le roi Louis s'y cachait sous un déguisement.

Une agitation du côté du terre-plein du Pont-Neuf se manifesta soudain, et bientôt se précisa. Semblable à une épave roulée par une vague de fond au milieu des hurlements de la tempête, un petit groupe d'hommes avançait entouré par une foule furieuse et menaçante à laquelle les gendarmes opposaient la croupe de leurs chevaux. Comme ils marchaient fièrement, ces prisonniers ! Comme ils avaient grand air à côté des faces hideuses, aux traits déformés par la haine, aux bouches vomissant l'injure. Henri, le cœur martelé par l'angoisse, cherchait à distinguer leurs visages. Bientôt il y parvint.

Au premier rang et dépassant ses compagnons de la tête, marchait M. de Touvet, sans habit, manches troussées, le buste droit Son front était ceint d'un linge rougi et de ce turban attaché en hâte le sang coulait en un mince filet, mettant sur la fine chemise, sur la culotte de nankin des taches écarlates ou brunes. Il allait d'un pas

vif, cadencé, avec un regard d'illuminé fixé au loin dans le ciel et la bouche plissée par le dédain. D'autres captifs, qu'Henri ne connaissait pas, l'entouraient, plusieurs d'entre eux également blessés. Les patriotes massés sur la rive gauche hurlèrent :

— A mort ! A l'eau les chouans !

Honteux d'être mêlé à cette canaille, honteux de ne rien pouvoir contre le déchaînement de cette haine, et craignant de rencontrer le regard du vieux soldat de Rochambeau, Henri détourna la tête. La pitoyable troupe passa au milieu du peuple refoulé à coups de botte ou de plat de sabre par les gendarmes. Des gens crièrent :

— On les mène au Temple... Non, non, à la lanterne !... A l'eau !

La muraille humaine se referma et les clameurs s'éloignèrent, attachées aux pas des prisonniers. Henri s'efforçait à empêcher ses larmes de jaillir. Était-ce à cette lamentable fin que devaient mener tant de nobles principes, tant d'efforts pleins de grandeur et tant de sang répandu? La haine entre les citoyens devrait-elle exister à une heure où la patrie, défaillant de misère, avait besoin d'un immense effort de tous ses fils pour l'arracher à l'agonie. Infortuné Touvet, comme il expiait cruellement sa chimère ! Et Antoinette, que devenait-elle, où était-elle dans l'enchevêtrement et la bousculade des faits et des actes? Les minutes s'écoulaient et il demeurait impuissant devant la barricade des soldats aussitôt refermée.

Enfin Peugnot parut, se hâtant de toute la vitesse de ses petites jambes. Il fit écarter les rangs et, prenant son ami par le bras, l'entraîna sur le pont.

— Excuse-moi, *mon fi*, dit-il, de t'avoir fait attendre. Mais j'étais occupé là-bas à prêter main-forte à la police pour réduire un nid de rebelles.

— Où donc? demanda Henri en s'efforçant de montrer le plus grand calme.

— Rue de Nevers ; c'est fait. Quelques-uns ont voulu résister, mais la majorité s'est rendue et a ouvert la porte. Les policiers ont cependant dû prendre d'assaut le premier étage. Il y a eu du sang.

Il sentit trembler le bras d'Henri.

— Qu'as-tu, *fi?*

— Peugnot, mon ami, dis-moi... Y avait-il une femme parmi eux?

Le vieux soldat s'arrêta et le regarda de biais.

— Quoi ! fit-il, aurais-tu des relations avec les ennemis de la République? Lestradère, mon petit, tu m'en mets lourd sur le cœur. Je me faisais une autre idée de toi ; je te considérais comme un des plus purs défenseurs des idées pour lesquelles nous avons offert notre vie et donné notre sang.

— Rassure-toi. Mes sentiments républicains n'ont pas varié. Ils n'ont d'ailleurs rien à voir dans cette affaire. Mon cœur seul y a part et je souffre affreusement... Ne pas savoir ce qu'elle est devenue, elle !...

Le chef de bataillon avait repris sa marche, tête basse. Ils longeaient le terre-plein où une pièce de 24 était placée de manière à pouvoir battre le pont d'un côté ou de l'autre. Le petit homme reprit d'une voix grave :

— Un vrai soldat ne laisse pas prendre son cœur ; il le défend comme son drapeau. On ne peut servir avec la même ardeur sa patrie et sa maîtresse. Vois où ton erreur t'a conduit... Avoir conquis tant de gloire et ternir tes lauriers pour posséder cette misérable chose, une femme. Quelle pitié !

— Tais-toi, Peugnot, tu ne peux me comprendre, ignorant de quelle femme il s'agit.

— Suffit ! Cela regarde ta conscience et toi-même. Pour ce qui est d'une femme là dedans, je l'ignore. Un conseil, cependant. Le commissaire Veyrat dirige l'opération et il est entouré de mouchards bons à tout. Un mot maladroit de ta part laissant deviner que tu as des accointances dans la place, et on t'arrête. Méfie-toi, tiens ta langue et surveille même ton regard.

Ils arrivaient à la rue de Nevers. Peugnot se fraya un passage dans la double haie de vétérans qui barrait l'entrée.

Il s'approcha d'une forme humaine allongée sur le pavé, contre la muraille du numéro 6.

— Regarde, dit-il, il n'y a pas de femme là-dessous.

Du pied il écarta la couverture qui la masquait. Une tête parut, fine, exsangue, la tête d'un mort dont on n'avait même pas baissé les paupières.

— Maugenest ! murmura Henri bouleversé en saisissant l'unique bras de Peugnot.

— Tais-toi, grogna celui-ci. On nous regarde, on nous écoute. Justice est faite, tout est bien.

Il pinça durement le bras de son compagnon.

— Par tous les diables, ne fais pas cette figure. Il n'est pas bon de montrer que l'on connaît un scélérat de cette espèce.

Henri, les dents serrées, se pencha. Comme il avait l'air jeune, dans le calme de l'éternel repos, cet homme qui, depuis deux ans, dressait entre Antoinette et lui sa jalousie, son ironie ou sa haine ! La veille encore, n'avait-il pas bafoué son angoisse? Le destin venait d'abattre un adversaire, un rival sans doute, mais devant ce joli visage d'adolescent, à l'ovale harmonieux, aux traits d'une pureté,

d'une distinction rares, il ne ressentait plus qu'une poignante tristesse. D'instinct il souffrait de songer au désespoir de l'aimée, et à ce sentiment inexplicable pour lui se joignait un dégoût sans mesure pour les luttes fratricides jetant les uns contre les autres, les armes à la main, des hommes au cœur généreux.

Il se baissa et recouvrit avec soin le visage. Quand il se redressa, il aperçut, devant la porte du numéro 6, un groupe de policiers dont les regards ne le quittaient pas. Au milieu d'eux, le commissaire Veyrat l'examinait avec une expression singulière.

A quoi bon feindre plus longtemps? Son trouble l'avait trahi. Marchant droit sur Veyrat, Henri lui dit en le regardant bien en face :

— Citoyen commissaire, permets à un aide de camp du général divisionnaire Bernadotte de te poser une question, une seule.

— Parle, citoyen. On ne peut rien refuser à un héros de l'armée d'Italie.

— Y avait-il une femme, une jeune fille parmi les rebelles qui se trouvaient dans cette maison?

Il distingua un sourire au coin des lèvres du policier.

— Tu t'intéresses donc aux ennemis de la Nation?

— On peut s'intéresser à une femme sans partager ses désirs et ses haines politiques, citoyen commissaire, et je ne permets à qui que ce soit de juger ma conduite. Mon civisme et mon patriotisme ont fait leur preuve. Au fait, si tu crains de me répondre, je saurai questionner ton ministre lui-même. Il est l'ami de mon général...

— Tout beau, citoyen, calme-toi. Je ne refuse pas de répondre. Mais si tu aimes cette femme, peut-être eût-il mieux valu ne pas me poser pareille question.

— Parle.

— Il y avait en effet une femme ici, une seule. Elle était parmi les traîtres qui ont tiré sur mes agents.

— Parle, parle.

— Elle a reçu deux coups de pistolet en plein corps... C'est grave.

Et comme Henri, anéanti, restait immobile et muet, le commissaire Veyrat ajouta :

— Je l'ai fait charger dans un fiacre par deux de mes hommes.

Henri refoula les sanglots qui l'étranglaient. Il toussa pour affermir sa voix et demanda :

— Et... où l'as-tu fait conduire?

Veyrat s'éloignait. Il jeta à l'officier un dur regard par-dessus son épaule, fit décrire à son gourdin un moulinet et dit :

— Aux Madelonnettes.

Il rassembla ses agents et partit en sifflotant.

IX

Le lendemain matin, après une nuit sans sommeil, Henri achevait sa toilette quand il entendit gratter à sa porte. Il ouvrit et se trouva en présence d'un petit vieux tout courbé dont le crâne luisait dans l'ombre du palier. Il était vêtu d'une méchante veste brune, d'un pantalon de drap grossier et tenait gauchement à la main sa casquette en poil de lapin. Le visiteur leva vers Henri une figure ravagée, ratatinée, où le nez ressemblait au bec d'un oiseau très vieux et très malade. Alors seulement, il crut reconnaître M. de Courgains.

— Quel malheur ! quel affreux malheur ! gémit le vieillard.

Aucun doute n'était possible, c'était bien M. de Courgains. Sans sa vaste perruque, avec son pauvre visage où, pour la première fois, apparaissaient les marques d'un abattement total, il paraissait rapetissé de moitié. Henri le prit sous le bras pour l'amener près d'une chaise et l'aider à s'y asseoir, car le vieux gentilhomme était à bout de forces.

— Oui, dit-il, un affreux malheur. Monsieur, dites-moi, que signifie ce déguisement? Seriez-vous poursuivi, inquiété? Le peu de crédit que je possède est à vous. Disposez de moi.

— Il s'agit bien de ma chétive personne ! repartit M. de Courgains en levant les bras au ciel. Grâce à Dieu, ma carrière terrestre touche à sa fin. Les directeurs, je le sais, vont faire voter aujourd'hui par leur fantôme de parlement une loi qui simplifiera le problème de ma vie. Tout émigré qui ne sera pas sorti de France dans la quinzaine sera justiciable des commissions militaires. Sur la simple constatation de son identité il sera condamné sans débat à la peine de mort et exécuté dans les vingt-quatre heures... Je sais ce que vous allez me dire. Partir, gagner l'Espagne, aller retrouver Mme de Gritton qui, grâce à vous, a pu gagner Pampelune et y attend paisiblement la fin des malheurs de la patrie. Monsieur, mille fois la mort plutôt qu'un nouvel exil. Mon parti est pris. D'ailleurs, je suis recherché par la police et, si vous me voyez sous cet accoutrement ridicule, c'est que j'ai voulu être certain de vous voir une dernière fois.

Henri prit la main du vieillard et mit dans son étreinte toute la chaleur d'une affection filiale. Il murmura :

— A cause d'elle, n'est-ce pas?

— A cause d'elle.

— Parlez, monsieur. Au nom du ciel, dites-moi toute la vérité. J'ai su hier qu'elle avait été grièvement blessée rue de Nevers et transportée aux Madelonnettes. Quelle journée et quelle nuit ! Je les ai passées en démarches pour tenter d'avoir l'autorisation de pénétrer jusqu'à elle. Repoussé partout, parfois soupçonné, menacé, j'ai enfin obtenu du général Bernadotte la promesse d'intercéder en ma faveur. Il devait voir Augereau à 11 heures du soir.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard, dit M. de Courgains en baissant la tête.

Ils se turent. Leur esprit était enveloppé d'une brume funèbre et, brisés, ils s'abandonnaient à un désespoir muet, à une torpeur sans révolte, comme s'ils espéraient que cet engourdissement s'aggraverait jusqu'à leur faire perdre toute sensibilité, jusqu'à les mener au néant.

Cependant, M. de Courgains poursuivit :

— Nos amis ayant refusé de se rendre, les argousins ont tiré sans viser dans la pièce où ils étaient entassés. Ils ont tué Maugenest et blessé sept ou huit des nôtres. L'infortunée Antoinette a reçu deux coups de pistolet en plein corps. Jetée dans un fiacre, ballottée entre deux policiers du Pont-Neuf aux Madelonnettes, elle a perdu tant de sang qu'on pouvait suivre la voiture à la trace. Vous jugez de mon angoisse. J'ai tout fait pour avoir de ses nouvelles. Par bonheur j'ai pu en avoir hier soir par les bonnes gens qui me cachent et habitent justement rue des Fontaines, à deux pas de la prison. On a demandé un chirurgien et il n'a pu se prononcer ; il craint toutefois d'avoir été prévenu trop tard. La femme du geôlier la soigne, paraît-il, avec beaucoup de dévouement.

M. de Courgains inclina un peu plus son buste comme si un nouveau poids fût venu subitement s'ajouter à celui de ses soixante-quinze années. Henri le fixait avec obstination. Peut-être espérait-il, malgré tout, quelque parole susceptible de lui faire reprendre pied au milieu de la débâcle, car il eut un mouvement de joie en voyant le petit homme redresser brusquement la tête et le regarder au fond des yeux.

— Elle vous aimait tant, dit M. de Courgains. Avant que nous disparaissions, elle et moi, il faut que vous connaissiez la vérité. Elle m'a fait promettre de tout vous dire si jamais la mort la frappait avant l'heure. Je suis venu pour tenir ma promesse. Écoutez donc son histoire et dites-moi s'il peut exister plus atroce destinée enfermée dans une existence aussi brève.

— Je vous écoute, dit Henri.

Il se recueillit. Pour lui, c'était comme si Antoinette elle-même

était là et lui parlait pour la dernière fois. Il était seul avec elle et loin du reste du monde. Sa lucidité restait complète, bien qu'il fût écrasé de désolation, de tendresse et de respect.

— Monsieur, prononça lentement M. de Courgains, ce n'est pas l'histoire de Mlle Fauche que je dois vous conter. Oubliez ce nom destiné à cacher la personnalité d'une femme mêlée aux plus terribles événements de ces dernières années. C'est l'histoire d'Antoinette-Marie-Adélaïde de Maugenest, épouse légitime du feu comte Horace de La Gaudinière, ci-devant colonel du Royal-Marine et sœur du chevalier Hubert de Maugenest, assassiné par les patriotes le 18 fructidor an V de la République.

Et Henri, l'âme bouleversée, écouta le récit de M. de Courgains.

Antoinette avait dix-sept ans et son frère Hubert dix-neuf quand, le 2 juillet 1793, leur mère, arrêtée sur la dénonciation d'un ancien intendant, fut enfermée dans la prison de Besançon. Elle était accusée d'entretenir des relations suspectes avec l'étranger. De fait, M. de Maugenest, le père, avait émigré l'année précédente. Pouvait-il supposer que sa femme et ses deux enfants, vivant très retirés dans leur maison des champs à deux lieues de Saint-Vit, éveilleraient un jour les soupçons des jacobins de cette bourgade? Il avait donc passé la frontière et servait à l'armée des Princes. Quelques jours après son arrestation, Mme de Maugenest était condamnée à mort et exécutée.

Les deux orphelins furent recueillis par un vieux gentilhomme, M. de La Gaudinière, ancien officier de l'armée royale, lequel, entouré jusque-là du respect de tous, vivait petitement dans la modeste demeure qu'il possédait non loin de la terre des Maugenest.

M. de La Gaudinière était un modèle de désintéressement et de vertu. Il considéra que son honneur lui ordonnait de conduire les jeunes gens auprès de leur père. Il ne mit pas en balance sa tranquillité et son bien-être avec les dangers dans lesquels il allait se précipiter. Malgré ses soixante-huit ans, il était encore vert et droit comme un chêne. Après s'être abouché avec un contrebandier connaissant les sentiers de la montagne et des bois, il revêtit un costume de bûcheron, fit habiller ses jeunes compagnons en paysans, ferma soigneusement la porte de sa petite maison et, la hache sur l'épaule, par une belle nuit d'août, ils partirent. Furent-ils trahis par leur guide? On ne sait. Toujours est-il que leur marche était surveillée par ordre du district et ils se heurtèrent à une embuscade tendue par les sans-culottes de Pierrefontaine. Le contrebandier s'enfuit. M. de La Gaudinière, quoique blessé d'un coup de pique, se défendit avec sa hache et abattit le chef de la bande. Hubert, ramassant l'arme

de celui-ci, se rangea aux côtés de son bienfaiteur et les trois patriotes survivants jugèrent prudent de prendre le large. Les fugitifs atteignirent la Chaux-de-Fonds sans autre obstacle.

Ils durent s'y arrêter pour soigner la blessure de M. de La Gaudinière. Antoinette s'y employa avec ferveur et son zèle, son adresse autant que sa gentillesse et sa beauté remirent le bonhomme sur pied en peu de jours. Mais si la blessure de sa chair était fermée, il en avait reçu une autre, bien plus grave, en plein cœur. A soixante-huit ans, le vieux soldat était devenu amoureux de cette enfant de dix-sept ans. Il eut cependant la force de dissimuler sa passion et ils reprirent tous trois la route d'Allemagne.

Ils venaient à peine de s'éloigner de la Chaux-de-Fonds quand une triste nouvelle leur parvint. M. de Maugenest, soldat dans un bataillon noble d'émigrés sous les ordres des ducs de Bourbon et d'Enghien, avait été tué le 2 août à l'affaire de Jokrim. Il était inutile de pousser plus loin. M. de La Gaudinière emmena ses pupilles à Neufchâtel, s'y installa, et entreprit, en dépit de son âge, d'y gagner sa vie comme maître d'escrime.

Or, deux mois plus tard, il recevait une lettre d'un ancien compagnon d'armes, M. de Villeneuve. Celui-ci lui écrivait de Toulon. La ville, insurgée, avait proclamé Louis XVII. Appuyée par les troupes débarquées des escadres anglaise et espagnole, elle projetait de se joindre aux royalistes de Marseille et de Lyon, de soulever la Provence et de marcher sur Paris. M. de Villeneuve levait dans Toulon un régiment, le Royal-Louis, dans lequel il désirait former un bataillon noble. Il s'adressait, pour cela, aux Princes, à tous les émigrés. M. de La Gaudinière se sentait-il la force d'en faire partie, pour le service du roi?

L'ancien colonel du Royal-Marine n'hésita pas. Le devoir l'appelait, il y courut. Toutefois, avant de partir, peut-être pour toujours, il se décida à avouer sa flamme à Antoinette et à lui demander sa main. Ainsi, il emporterait avec lui, comme un talisman, la joie secrète de se sentir accompagné par la pensée de celle à qui il avait voué le seul amour de sa vie. La jeune fille l'aimait comme le meilleur des pères, elle ne crut pas pouvoir lui faire le chagrin de le repousser. La cérémonie à peine terminée, M. de La Gaudinière partit, tel un chevalier des temps passés, emportant les couleurs de sa dame. Avant de prendre le chemin de l'Italie, il confia sa jeune femme au libraire Fauche-Borel, devenu son ami.

M. de Courgains s'arrêta un instant, puis, fouillant dans sa poche, il en tira un portefeuille et poursuivit :

— Comment se termina cette première partie de la vie d'Antoi-

nette? Un papier que je conserve précieusement vous le fera connaître mieux que tous les discours. Le voici.

Il tira du portefeuille un papier tout jauni et qui avait dû être découpé dans un journal...

— Lisez ceci, dit-il. C'est le texte d'une lettre insérée dans *le Moniteur* et qui a été lue à la séance de la Convention du 28 décembre 1793. Elle vous expliquera la conduite d'Antoinette au cours de ces dernières années.

Henri prit le papier et lut :

« *Au Port de la Montagne, ci-devant Toulon, le 2 nivôse, l'an second de la République française une et indivisible.*

« *Les représentants du peuple près les armées et les députés du Midi aux citoyens, leurs collègues, membres du Comité de Salut public de la Convention nationale.*

« La vengeance nationale se déploie. L'on fusille à force. Déjà tous les officiers de la marine sont exterminés. La République sera vengée d'une manière digne d'elle. Les mânes des patriotes seront apaisées.

« La justice nationale s'exerce exemplairement et journellement sur la place du Champ-de-Bataille. Tout ce qui se trouvait dans Toulon avoir été employé dans la marine, dans l'armée des rebelles et dans les administrations civiles et militaires, a été fusillé aux cris mille fois répétés de : Vive la République !

« Nous recevons journellement dans le port des bâtiments qui ignorent la fuite honteuse des flottes ennemies et qui, trompés par le drapeau blanc que nous avons laissé flotter sur l'arsenal, se présentent sans méfiance dans la grande rade pour y apporter des approvisionnements et des munitions destinés aux Anglais, Espagnols, Napolitains ou Piémontais. Tout ce qui est étranger sur ces bâtiments est fait prisonnier ; tout ce qui est français est fusillé.

« Nous avons capturé ainsi un brick anglais de 18 pièces de canon et de 105 hommes d'équipage, chargé de blé et de viande salée. Il s'y trouvait également un émigré venant d'Oneille, le ci-devant comte de La Gaudinière, officier d'infanterie de marine sous le tyran.

« Le misérable déclara sans rougir être venu à l'appel de lord Mulgrave pour servir, quoique âgé de près de septante années, dans le bataillon de Royal-Louis formé à Toulon par le ci-devant colonel de Villeneuve et passé à la solde des Anglais pour aider à la défense de la ville contre les patriotes.

« Ce manque de pudeur excita une telle indignation que les braves

sans-culottes parisiens commissaires du pouvoir exécutif, chargés des recherches sur le brick, ne purent se tenir de le frapper si durement que ledit La Gaudinière fut précipité au bas de l'échelle et se rompit les deux jambes.

« En conséquence, il fut placé sur une chaise et porté ainsi sur la place du Champ-de-Bataille pour y subir un châtiment trop mérité. Ce transport eut lieu au milieu d'un grand concours de peuple manifestant avec une joie toute républicaine sa haine de la trahison et son amour de la liberté.

« Ledit La Gaudinière ayant alors manifesté le désir de parler en particulier au citoyen Barras, notre collègue, sous le prétexte que celui-ci avait servi jadis à ses côtés, dans la guerre des Indes, sur l'escadre du ci-devant bailli de Suffren, Barras, mettant un frein à sa répugnance, se rendit auprès de lui. Et ledit La Gaudinière lui demanda de prendre un médaillon qu'il portait dans son sein et où se trouvait un portrait de femme peint en miniature, lui disant que ce portrait était celui de son épouse, la demoiselle Antoinette de Maugenest, émigrée elle-même, et qu'il voudrait que lui, Barras, le fît parvenir à ladite Antoinette de Maugenest quand les circonstances seraient propices. A quoi Barras répondit qu'il ne se souciait pas de semblable commission en faveur d'un homme ayant porté les armes contre sa patrie. Et s'étant retiré il ordonna lui-même le feu au peloton de patriotes et le traître tomba percé de coups.

« Vous voyez, citoyens collègues, le zèle sans-culotte que déploient vos représentants à l'armée du Midi. Nulle pitié n'a accès dans leur cœur dès qu'il s'agit du salut de la patrie et du triomphe de la République. Vous pouvez compter sur eux.

« Salut et Fraternité.

« Barras, Fréron, Salicetti, Robespierre le j., Ricord. »

Henri tendit la feuille à M. de Courgains. Celui-ci continua :

— Vous connaissez maintenant les motifs de la haine d'Antoinette pour les sans-culottes et en particulier pour le directeur Barras. Quand elle apprit les circonstances dans lesquelles M. de La Gaudinière avait été assassiné, elle jura de le venger dans la personne de son infâme et lâche meurtrier. Son frère, Hubert, était déjà employé comme courrier secret par le libraire Fauche-Borel, lequel, avec un complet désintéressement, avait mis sa fortune et sa vie au service de la cause royale française. Antoinette résolut de se consacrer à la même tâche. Une femme soulève souvent moins de défiance qu'un homme. Elle rentra plusieurs fois en France, por-

tant aux royalistes de Franche-Comté les brochures de propagande imprimées par Fauche. Elle fut chargée de missions de confiance en Prusse, en Allemagne, en Italie. Sa beauté, une beauté étrange, séduisante et farouche, lui facilitait bien des tâches difficiles. Elle s'en servait avec adresse, obtenant sans donner, attirant, captivant et disparaissant à l'heure voulue. Elle devint l'âme de cette vaste agence secrète qu'on a appelée l'agence de Souabe et qui couvrait la France d'un réseau d'espionnage au service du roi. Elle fut mêlée à tous les complots, à toutes les luttes. Elle dut parfois traverser les armées en campagne... Ah ! comme à ces heures-là elle haïssait le rôle que lui imposait son devoir ! Décidée à tout pour renverser les bourreaux de la France, elle souffrait d'avoir à se battre contre ses soldats. Aux yeux de ceux qui l'employaient elle cachait le fond de son cœur. Mais quand elle était seule avec moi, elle m'avouait sa peine. Si nous prononcions les mots : armée de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle, armée d'Italie ; quand nous évoquions ces noms : Hoche, Kléber, Moreau, Sérurier, Masséna, Bonaparte... les larmes lui venaient aux yeux. Ah ! comme elle aurait voulu servir avec eux, et pour eux ! Mais jamais elle n'oublia le but qu'elle s'était fixé : venger l'assassinat du 1er nivôse. Hélas ! elle est tombée avant d'y parvenir. Si elle avait atteint ce but, elle se serait aussitôt retirée de la lutte. Je le sais, car elle m'en a fait le serment, et cela pour réaliser avec vous le rêve commencé au soir de Pavie.

Le désespoir, implacable comme la mort, terrassait Henri. Pour soulager son âme il eût voulu par des mots exprimer sa douleur, mais il en était incapable. S'il avait desserré les lèvres, il n'aurait pu que crier, comme un supplicié.

Et soudain la porte de la chambre s'ouvrit, poussée par l'hôte. Il laissa passer un homme de haute taille vêtu d'une longue redingote étroitement boutonnée et chaussé de fortes bottes. Le nouveau venu décocha d'abord un rapide coup d'œil à M. de Courgains, puis, s'adressant à Henri :

— Citoyen, dit-il, tu es bien le chef d'escadrons Lestradère?

— Je suis, en effet, le chef d'escadrons Lestradère, répondit Henri en se levant. Qui es-tu et que désires-tu?

— Chadaigne, commissaire à la police secrète. Citoyen, j'ai mission de t'accompagner aux Madelonnettes. Voici l'ordre du ministre de la Justice Merlin de Douai, contresigné du ministre de la Police générale et de mon chef, le citoyen Desmarets. Tu es autorisé à voir un quart d'heure, sans témoin, la citoyenne La Gaudinière. Je suis à ta disposition. Si tu le désires, nous pouvons nous y transporter sur-le-champ, car j'ai en bas une voiture.

Henri examina rapidement le papier que lui tendait le policier.

— Je te suis, dit-il.

Le commissaire Chadaigne s'inclina et sortit, devançant l'officier.

— Monsieur, dit celui-ci en s'adressant à M. de Courgains, excusez-moi de vous quitter de la sorte. Laissez-moi vous adresser une prière : ne quittez pas cette chambre. Personne ne viendra vous inquiéter ici. Dans une heure je serai de retour et peut-être vous rapporterai-je quelque raison d'espérer.

— Dieu vous entende, répondit le vieillard, mais je conserve peu d'espoir. Je vous attendrai donc ici puisque vous avez la bonté de m'y convier.

Et Henri se hâta de rejoindre le policier devant la porte. Ils montèrent dans le fiacre et la voiture démarra cahin-caha, se dirigeant vers la section du Temple. Les rues étaient presque désertes. La population, encore indécise, se méfiait et les rues n'étaient guère animées que par d'innombrables patrouilles à pied et à cheval.

Le commissaire Chadaigne, les poings sur sa grosse canne, ne desserrait pas les dents. De toute évidence, il désapprouvait la permission donnée à un officier patriote de communiquer avec une rebelle et il accomplissait sa mission à contre-cœur. Henri ne prêtait d'ailleurs aucune attention à son compagnon de route. Son abattement avait fait place à un espoir subit et sans raison, qui peu à peu s'affirmait et devenait une quasi certitude. La mort d'Antoinette était impossible ; sans doute la jeune femme serait longue à se rétablir, mais leur rêve, ce bonheur entrevu, confirmé par les paroles de M. de Courgains, ne pouvait pas ne pas se réaliser. Pourquoi, d'ailleurs, le sinistre Merlin prendrait-il tant de précautions si la jeune femme était perdue? Non, il la sauverait, il ferait agir Bernadotte pour l'arracher au supplice, à la prison. La fiancée d'un soldat de l'armée d'Italie ne saurait être suspecte.

Un arrêt brusque de la voiture l'arracha à sa songerie. Le commissaire descendit le premier et fit ouvrir la lourde porte. Henri le suivit. Le guichetier prévenu était venu au-devant d'eux et causait à voix basse avec le policier.

— Suis-nous, citoyen, dit celui-ci.

Au lieu de s'acheminer vers l'intérieur de la prison, ils traversèrent le logement du portier et montèrent un large escalier de pierre. Au premier étage, sur le palier même, deux gendarmes étaient assis auprès d'une porte. Le guichetier ouvrit celle-ci.

— C'est là, dit-il.

— Citoyen, ajouta Chadaigne, je frapperai à la porte quand le quart d'heure sera écoulé.

Henri entra. La porte se referma derrière lui.

La pièce était vaste et mal éclairée par une seule fenêtre donnant sur le jardin aux arbres déjà dépouillés. Du côté opposé à la porte s'ouvrait une alcôve et, dans cette alcôve, il y avait une forme immobile, toute blanche sur le lit blanc. Une vieille femme en caraco et bonnet était assise, le regard fixé sur cette forme, comme en attente. A la vue d'Henri, elle se leva et se dirigea vers la sortie. Ses pieds feutrés ne semblaient point toucher le parquet. En passant devant l'officier, elle leva vers lui un visage plissé et deux yeux d'un gris effacé, puis branla lentement la tête à la façon d'une cloche tintant le glas ; elle s'éloigna ensuite sans mot dire. La porte retomba doucement.

Henri était seul et il avait l'impression qu'un espace infini le séparait de l'alcôve. En lui tout espoir s'était brusquement évanoui. Il n'osait bouger comme si un geste de sa part eût pu déterminer une catastrophe. Il lui sembla qu'une partie de lui-même se détachait et tombait dans le néant. N'était-ce pas en lui le détachement et la mort de son cœur épuisé de chagrin, incapable désormais de s'ouvrir à un autre amour? Il était certain de ne plus avoir à glaner ici que les tristes fleurs du désespoir. Quel effort de volonté pour se décider à avancer vers le lit ! Il marchait sur la pointe des pieds avec tant de précautions que le cliquetis de ses éperons se faisait seul entendre, mais ce bruit léger lui paraissait formidable et sacrilège.

Quand il fut tout près, il la vit et des larmes lui vinrent aux paupières. Antoinette l'avait suivi des yeux sans doute, car sa tête était légèrement penchée sur l'oreiller dans la direction de la porte. Ses yeux ! deux grandes taches sombres absorbant le reste d'un visage dont tout le sang avait fui. La fièvre et la joie leur donnaient cet éclat inquiétant que des yeux ne peuvent avoir qu'une fois au cours d'une vie humaine, lumière, déjà, de l'au-delà. Les lèvres décolorées esquissèrent un sourire. Elle murmura :

— C'est bien.

Henri ne chercha pas à retenir un sanglot. Donner sa vie pour que celle-ci ne finît pas ! En vérité son cerveau, comme broyé, ne pouvait concevoir d'autre pensée et il la formulait avec une frénésie de dément. Il en savait pourtant la vanité. Aux limites de la mort la figure humaine ne sait plus tromper. Impossible de cacher l'implacable marche. Hors l'extraordinaire éclat de ses yeux, tous ses traits avaient déjà l'aspect tendu, aminci et contracté du suprême effort et de son corps cuirassé de bandelettes montait une odeur de sang séché et d'éther.

— Ne pleurez point, dit-elle d'une voix faible. Je suis heureuse

de voir l'ombre qui monte... Il vaut mieux ne pas survivre à l'écroulement de tout.

Henri avait pris sa main glacée et agitée d'un tremblement imperceptible. Il ne trouvait aucune parole devant cette destinée prête à s'éteindre ; il n'aurait pu que crier son désespoir.

— Henri, continua-t-elle en s'arrêtant presque à chaque mot, je n'ai plus le temps de rien vous dire sur moi-même... Courgains, je pense, vous a appris, ou il vous dira... Mais il faut que vous sachiez combien je vous aimais... Pauvre chose que cet amour, Henri. Entre lui et nous se dressait toujours la même barrière...

Elle s'arrêta pour reprendre des forces et on n'entendit plus que les sanglots d'Henri.

— Ne pleurez pas, répéta-t-elle d'une voix presque imperceptible... Ce que Dieu veut doit être accepté comme un bienfait... Cependant qu'il me donne la force... Je veux vous dire une chose... mais les mots ne veulent pas...

Ses yeux exprimèrent l'angoisse d'échouer au but, puis elle continua :

— Il faut me croire. Oh ! comme je vous trouvais grands, vous autres, les soldats d'Italie ! Comme j'avais mal de vous combattre pour combattre les criminels qui se servaient de vous... Mais j'avais ma mission, le devoir... Je luttais dans les ténèbres, quand j'aurais tellement voulu être avec vous, servir la France tout en servant mon roi.

Henri refoula ses pleurs et essaya de parler nettement .

— Antoinette, ne vous fatiguez pas... Je suis là, près de vous. Je n'ai pas besoin d'explications, car M. de Courgains m'a tout dit. Il ne faut rien regretter. A quoi bon? Vous aussi vous poursuiviez votre idéal et vous y aviez plus de mérite que nous. Vous, vous serviez dans l'ombre. Nous, pour nous soutenir, nous avions la gloire.

La main d'Antoinette se crispa. Elle renversa la tête sur l'oreiller et répéta :

— La gloire...

Elle ferma les paupières, les rouvrit plusieurs fois sur des prunelles dont l'éclat se ternissait, puis elle murmura :

— Arcole !... Rivoli !... Rivoli !...

Elle eut un étouffement et essaya de se redresser, mais elle retomba achevée par l'effort. Alors elle comprit l'inutilité de la lutte et se contenta de chercher les yeux d'Henri. Celui-ci, penché sur elle, tenait sa main dans les siennes et ses larmes, glissant le long de ses joues, tombaient sur le drap une à une.

Elle balbutia :

— Ah ! comme je vous...

Elle ne put achever. Entre les cils son regard s'échappait, précédant l'âme. Henri caressait sa main inerte et froide pour qu'elle sentît bien sa présence jusqu'au bout. Il avait atteint le sommet de la douleur humaine, après quoi il n'est plus que folie ou trépas.

Antoinette, la bouche entr'ouverte, eut encore un léger sursaut pour saisir l'air qui la fuyait.

Il appela :

— Antoinette... Antoinette.

Comme si cet appel eût pu produire un miracle. Mais le cher visage ne tressaillit pas. Henri tomba à genoux, cherchant dans sa mémoire des prières oubliées.

D'un poing rude le commissaire Chadaigne frappa trois coups à la porte.

X

. . . . . .

Dans un nuage de poussière couleur de soufre, sous un ciel que l'écrasant soleil fait paraître d'un gris d'acier, l'armée poursuit sa marche. On croirait que, prise de folie, elle avance dans le désert avec la volonté d'y périr. Elle marche d'un rythme égal et vacillant, sans arrêt, par crainte de n'avoir plus la force de remettre en marche le rouage qui la pousse. Sous les grands chapeaux à cornes les hommes ont des visages de damnés où des sillons noirs creusent la croûte de sable collé ; entre la grille blanche des cils les prunelles sont hagardes dans le lobe ensanglanté ; la sueur colle les vêtements au corps ; les courroies du sac scient les épaules, le lourd fusil les brise ; les pieds enflés saignent dans les souliers plus durs que le bois, brodequins de torture. N'importe, ils marchent.

Ils marchent, puisque derrière eux il n'y a que le désert et la vaste mer, et puisqu'on leur a dit qu'en allant combattre sous ce ciel de feu contre des hommes étranges vêtus de riches vêtements, armés de glaives courbes et montés sur des coursiers plus rapides que le vent, c'était, en réalité, l'Anglais, l'éternel ennemi, qu'ils allaient contraindre à se mettre à genoux. Et puis, en avant, ils ont leur dieu, Bonaparte. Là où l'armée d'Alexandre se révolta contre son chef, l'armée de l'an VI, muette, à demi morte de fatigue et de soif, marche, les regards fixés sur le sien.

Bonaparte est à l'avant-garde avec Leclerc. Plus loin encore, en extrême pointe, il y a trois cents chevaux épuisés par deux mois de traversée et trois semaines de campagne dans un pays vide, aux

puits comblés de pierres . deux cents chevaux des 7e hussards et 22e chasseurs, plus quelques guides, le reste composé d'officiers venus volontairement augmenter le nombre des sabres, Destrées, Leturq, Lasalle, Arrighi, Duroc, Sulkouski, d'autres. Du nombre est Lestradère.

En masse grouillante, l'arrière-garde d'Ibrahim — quinze cents mamelucks aux magnifiques montures caracolantes — recule devant eux, comme pour attirer l'armée vers un abîme mystérieux. Les joindre? Impossible. Les biques efflanquées de l'armée d'Égypte ne sauraient lutter de vitesse avec les étalons venus de ces contrées lointaines qui s'étendent des confins de la Tihama et du Yémen jusqu'au fond de la Syrie et de la Palestine et où naissent les chevaux au sang de feu. Autant vouloir lutter avec le simoun. Les mamelucks sont à portée de la voix. Ils insultent et ils narguent, barrant l'horizon de leur cavalcade aux burnous blancs, rouges, marrons, bleus, sous lesquels brillent des armures sarrasines. Par delà, masqué par cette mouvante muraille, en arrière du village de Salêhié, Ibrahim fait filer ses équipages, ses trésors, ses femmes et celles de ses cavaliers.

Mais le lourd convoi est lent à s'écouler. Il faut arrêter l'armée des Infidèles pour donner à toutes ces richesses le temps de s'enfoncer dans l'océan de sables. La horde s'arrête et fait face.

Enfin !

Nul n'a commandé, mais de trois cents poitrines sort le cri de délivrance :

— Chargez !

Et l'éperon jette les trois cents chevaux vers l'ennemi d'un galop furibond. Les hommes s'excitent, poussent des cris inarticulés : les visages se tordent en rictus sauvages. Et les deux troupes s'abordent, l'une minuscule, aux uniformes sombres, zébrés de tresses claires, barrés de buffleteries blanches, aux shakos d'où voltigent les flammes multicolores. L'autre, innombrable, désordonnée, virevoltante, dardée de cimeterres et de longs pistolets damasquinés.

Les Français, comme une hache, fendent le bloc vivant. Les sabres s'entre-choquent, s'abattent, tranchent et percent.

Lestradère sent dans ses muscles renaître une force endormie. Il taille dans l'adversaire avec une joie féroce. Devant lui surgissent des figures au teint de cuivre, aux vastes yeux cherchant une place où le frapper. Une à une sa large lame les fauche, comme il eût de sa canne abattu les herbes au bord d'un chemin.

Pas de quartier ! Chaque Français connaît le destin qui l'attend s'il tombe vivant aux mains des mamelucks : les mutilations les plus atroces, la mort dans les pires supplices. Il faut vaincre, fût-on un

contre cent. Et puis, ne le faut-il pas, sans plus, pour la gloire?

La brèche est faite. Dans une galopade désordonnée, les cavaliers de France se retrouvent, rangs mêlés, sans shakos, sans chapeaux, crânes entamés, gueules estafiladées, poussant encore des cris, des hourrahs. Duroc, Lasalle rallient les escadrons, leur font faire demi-tour. Derrière eux la brèche s'est déjà refermée et les mamelucks les attendent, massifs, unis, profonds. Il faut une deuxième fois les traverser sous peine d'être coupé de l'armée, rejeté dans le désert sans fin.

— Chargez !

Et, en sens inverse, piétinant un tapis de cadavres, ce qui reste des trois cents braves se fraie une nouvelle route dans la muraille de chair humaine. Voici, de nouveau, derrière les derniers burnous renversés, le terrain libre. Et, non loin, à une demi-lieue à peine, le nuage roussâtre qui annonce l'approche de l'armée. Déjà on entend les tambours de la division Leclerc battant la charge.

— Victoire !

Les mamelucks fuient, abandonnant le terrain où leurs morts, par centaines, donnent l'illusion d'un champ aux fleurs de mille couleurs, poussé miraculeusement parmi le sable. Chasseurs et hussards dressent vers le ciel leurs sabres rouges, quelques-uns brandissent à leur poing les étendards immenses arrachés à l'ennemi. Hommage et salut à la patrie lointaine.

— France, France, tu n'es pas seulement sur la terre bénie, au delà de la mer où croisent, innombrables vautours, les vaisseaux britanniques. Tu es partout où nous sommes, nous, tes soldats, tes enfants.

Ainsi pense Henri Lestradère en remettant le sabre au fourreau. Et il ajoute dans son cœur :

— Tu me restes, toi, notre Gloire.

Marcel Dupont.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE PARADOXE DE L'ENTENTE CORDIALE

Peut-on concevoir un raccourci plus saisissant des étranges contradictions de notre époque que ce que nous serions tentés d'appeler le paradoxe de l'entente cordiale? Officiellement il est entendu que l'union intime de la Grande-Bretagne et de la France est l'assise fondamentale de la paix, et le président Doumergue se prépare à aller le proclamer solennellement à Londres. Pourtant, chaque fois qu'un incident international surgit, on est à peu près certain de trouver les deux alliés dans les camps opposés, pour le plus grand profit de l'Allemagne qui ne demande qu'à tirer parti des désaccords.

N'est-ce pas le fond même de ce conflit hollando-belge, dont on méconnaît singulièrement la véritable portée en le réduisant à une rivalité mercantile entre Anvers et Rotterdam? L'affaire est d'une autre dimension. C'est celle-là même qui a dominé la politique européenne pendant trois siècles et déterminé le cours de la dernière guerre. Jamais, en effet, l'Angleterre ne serait intervenue à temps si elle n'avait découvert la menace contre les Pays-Bas.

Trois facteurs dans ce problème, tous trois essentiels. Un facteur stratégique : la défense avancée de la Grande-Bretagne ; un facteur économique : le débouché du bassin du Rhin ; un facteur politique : l'équilibre entre les deux masses germanique et française.

En 1815, l'Angleterre triomphe et elle ne s'embarrasse pas de demi-mesures. La Grande-Hollande est créée pour barrer la plaine du Nord, assurer la germanisation du Rhin. La solution a un défaut ; elle

prétend unir de force deux éléments que tout sépare : la race, la religion et de terribles souvenirs. La Belgique réclame son indépendance en 1830. Elle ne l'obtient qu'en acceptant une servitude de neutralité à titre de précaution contre la France et en laissant bâillonner les bouches de l'Escaut, pour ménager les susceptibilités du Rhin allemand.

En 1918, revanche française. Va-t-on renverser les rôles? Non, on recule devant les solutions franches. On se contente d'une vague neutralisation du Rhin et de la liberté laissée à la Belgique de s'entendre avec la Hollande. Belle combinaison ! Demander à un peuple qui est resté en dehors de la bagarre d'en acquitter les frais. Un homme d'État peut avoir la clairvoyance de consentir des sacrifices aux nécessités supérieures d'entente. Il s'en est trouvé un, M. Van Karnebeek, pour signer en 1925 un projet de traité qui garantissait l'entretien régulier des bouches de l'Escaut et favorisait la Belgique par la construction de deux canaux reliant Anvers au Rhin et à la Ruhr. La Chambre Haute hollandaise lui a infligé un éclatant désaveu.

On a peine à croire que l'éclat eût été possible si l'Angleterre avait absolument tenu à le prévenir. Quel intérêt aurait-elle à mettre d'accord les ports hollandais et belge? L'échec est pour ceux qui n'ont pas su, là encore, réaliser en temps voulu la victoire. C'est un recul de l'influence française et un recul qui ne se limite pas à la déception des Belges. L'échec de la théorie de l'internationalisation des fleuves atteint une des grandes idées du traité de Versailles et prépare une nouvelle revanche allemande.

Situation assez analogue à Genève. L'Allemagne est la seule à être assurée de profiter de la lutte engagée entre l'Angleterre et la France à la conférence préparatoire du désarmement. La seule parole logique prononcée dans cet étrange débat est celle qui a rappelé que la solution, quelle qu'elle soit, doit remettre l'Allemagne sur le même pied que les autres nations. L'homme qui a dit ce mot n'est autre que le comte Bernstorff, celui-là même qui organisait l'espionnage aux États-Unis au début de la guerre. Il a dû bien rire à Genève en voyant les vainqueurs se disputer sur la meilleure forme du suicide. Car c'est bien de cela qu'il s'agit.

Les Anglo-Saxons s'en prennent aux magnifiques phalanges de conscrits qui ont sauvé leur empire dans l'illusion de revenir au bon temps d'autrefois où l'Angleterre menait les coalitions du continent avec quelques poignées de livres. Calcul bien mesquin, au moment où la puissance britannique ne peut plus ignorer la gravité de la menace soviétique. Au moins les Anglais gardent-ils l'illusion de réserver la

liberté d'action des empires insulaires. Ce sont les continentaux seuls qu'ils veulent désarmer.

La tactique française est exactement inverse. Elle a toutes les énergies de formules. Il faut assurer la sécurité, réserver tous les moyens de défense en temps de guerre, consacrer la rigoureuse égalité, conjurer toutes les fraudes. Vaines apparences. Dès qu'on prend contact avec les réalités, le système s'effondre. La limitation des effectifs et surtout de l'entraînement en temps de paix détermine l'affaiblissement des futures réserves. Qu'importe de faire proclamer le principe de la nation armée si ce ne doit plus être qu'une cohue? Dans la ruée informe, la masse brutale reprend toujours ses droits, même si l'égalité est strictement assurée par ailleurs. On s'en flatte et, pour le prouver, on ne recule devant aucune méconnaissance des enseignements les plus saisissants d'hier. On ose parler de contrôle quand l'Allemagne a prouvé ce que vaut une surveillance autrement rigoureuse que celle de la Société des Nations. Bien mieux, on paralyse d'avance les mesures de précaution. M. Paul-Boncour n'a-t-il pas déclaré formellement que la France s'interdirait toute mobilisation avant l'autorisation du Conseil de Genève? Il ne s'est pas trouvé une voix pour protester contre ce renouvellement des pires utopies de 1914, combien aggravées. Il ne s'agissait alors que d'ouvrir à l'ennemi dix kilomètres de frontière. Avec le nouveau système, ce serait tout le pays sans défense.

Qu'on ne nous dise pas surtout que ce sont là seulement des paroles en l'air qui se perdront dans l'impuissance des réalisations. La conférence de Genève a toutes les chances d'aboutir au plus piteux avortement, mais les états d'esprit qui s'y révèlent subsistent et nous les retrouvons à toutes les occasions.

Par exemple, en Chine. Il est difficile de concevoir un rappel à la solidarité internationale plus éclatant que celui qui vient de retentir dans la vallée du Yang-Tse. La vague rouge atteint Chang-Haï. Elle a déferlé sur Nankin en scènes de meurtres et de pillages. Anglais, Américains, Japonais et Français ont communié dans la mort. Cela n'a pas suffi à mettre un terme au désarroi des puissances. Chacune réagit suivant son tempérament ou la conception de ses intérêts du moment. Pourtant personne n'ose parler de la riposte foudroyante qui aurait suivi autrefois un tel attentat. On en est à discuter sur la meilleure tactique défensive. Dès lors chacun ne pense qu'à se mettre à l'abri à sa manière. Ceux qui n'ont que de petits intérêts caressent l'espoir de passer à travers. Ceux qui ont de gros atouts en jeu songent à organiser quelques puissants réduits de défense et à rétablir leur prestige. Il est bien temps. Le bombardement de Nankin

prouve cependant que l'entente peut naître du péril. Les Anglais pressent. Nos dirigeants hésitent, malgré les appels pressants de la colonie française de Chang-Haï qui en est réduite à remercier les autorités britanniques de la défendre. Voilà une interprétation de l'Entente cordiale qui ne saurait satisfaire les Français soucieux de leur dignité et de leurs grands intérêts nationaux.

Ce n'est pas l'épreuve balkanique qui rehausse beaucoup le prestige de notre diplomatie. Si l'affaire n'a pas tourné trop mal, pour cette fois, ce n'est pas faute d'avoir frôlé le risque. On a reconnu à temps le danger d'une politique qui conduisait tout simplement à dresser en face d'une entente franche de l'Angleterre et de l'Italie une combinaison occulte franco-slave. Peut-être aurait-il mieux valu laisser les Italiens et les Slaves s'arranger quand ils étaient en train de le faire. On ne serait pas obligé aujourd'hui de chercher à les réconcilier dans des conditions beaucoup moins favorables. Voilà tout le conflit de l'Adriatique.

La crise a des origines plus lointaines que le pacte de Tirana et une autre ampleur qu'un désaccord entre l'Italie et la Yougoslavie sur l'avenir de l'Albanie. L'opinion publique ne s'y est pas trompée. Dès l'alerte provoquée par l'appel sensationnel de l'Italie aux puissances, elle s'est souvenue des précédents de Tanger et d'Agadir. Elle a discerné dans ces manœuvres d'encerclement et de coalition la répétition exacte des prodromes de la Grande Guerre. C'est bien cela en effet.

La Grande Guerre n'a été possible que parce que l'Allemagne a trouvé un moyen de jeter l'Autriche dans l'arène en lui montrant l'enjeu de Salonique et surtout en exaltant la menace de la poussée du nationalisme slave. De là les conflits austro-serbes, les guerres balkaniques, l'annexion de la Bosnie, la rupture de l'équilibre adriatique qui a brisé l'entente entre Rome et Vienne et précipité l'effondrement des Habsbourg.

La partie est la même. Il n'y a que la disposition des pions qui a changé. Pour certains même elle est complètement retournée. Autrefois c'est l'Italie qui devait résister à l'appel des terres irrédentes. Aujourd'hui ce sont les Slaves qui voient les Italiens installés à Fiume, à Zara, dans l'île Dalmate. Ce sont les Slovènes qui revendiquent l'Istrie et même Goritz. Mais demain, comme hier, l'Adriatique reste une mer d'amertume. Il faut pourtant qu'elle soit un trait d'union entre ses riverains si on ne veut pas qu'elle redevienne une sanglante arène. La chose n'est possible qu'à une condition. Tout le monde doit accepter loyalement les conditions acquises et tenir compte des intérêts essentiels.

Partout les positions sont bien prises, sauf en ce qui concerne l'Albanie. Encore l'Albanie n'est-elle un point d'interrogation que dans la mesure où sa faiblesse provoque les intrigues. Théoriquement la situation est réglée.

En 1916, le pacte de Londres a promis l'Albanie à l'Italie. Pendant la guerre les Italiens se sont installés à Vallona, mais ils se sont retirés en 1921. L'Albanie indépendante a été admise le 17 décembre 1920 dans la Société des Nations. Le 9 novembre 1921, la Conférence des Ambassadeurs a décidé qu'éventuellement l'Italie serait chargée de défendre les frontières albanaises. Il est difficile de reconnaître plus nettement que l'Italie est particulièrement intéressée au maintien du statut albanais. L'intérêt ressort d'ailleurs de la situation géographique elle-même. Une nation dont le littoral longe tout l'Adriatique et qui domine le canal d'Otrante ne peut pas se désintéresser de la rive orientale de ce détroit. Nul ne saurait contester d'ailleurs que la Yougoslavie ait des raisons au moins égales de se préoccuper d'un voisinage qui s'étend sur plusieurs centaines de kilomètres et de chercher le moyen de ne pas être embouteillée dans l'Adriatique. Voilà évidemment bien des éléments difficiles à combiner. Il saute aux yeux que l'entente est le seul moyen d'assurer l'équilibre et de maintenir la paix. L'exemple des rapports entre l'Autriche et l'Italie ne suffit-il pas à le prouver?

Deux hommes ont compris le précédent et ont essayé de s'en inspirer. Dès son installation au pouvoir, M. Mussolini a repris le projet préparé par le comte Sforza pour liquider le conflit de Fiume. Le ministre des Affaires étrangères yougoslave, M. Nintchitch, s'est associé à ce geste de clairvoyance. Il a signé le 28 janvier 1924 les accords de Fiume et enlevé dès le 20 février la ratification de la Chambre serbe. Sur ces entrefaites intervient en Albanie le coup d'État qui chasse de Tirana les partisans de l'Italie et installe le champion des Serbes Ahmed-bey-Zogou. Cet incident ne détourne pas M. Mussolini de la voie qu'il a choisie. Le 25 juillet 1925 il signe à Nettuno avec M. Nintchitch un ensemble qui ne comprend pas moins de cinquante conventions destinées à régler une foule de détails des rapports italo-slaves. Les plus importants visent les garanties accordées aux minorités italiennes de la côte dalmate, les rapports économiques et maritimes. Cette fois M. Nintchitch ne se sent pas assez fort pour triompher de la résistance parlementaire. Les Croates résistent énergiquement à la politique de rapprochement avec l'Italie. On gagne du temps. Mais l'Italie insiste.

Nous voici au tournant décisif. En mars 1926, M. Nintchitch, passant à Rome pour se rendre à l'Assemblée de Genève, se voit offrir

un véritable pacte d'alliance. Le Serbe se dérobe, vient à Paris où M. Briand trébuche à la veille même de l'Assemblée des Nations. Après l'intermède de Genève on se retrouve encore à Paris. Un pacte franco-slave est signé et reste dans les cartons, tandis que le pacte italo-slave demeure en suspens.

Voilà les faits. Comment s'expliquent-ils? On dit couramment que la France était prête à accepter une entente à trois. C'est très vraisemblable. Il est non moins vraisemblable que l'Italie ait refusé, car dans tous ménages à trois il y a au moins un Sganarelle. On dit aussi que l'Italie n'a pas songé sérieusement à s'entendre avec la Yougoslavie. Telle ne saurait être l'impression de ceux qui ont été témoins des insistances des diplomates italiens et des indécisions de M. Nintchitch. Voici, je crois, la vérité. L'Italie a offert des ententes à Belgrade et à Paris, mais elle a dit aux Slaves : « Avec moi d'abord. » Et elle a dit aux Français : « Accord à deux seulement. » On pouvait ainsi entrevoir une série de combinaisons : entre Rome et Belgrade pour les Balkans, entre Paris et Belgrade pour l'enchaînement des pactes défensifs, entre Paris et Rome pour le règlement de la Méditerranée. C'est la logique et on devra y revenir.

Pourquoi faut-il qu'on s'en soit éloigné? En mars 1925, tout était relativement facile. Maintenant la situation s'est singulièrement compliquée. Devant l'échec de ses combinaisons, M. Mussolini a changé complètement ses batteries. Il a précipité la pénétration de l'Italie en Albanie : avances financières, contrat d'entreprises industrielles, concessions de pétrole en liaison avec l'Anglo-Persian, pacte de Tirana, Il a développé son action dans les Balkans : entente avec la Grèce, rapprochement avec la Bulgarie, pacte avec la Roumanie. Tout cela pour aboutir au coup de théâtre du 19 mars. L'Italie fait savoir *urbi et orbi* qu'elle ne permettra pas à la Yougoslavie de faire de l'Albanie une nouvelle Macédoine. On peut interpréter le geste comme on le veut, y voir l'avertissement d'une vigie prudente cherchant à prévenir le développement de l'incendie ou le début d'une série de pressions comminatoires comme nous en avons tant vu. Une seule chose est certaine : le péril est là et il ne peut plus être évité que par une franche liquidation.

Saint-Brice.

LES LETTRES

PAUL BOURGET, FRANÇOIS MAURIAC, JULIEN GREEN

Deux écrivains catholiques, dans des études sur le roman d'aujourd'hui qui ont paru récemment et presque en même temps, aboutissaient à des conclusions identiques. D'une part, M. Henri Massis, dans ses *Réflexions sur l'art du roman*, revendiquait pour l'artiste catholique le privilège d'atteindre le « réalisme intégral ». Car, disait-il, il reproduira la nature informée par la Grâce, et il manifestera la vision catholique du réel. « Vision autrement large, autrement juste que celle qui n'embrasse qu'une partie de notre nature, la partie disgraciée. Vision qui n'exclut rien, embrasse tout, comprend tout, vision catholique enfin, c'est-à-dire universelle. »

D'autre part, M. François Mauriac, dans sa conférence sur le roman, déclarait que la grande erreur d'un psychologue aussi pénétrant que Marcel Proust était l'absence de la Grâce. « Le défaut de perspective morale, disait M. Mauriac, appauvrit l'humanité créée par Proust, rétrécit son univers... A ceux qui le suivent, pour lesquels il a frayé une route vers des terres inconnues, il reste de réintégrer la Grâce dans ce monde nouveau. »

Or, voici qu'en quelques semaines trois œuvres de romanciers catholiques s'offrent en exemples pour illustrer ces conclusions, livres qui émanent de trois générations d'écrivains, puisque l'un est de M. Paul Bourget, le second de M. François Mauriac lui-même, et le troisième de M. Julien Green, un « moins de trente ans ».

*
* *

Psychologue hanté de sociologie, M Paul Bourget pose dans toute son ampleur le problème de l'ordre catholique. Au moins dans ses plus grands livres ; et c'est à quelques-uns des plus grands, au *Disciple*, au *Démon de midi*, que nous fait penser ce dernier roman du maître, *Nos actes nous suivent*. Rappelons-nous la préface du *Disciple*, où M. Paul Bourget disait au jeune Français de 1889 : « Ta vie morale, c'est la vie morale de la France même. » La leçon de *Nos actes nous suivent*, ce pourrait être que la vie morale d'un homme c'est, par les conséquences de ses actes, la vie morale de l'univers, au moins de toute une civilisation. Il faut vivre comme on pense, écrivait M. Bourget à la dernière page du *Démon de midi*, sinon on finit par penser comme on a vécu. Mais le nouveau livre du grand sociologue prolongeant et développant cet enseignement comme un théorème s'enchaîne à un autre théorème, nous sommes appelés maintenant à considérer que ce n'est pas seulement nos propres idées qui risquent de subir l'influence de certains de nos actes ; des âmes inconnues peuvent être touchées par des répercussions que nous n'avons pas prévues. Une seule erreur dans la vie d'un homme de bien, de quels désordres ne sera-t-elle pas l'origine?

C'est la trame de *Nos actes nous suivent*. Un jeune homme, en 1871, a pris part à la Commune. Il a inventé, pour les révolutionnaires, un explosif terrible dont on n'a pas eu le temps de faire l'application pratique, mais dont on a parlé dans les journaux. Son nom, Georges Fresnelay, est connu du public. Quand arrive la répression versaillaise, il réussit à se cacher et à s'enfuir en Amérique. Mais, un des derniers jours qu'il a vécu à Paris, il a vu jeter à la Seine un homme dans lequel la foule furieuse avait cru reconnaître Fresnelay. Non seulement il n'a rien fait pour sauver le malheureux, mais, pris de peur, lui-même a crié : « A l'eau ! » avec les forcenés.

Voilà la faute de Georges Fresnelay. Les conséquences en seront celles-ci : dans la famille de la victime, les enfants orphelins grandiront sans surveillance. L'un d'eux est une fille qui sera séduite et abandonnée. Son enfant est également une fille, qui, plus tard, sera poussée par tant de malheurs dont elle est l'héritière vers l'anarchie et le communisme. Elle vit au milieu de militants, parmi lesquels se trouvent, entre autres, un écrivain qui fait penser à Georges Sorel, et un révolutionnaire russe qui s'appelle Oulianoff-Lénine. Ceci se passe quelques années avant la guerre.

Le roman est fait de la rencontre du fils de Georges Fresnelay et de la petite-fille de sa victime. Fresnelay a fait fortune en Amérique, où il a fondé un foyer et mené, sous un faux nom, une existence de parfait honnête homme. Un malheur survenu à la fin de sa vie réveille le remords de sa faute passée. La mort ne lui laisse pas le temps d'accomplir la réparation à laquelle il a songé, et d'aller en Europe chercher les descendants possibles de l'homme tué par sa faute. C'est son fils qui s'en charge, quand la découverte d'une confession écrite par son père lui a tout révélé. Mais là où il pensait n'avoir qu'une misère matérielle à secourir, il se trouve en face d'une catastrophe morale. Comment son cœur se laissera prendre et comment il s'attachera plus qu'il ne lui est permis à la jeune fille qu'il a résolu de détourner des doctrines anarchiques, c'est ce que l'on devine aisément.

A résumer aussi sèchement cette intrigue, on met en relief toutes les possibilités d'invraisemblance dont on est surpris, si l'on s'en tient à cette analyse, que l'auteur se soit encombré avec aussi peu de souci. Mais dès que l'on entre dans le récit développé par M. Paul Bourget, on admire d'autant plus la force de crédibilité dont le grand romancier s'est fait une loi, et qui donne un étonnant pouvoir de suggestion à la fiction la plus romanesque. Or, admirer qu'un écrivain ait doué d'une vie palpitante les personnages d'un tel roman, ce n'est pas faire seulement l'éloge de son art. Tout se tient ici. A travers ses héros, l'auteur atteint la réalité profonde dont ils sont faits. Ce qu'il réussit alors à animer, c'est, mêlées au drame humain, des idées, des philosophies, des croyances. L'enjeu n'est plus, à l'issue d'un récit imaginaire, le bonheur ou la vie d'un personnage fictif. C'est tout un ordre spirituel qui est mis en question, ordre auquel nous sommes si étroitement attachés — M. Paul Bourget nous le révèle si nous ne le savions pas — que nous sommes forcés de prendre parti. Le romancier ne décrit pas un conflit entre des catholiques et des communistes dont il invente les figures. Il confronte une conception catholique et une conception communiste du monde. Avec un grand souci de loyauté il ne considère du communisme que l'idéologie pure, dégagée des bas appétits dont il aurait pu la montrer escortée. Sa sévérité, au contraire, est impitoyable à l'égard des hypocrisies et des pharisaïsmes qui étouffent, comme des branches mortes, la cause de l'ordre réel et vivant. Aussi bien la vraisemblance des faits importe-t-elle moins — c'est une vieille loi de l'analyse psychologique — que la vérité des âmes. Que la jeune communiste finisse par entrer en religion, ce pourrait être un dénouement du genre édifiant, et rien ne serait moins conforme

à ce que doit être un roman essentiellement catholique. Mais voir vivre des âmes et apprendre à connaître ce dont elles vivent, voilà ce qui nous satisfait. Et qu'à la suite des études sur l'hérédité, la réversibilité, le rachat, qui forment la trame de son œuvre, M. Paul Bourget soit arrivé finalement à faire surgir sous les fuyants aspects d'un monde inquiet de lui-même l'armature de l'ordre chrétien qui est sa force, c'est ce que nous admirons peut-être le plus dans ce livre, un des plus grands qu'il ait écrits.

*
* *

M. François Mauriac a dit du romancier de la société moderne que, même s'il est dépourvu de tout esprit religieux, il n'en décrit pas moins, qu'il le veuille ou non, ce que Pascal appelait la misère de l'homme sans Dieu. Ce n'est peut-être pas tout à fait exact. Il y a, chez certains écrivains, une conception du monde sans Dieu qui est tout autre chose que la peinture de l'homme sans Dieu. Car elle vide l'univers de toute vie spirituelle, au lieu que la misère de l'homme privé de Dieu implique au contraire l'existence d'un ordre divin. Cette réserve faite, et dans la mesure où M. Mauriac, penché sur les détresses humaines les plus désespérées, ne risque pas d'aller chercher ses personnages au fond d'un abîme où la notion de Dieu ne serait plus très sûrement perçue, la misère des cœurs « tout mêlés à un corps de boue » est bien celle d'une héroïne comme *Thérèse Desqueyroux*. C'est, plus sûrement encore, celle de l'*Adrienne Mesurat* de M. Julien Green.

Deux femmes dévorées de passion. L'une empoisonne son mari. L'autre, une jeune fille, tue son père. Pourquoi? Pour tâcher de briser les barreaux de la geôle où se débat leur âme monstrueuse. Et la moins inquiétante des deux n'est peut-être pas la moins terrible, cette Adrienne qui est littéralement folle d'amour, puisqu'elle finit par perdre la raison.

En épigraphe de son roman, M. François Mauriac a écrit cette phrase de Baudelaire : « Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles ! » Mais pour nous associer à cette pitié, tentera-t-il de nous rendre indulgent aux passions les plus troubles, notamment à l'équivoque jalousie qui fait de Thérèse une sœur mariée des Albertine et des Bonifas? Et puis, si l'ordre contre lequel Thérèse est en rébellion n'est qu'un simulacre d'ordre, selon lequel des personnages grotesques accomplissent des gestes dénués de sens et de valeur, nous voudrions que cette excuse au crime de l'épouse homicide ne risquât point de donner le change sur l'erreur la plus grave et la plus

importante, sur le désordre essentiel : celui dont la passion de cette femme est la cause. M. François Mauriac a défini de façon inoubliable, dans ces trois mots : le « Désert de l'Amour », les décevantes régions où l'âme humaine va du mirage à l'agonie. Lui-même a décrit ce désert de façon trop émouvante pour que les belles fleurs vénéneuses qu'on y peut rencontrer, et dont Thérèse Desqueyroux est l'exemple, nous en fasse jamais oublier l'horreur.

Si nous sommes plus à l'aise en face d'Adrienne Mesurat, c'est justement parce que sa fureur amoureuse ne prête à aucun doute. Les causes immédiates de sa crise et de son crime sont les mêmes que pour Thérèse Desqueyroux : la même vie de province étroite et insupportable, vase clos où naît spontanément le bovarysme. Le père d'Adrienne ne le cède en rien au mari de Thérèse. Son égoïsme odieux et mesquin est également propre à provoquer les réactions d'un cœur ardent. Mais, d'autre part, Adrienne n'a rien d'une sainte laïque. C'est une incarnation de la passion pure. On pense, en la voyant, aux furies les plus déchaînées de Racine, à ces vierges d'autant plus effroyables que l'amour qui les dévore, les surprend et les trouble par le mystère de l'inconnu. Deux phrases hantent la mémoire, en face de cet être humain arraché par la passion du monde où il vit : le vers de Racine, « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée », et puis le mot de Stendhal, « ...cette sorte de folie sublime ». Cet amour effréné a si bien les caractères d'un désordre total, il contrarie si nettement toutes les données de la raison, que le jeune romancier n'a pas raccordé sans difficulté les extravagances de son héroïne aux actes et aux paroles du monde normal. Isolée, nous la comprenons aussi bien qu'une Hermione ou une Roxane. Confrontée à des personnes de bon sens, elle nous gêne autant que si nous la voyions faire irruption dans notre vie quotidienne. Il arrive un moment, aux deux tiers du livre à peu près, où nous attendons avec angoisse les symptômes caractérisés de l'aliénation mentale où elle sombrera à la dernière page.

Un tel tableau n'est-il pas conforme aux règles tracées par Racine, le jour où il a voulu peindre, lui aussi, la passion la plus violente et la plus insensée, dans la préface de *Phèdre*? « Les passions n'y sont présentées aux yeux, disait le poète en parlant de sa tragédie, que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause ; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité. » Si l'art essentiellement classique de M. Julien Green incite à évoquer avec autant d'insistance les exemples donnés par Racine, y a-t-il un plus bel éloge à lui décerner?

André Rousseaux.

LES BEAUX-ARTS

LA MUSIQUE VIVANTE

Il existe depuis quelque temps une entreprise qui connaît le succès sous le nom de *la Musique vivante*. C'est ce nom-là que Mme Bériza aurait dû choisir pour sa compagnie qui, depuis cinq années, mène le bon combat, presque seule, en faveur de la musique dramatique. Presque seule, car l'injustice serait grande à oublier les efforts et les résultats de *la Petite Scène* : mais entre celle-ci et le théâtre Bériza, que de points communs, surtout depuis que M. Xavier de Courville, directeur de la première, est devenu le metteur en scène de la seconde. *La Petite Scène*, toutefois, reste un groupement privé, tandis que le théâtre Bériza s'adresse au grand public et dispose de moyens étendus. A l'heure où chacun va répétant que le théâtre est moribond, et singulièrement que le théâtre musical est déjà mort, il convient d'accorder la plus grande attention à cette compagnie qui peut jouer, dans le domaine lyrique, un rôle analogue à celui du Vieux-Colombier.

Et d'abord la théorie. Elle est exposée dans une élégante brochure où la douceur bleutée des lettrines se marie à l'aristocratie beige de la typographie. Citons le passage essentiel de ce document qui, en ce temps de recherches incertaines et de tâtonnements fébriles, prend une importance particulière :

« ... Le Théâtre Bériza a pour objet de :

« 1° Mettre en lumière des ouvrages, anciens et modernes, inédits ou ignorés, en leur restituant ou en leur donnant leur véritable vie dramatique ;

« 2° Permettre aux artisans et aux amis du théâtre nouveau de se connaître, de se grouper, de travailler ensemble, afin de pouvoir présenter à un public de qualité le résultat de leur labeur, de leurs recherches désintéressées, avec toute la perfection technique désirable ;

« 3° Redonner aux musiciens le goût et l'occasion de la scène. Rendre enfin à la musique la place qu'elle n'aurait jamais dû perdre, dans la représentation, sur le théâtre, des sentiments humains dans leur caricature ou leur exaltation ;

« 4° Dégager le théâtre lyrique de l'esprit de routine et de soumission qui pèse sur lui, plus encore que sur le théâtre de drame et de comédie, et qui, faute d'une volonté nouvelle, s'en tient paresseusement aux vieilles recettes, piétine sur un terrain fatigué, même quand il croit se rajeunir en faisant appel, sans rien changer de son esprit ni de ses habitudes, à la collaboration tout extérieure d'un décorateur ou d'un couturier à la mode ;

« 5° Découvrir, susciter, aider des talents naissants ou ignorés, les rallier et, pour l'œuvre nouvelle que nous espérons voir naître de cette communauté de travail, préparer peu à peu l'instrument et le lien scénique dont a besoin le jeune théâtre lyrique, ce théâtre d'art de Paris que les novateurs et le public réclament et attendent, où se pourraient rassembler tous les efforts éparpillés de ceux qui cherchent dans le même sens que nous et se sont dévoués au même idéal de rénovation et d'honnêteté. Nous en précisons chaque jour l'architecture et l'organisation. Nous l'édifierons, si l'on nous en juge dignes, quand le moment en sera venu. »

En attendant que se réalise l'espoir entrevu dans ces dernières lignes, il faut témoigner que la théorie ainsi exposée n'est pas restée lettre morte. Les précédents cycles ont vu naître (ou renaître) la délicate chantefable de Paul Le Fleur : *Aucassin et Nicolette* ; — l'opéra-comique de Gabriel Dupont : *la Farce du Cuvier;* — la pastorale biblique de Charles Kœchlin : *Jacob chez Laban;* — les ballets de Florent Schmitt : *Soirs*, et de Mlle Dedieu-Peters : *Trois petits préludes;* — l'éclatant *Amour sorcier* de Falla ; — *le Carrosse du Saint-Sacrement* de lord Berners ; — *l'Histoire du soldat*, de Stravinsky ; — *les Sept chansons*, de Malipiero. On a beau scruter l'horizon du plus bienveillant des regards : on ne trouve à confronter avec cette liste que celle de *la Petite Scène* qui a le bénéfice de l'âge, et s'ingénie à faire revivre les œuvres d'un passé que notre ignorance ou notre précipitation laissent injustement dans l'oubli. C'est à *la Petite Scène* que l'on a pu goûter *l'Idylle sur la paix* de Racine et Lulli, *l'Ivrogne corrigé* et *le Cadi dupé* de Gluck, *Sancho Pança*

de Philidor, *le Devin de village* de Jean-Jacques Rousseau, *Bastien et Bastienne* de Mozart, *le Jugement de Midas* de Grétry, *les Troqueurs* de Dauvergne, *Polichinelle* (intermède du *Malade imaginaire*), *le Comte Ory* de Rossini et l'impérissable *Retour d'Ulysse* de Monteverdi.

L'œuvre qui vient d'ouvrir le cinquième cycle Bériza, et qui est *la Véritable histoire de Mignon et de Wilhelm Meister*, peut être regardée comme une véritable profession de foi. Adroitement construite par MM. Joseph Denis et Léon Chancerel qui suivent la trace même de Gœthe, elle montre Wilhelm Meister acharné à rehausser le théâtre, à lui rendre sa dignité, sa variété, sa profondeur. Et Mignon, dont les jambes sont d'une acrobate et dont le cœur est d'une Ophélie, n'est-elle pas tout justement le symbole de l'acteur complet que réclame la mission nouvelle?

La seconde pièce, *le Baladin de satin cramoisi*, « trois images » de René Morax avec musique incertaine de Robert Siohan — a été fort maltraitée. L'ennui ne se pardonne pas : et les auteurs n'avaient pas lésiné sur la dose. Pourtant, à la juger de loin dans le temps et dans l'espace, en effaçant son symbolisme naïvement insistant, en fermant l'oreille à son prêche, prêche pour marionnettes, on comprend très bien qu'elle ait retenu l'attention du jury « en vertu du paragraphe 4 du texte précité » : dégager le théâtre lyrique de l'esprit de routine et de soumission... La formule de la pièce était, en effet, fort heureuse avec son mélange habile et libre de dialogue, de chant, de pittoresque et de féerie. La littérature est venue tout gâter. C'est un échec, mais ce n'est pas une erreur.

L'échec a été compensé le même soir par la découverte d'une œuvre de choix : *Angélique*, de Jacques Ibert. L'œuvre vraiment gaie que nous attendions depuis des lustres à l'Opéra-Comique dont la carence est scandaleuse, c'est le théâtre Bériza qui nous la donne. Ce n'est qu'une farce en un acte, mais elle a la bonne humeur de la *commedia dell'arte* et la finesse des parodies spirituelles. L'auteur du livret, qui signe modestement Nino, a l'instinct du rythme scénique, le sens du trait frappant, tout ce qu'il faut pour rajeunir la vieille anecdote de *la Mégère apprivoisée*. Angélique roue de coups son mari Boniface. Celui-ci, sur le conseil d'un rapin facétieux, la met en vente. Tour à tour un Italien, un Anglais, un nègre l'achètent et sont mis à mal par la furie. Le diable, qui l'enlève, n'en vient pas plus à bout. Mais, au moment que Boniface va se pendre, Angélique implore son pardon dans l'allégresse des chansons à boire. Un musicien moins ingénieux que Jacques Ibert aurait couru le risque de tomber dans le burlesque brutal. L'auteur des *Rencontres* a trop

de délicatesse nerveuse et de fantaisie poétique pour céder à la tentation. L'humour des trois scènes parodiques — italienne, anglaise, nègre — est une réussite d'une venue si aisée qu'on n'en mesure qu'ensuite — en feuilletant la partition d'Heugel — toute la difficulté. D'un bout à l'autre, on devine un musicien qui n'est jamais sa propre dupe, qui dirige, où et comme il lui plaît, ses fantaisies. Après le grand débat qui mit récemment aux prises les partisans de la musique « hédonistique » (comme dit l'esthéticien Boris de Schlœzer) et de quinteux adversaires, les hédonistes triomphent, grâce à *Angélique*, comme ils triomphaient déjà avec les *Chansons gaillardes* de Poulenc, avec la *Pastorale* d'Auric : art sensuel et intellectuel à la fois, vif et gai, alerte et incisif, précis sans sécheresse, poétique sans fadeur.

En dépit des différences harmoniques, voici trois jeunes champions d'une même esthétique, celle-là seule qui puisse ragaillardir notre théâtre essoufflé. Poulenc et Auric ont eu la chance de passer par la porte dorée des ballets russes. Ce sera l'honneur du théâtre Bériza d'avoir donné à Jacques Ibert l'occasion de les rejoindre.

*
* *

Émoi dans Landerneau. Il ne s'agit de rien de moins que d'écraser la jeune école, de lui interdire l'accès des scènes officielles, de mettre en fuite ses éditeurs, et de planter sur les ruines l'étendard de la Rosalie. Du moins est-ce le rêve des Scudos d'aujourd'hui. (Scudo était ce « critique » qui écrivait de Wagner en 1861 : « Il s'est constitué le prophète obscur d'un avenir impossible. ») En attendant, les gens qu'on veut tuer se portent assez bien.

Honegger d'abord. Il fallait avoir les reins solides pour lutter contre le flot montant du poème de l'*Impératrice aux Rochers*. André George nous apprend, dans le précieux volume qu'il a consacré à son ami dans la collection *la Musique moderne*, que le jeune compositeur a écrit cette musique de scène, à la demande de Mlle Ida Rubinstein, du 6 août au 13 novembre 1925. La partition, dont la rédaction pour piano comporte près de cent pages, comprend vingt-six numéros d'orchestre parsemés de chœurs. Malgré son ampleur et son abondance vigoureuse, elle a paru, par moments, à l'Opéra, égarée comme le passereau dans la cathédrale : les gigantesques proportions de l'édifice littéraire, la somptuosité débordante du pur spectacle lui portaient ombrage. Au concert, où elles ne manqueront pas de briller quelque jour, ces pages compteront parmi les meilleures qu'ait écrites l'auteur du *Roi David*. L'inter-

lude de *l'Orage*, qui est le morceau le plus développé et le plus dense, a la même puissance allègre et virile qu'*Horace victorieux*, en un jaillissement aussi ardent, mais moins complexe, plus aéré, plus aérien. Non moins personnel, le prélude du troisième acte *(la Cour d'amour dans les jardins du Palais)* déborde d'un lyrisme pittoresque qui se garde pudiquement de la « gentillesse ». Un vaste élan religieux parcourt les scènes où paraissent le pape, la Vierge et les anges, jusqu'à la péroraison dont la pieuse allégresse rassemble voix, orchestre et cloches triomphales. « On s'étonnerait, écrivait André George, que l'auteur, cette fois encore, ne fût pas compris de tous. C'est à tous qu'il s'adresse, mais à la manière de ces grands maîtres qui y réussissent sans rien réduire de leur beau métier. » Scudo n'a pas compris ; il l'a fait savoir dans des gazettes. Il faut dire à sa décharge que ce n'était pas à lui que s'adressait Honegger.

Pas plus que Milhaud avec *les Malheurs d'Orphée* et *les Choéphores*. Mais Scudo y voit une provocation ; il la ressent comme une injure personnelle. C'est, pour l'observateur, l'occasion d'assister à une évolution stratégique bien intéressante. Un critique passionné, qui jusqu'ici traitait Milhaud de Turc à More, s'est vu perdu, s'il faisait mine de se laisser emba quer dans la galère à Scudo. Il n'était que temps, mais son honneur est sauf, et personne n'a défendu avec plus de chaleur persuasive *les Malheurs d'Orphée*, petit opéra, grande œuvre. Armand Lunel, ingénieux librettiste, a pensé qu'Orphée n'avait pas besoin d'être le personnage compassé de la légende, ni même le poète plus que subtil que nous montre Cocteau. Il le présente tel qu'Orphée en vérité doit être : un vétérinaire de campagne qui tenait les animaux sous le charme parce qu'il raccommodait proprement leurs pattes cassées. Eurydice sera une bohémienne mourant d'un mal inconnu que son rebouteur de mari est impuissant à guérir ; et les Bacchantes seront les romanichelles, sœurs d'Eurydice, dont elles vengeront la mort inexpliquée en étranglant leur beau-frère. Tout cela stylisé, en un langage simple, carrément rythmé, au milieu de décors clairs et sobres. Et voilà réunis tous les adjectifs qui s'appliquent, eux aussi, à la partition de Milhaud. Il faut en ajouter un, qui les rehausse, celui-ci : « émouvant », surtout au second acte, celui de la mort d'Eurydice au milieu des animaux chantants. Depuis *la Création du monde*, l'œuvre la plus profonde de Milhaud, le magicien a su annexer à son fief de puissance le royaume du cœur. Les éléments que nous connûmes ailleurs déchaînés, — percussion, timbres purs, dissonances — sont maîtrisés par l'émotion, dont les moyens de fortune de la troupe Bériza n'ont pu donner qu'un écho affaibli.

Quelques jours plus tard, l'Opéra donnait, en concert, la musique des *Choéphores*, que Milhaud écrivit en 1915 sur la traduction de Claudel. Deux scènes y posaient un problème complexe. Le musicien s'est expliqué lui-même là-dessus dans son petit volume d'*Études :* « L'élément lyrique n'était pas musical. Comment traduire, ordonner cet ouragan? C'est alors que je pensai à faire parler le texte en mesure, rythmé et conduit comme s'il était chanté ; j'écrivis des chœurs parlés, soutenus par une orchestration composée uniquement d'instruments de percussion. » Il manque à l'ensemble des *Choéphores* cette sûreté et cette mesure dont Milhaud s'est aujourd'hui rendu maître. Mais la scène sauvage où règne le bruit organisé a démontré à nouveau que toute la musique n'est pas enclose à jamais dans les douze notes du clavier. La grandeur émouvante a plus d'un visage, et l'on a vu ceci : ce même public qui, en 1919, trépignait de fureur à la première exécution fragmentaire de l'ouvrage, prouvait en 1927, par son enthousiasme, que le terrain conquis depuis six ans par la jeune école était un terrain gagné.

Quant à Scudo, il dormait en 1919. Il vient de se réveiller, et les oreilles lui font mal. Comme un fou, il quitte l'Opéra et se réfugie à l'Opéra-Comique, rempart de la tradition. Horreur! Le rempart est lézardé, et sur la brèche s'élève *le Poirier de misère*, — mystère médiéval traité légèrement, à fleur de légende, par deux tout jeunes écrivains, Limozin et de la Fourrasse, — musique personnelle et chantante d'un musicien aussi juvénile, Marcel Delannoy, — coup d'essai séduisant dans son inexpérience même. C'est la vieille histoire de misère qui enchaîne la mort. Cinq cents ans passent et l'humanité percluse rappelle la mort à grands cris. Une suite d'images colorées, vives et variées, a permis au musicien de prodiguer ses dons de fraîcheur et de simplicité populaire. Il a un accent neuf que trente mesures bien frappées révèlent plus vite que les cinq actes sempiternels d'un drame lyrique. Il orchestre avec rudesse, mais les quatre petits *Mouvements* qu'il vient de faire jouer chez Straram montrent qu'il est tout aussi capable d'une écriture spirituelle et menue. Une personnalité ne s'acquiert pas. Marcel Delannoy en a une, en dépit d'une jeunesse dont enrage Scudo.

ANDRÉ CŒUROY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. LOUIS SOULIÉ

Il y a dans la Loire un sénateur qui s'appelle M. Louis Soulié. Il est même maire de Saint-Étienne. Ceux qui veulent aller au fond des choses et connaître le détail des événements qu'ils traversent, leurs causes minimes ou profondes et leurs péripéties parfois singulières, ne doivent pas ignorer M. Louis Soulié. Non, ils ne doivent pas l'ignorer.

Sans doute, il peut être indifférent de connaître exactement la personne physique de M. Louis Soulié : cette personne physique est, au demeurant, étrange et pittoresque. Non que sa petite taille et sa barbiche le signalent particulièrement. Mais M. Louis Soulié a deux yeux remarquables, énormes, saillants, des yeux comme on en voit, dans de précieux aquariums, à des poissons exotiques, surprenants et rares, des yeux qui vous fixent, vous retiennent, vous troublent, et qui font que vous n'oublierez plus M. Louis Soulié. M. Louis Soulié, dont la personne physique est menue, discrète et souple, étonne encore par une courtoisie, une modération, une gentillesse, pour tout dire, que n'attendent point ceux qui le voulaient juger sur sa seule réputation. Comment! ils ont entendu parler de M. Louis Soulié comme d'un sectaire affreux, plus simplement comme d'un politicien énergique, qui mène d'une main impérieuse et ferme son département et son parti, et les voici en présence d'un petit homme aimable, à la barbiche cordiale, au geste doux, à la voix tranquille... D'aucuns croient qu'on s'est moqué d'eux!

Car personne n'ignore que M. Louis Soulié, sénateur-maire de Saint-Étienne, directeur de la Tribune, *grand homme et animateur du parti républicain-socialiste, est par surcroît l'inventeur du retour au scrutin*

d'arrondissement, celui sans lequel il ne serait pas question de scrutin d'arrondissement. Entendons-nous. D'autres que M. Louis Soulié sont partisans du scrutin d'arrondissement. Mais ils en sont partisans comme on est partisan d'une chose, en la désirant sans la vouloir vraiment. M. Louis Soulié a donné un corps, en même temps qu'une âme, une âme en même temps qu'un corps, au scrutin d'arrondissement. Il a fait voter par le Sénat, sans s'embarrasser de la Chambre, un texte portant : « Le scrutin d'arrondissement est rétabli » et voilà. Le Sénat a voté cela. La Chambre trouve, au jour voulu, la besogne toute mâchée. Voilà qui est travailler. Car, dès lors, il y a un texte, un commencement d'exécution. Le projet Soulié. Et en même temps, ce scrutin d'arrondissement, qui n'était qu'un procédé électoral, est devenu une mystique. Sans M. Soulié, le scrutin d'arrondissement ne serait pas une mystique. Sans lui, le parti radical-socialiste et le parti républicain-socialiste n'auraient pas de mystique, de doctrine, de foi. Grâce à M. Louis Soulié, le parti radical-socialiste et le parti républicain-socialiste ont une foi : le scrutin d'arrondissement. Cela n'est pas rien. Non seulement M. Louis Soulié a donné à son parti un idéal et un programme, c'est-à-dire une raison d'être, concrétisé son idéal et ranimé son espérance, mais il est devenu célèbre. Au scrutin d'arrondissement, il a donné tout son sens en lui donnant son nom. Il y a un scrutin d'arrondissement bizarre, qui s'appelle le projet Sarraut, une espèce de scrutin de conciliation, infesté d'économies, de réformes, de poincarisme pour tout dire. Ce n'est pas le vrai scrutin d'arrondissement, le seul, celui qui nous ramène aux jours heureux de 1914, aux mares vraiment stagnantes, à la cuisine vraiment traditionnelle : c'est le projet Soulié. Il n'a pas d'autre nom. Les radicaux-socialistes — les vrais — et les républicains-socialistes — les vrais — le vénèrent sous ce nom, et vénèrent pareillement M. Louis Soulié. Car on dit le projet Soulié, comme on disait aux temps héroïques le plan Freycinet, l'amendement Wallon ou la proposition Rivet, comme on a failli dire — hélas! — les impôts Loucheur : aussi bien, dans la démocratie triomphante, il est beaucoup plus difficile de graver son nom sur l'airain, M. Louis Soulié a atteint à la gloire naturellement, sans en avoir l'air : voilà qui n'est pas commun.

On voit qu'il est difficile de méconnaître un tel homme et d'ignorer la place qu'il tient dans la République. Ceux pour qui la République est, plutôt qu'une formule politique, une solidarité profonde de croyance et d'intérêts, une confession, un état d'âme, M. Louis Soulié n'est pas loin d'être un prophète. Et les fidèles de son église ne sont pas loin de s'émerveiller de la facilité avec laquelle il a fait tout ceci. Il y a là quelque chose de profond, de mystérieux, de troublant.

M. Louis Soulié a donc joué un rôle historique essentiel. Il a paralysé

tout net l'effort de redressement national qui allait contre la mystique du Cartel. Rien qu'avec une toute petite chose, qui n'avait l'air de rien, à laquelle il suffisait de penser, il a empoisonné toute la politique, dissocié profondément la majorité apparente, fait renaître tous les espoirs, et déterminé fortement le sens de la bataille qui va se livrer entre la France nouvelle et les vieilles formules poussiéreuses d'avant guerre.

Avec cela, M. Louis Soulié est modeste. Son rôle historique lui paraît une fonction naturelle dont il s'acquitte simplement, gentiment même comme nous disions. C'est un homme étonnant à qui les entreprises les plus difficiles, celles qui paraissent les plus chimériques, ne font pas peur. Et il réalise ainsi, comme en se jouant, des choses que les plus audacieux tenaient pour irréalisables.

Nous avons vu comment il a donné corps au projet du scrutin d'arrondissement. Il a donné corps aussi à une autre entité autrement légère, subtile et contradictoire. Simplement, sous ses doigts souples, à l'étonnement des spectateurs, le parti républicain-socialiste a pris comme une manière d'existence. Car il y avait en France un parti républicain-socialiste. Il se composait de gens qui n'étaient ni radicaux, ni socialistes. Et comme il y a en France beaucoup de gens comme cela, qui ne sont ni radicaux ni socialistes, on ne savait pas très bien où commençaient et où finissaient les républicains-socialistes. Tout le monde pouvait se prétendre républicain-socialiste, et, à vrai dire, se proclamaient surtout républicains-socialistes les hommes qu'une délimitation trop stricte gênait et qu'une discipline importunait. « C'est un parti charmant, disait un coryphée du groupe républicain-socialiste, parce qu'il n'engage à rien. » Ainsi M. Aristide Briand était républicain-socialiste. M. Louis Soulié s'avisa un jour que le parti républicain-socialiste devait exister. Et, aussitôt, il exista. Il eut un congrès, un programme, une discipline. A la vérité, point de troupes, ou guère. Mais on sait qu'en politique les états-majors sont tout. Bien entendu, continuèrent à siéger dans le groupe des gens qui n'appartiennent pas au parti. Il le faut bien, si le groupe veut continuer d'être un groupe aimable, et qui vraiment n'engage à rien. Certains de ses membres vont à la messe comme M. Chabrun et M. Jean Hennessy, et d'autres vont à la Loge. Mais M. Louis Soulié créa alors un groupe interparlementaire ne comprenant que des députés et des sénateurs du parti. Et cette espèce de comité de salut public prit tout de suite un caractère assez auguste.

Fondateur d'un groupe influent, créateur d'un parti par une sorte de génération spontanée, auteur d'un projet illustre et porteur d'un nom désormais immortel, M. Louis Soulié avait quelque temps cherché sa voie. Il s'était égaré dans les Hautes-Alpes, comme conseiller général du canton de Guillestre, et avait échoué à la Chambre, dans ce départe-

ment qui n'était pas un théâtre pour lui. Aussi ce réalisateur déterminé n'insista pas. Il reconquit à la République, simplement, comme tout ce qu'il fait, sa ville natale de Saint-Étienne, et la plaça désormais sous l'invocation du Cartel, et quel Cartel! Cartel élargi jusqu'aux socialistes-communistes, M. Louis Soulié n'est pas pour les chapelles fermées. Quiconque veut venir à lui y vient, et s'assoit à la table de son parti. Il a recueilli ainsi au conseil municipal de Saint-Étienne tous les hommes de bonne volonté, qu'ils soient communistes ou républicains de gauche, pourvu qu'ils aiment la république socialiste et le scrutin d'arrondissement. Mais tout ceci n'est encore rien. Il était réservé à M. Soulié de mettre le sceau à sa gloire par une entreprise qui dépasse les plus hardis : transporter dans la Loire et les départements voisins le régime de clientèle qui sévit sur le Languedoc et une partie de la Provence. M. Louis Soulié n'est pas latin, cependant. Mais il semble, à le voir opérer avec cette maîtrise, cette précision, ce génie pour tout dire, que le régime de la Dépêche de Toulouse *ne soit, comme le projet Sarraut, qu'une misérable contrefaçon. Parce que* la Tribune *de Saint-Étienne a des lecteurs qui sont des communistes — de vrais — et qu'elle les embrigade dans sa clientèle, les annexe à sa prise d'influence.* La Dépêche de Toulouse *n'en ferait certes pas autant. Mais M. Louis Soulié, nous l'avons dit, est modeste et ne recherche pas l'éclat. Il a trouvé au sein de sa propre famille les plus utiles collaborations, et donne ainsi à sa jeune république stéphanoise comme une apparence de tradition patriarcale. Il ne s'étonne point, et ne proclame pas, même, étant ennemi du bruit, que Saint-Étienne, plus que Toulouse, ait conquis Paris. Et lorsqu'on lui parle, avec une admiration pénétrée, de ses plus prodigieux succès : « Peuh! dit-il, il suffisait d'y penser. » Puis il vous regarde bonnement de ses gros yeux placides qui ont l'air de ne point voir, et il ajoute : « Et de vouloir... »*

* * *

Le Théâtre : *Le Venin.*

Le héros du *Venin* est le romancier Gabriel Pécaud ; encore jeune, déjà célèbre il a quitté pendant quatre ans sa femme Gisèle pour vivre avec sa maîtresse Françoise Massart. Cette liaison était si orageuse qu'ils ont fini par se quitter. Tandis que Françoise passe l'hiver dans une station climatique de l'Engadine, Gabriel s'est retiré dans une maison de province, à Pau, en compagnie de la tendre et aimante Gisèle.

Mais, par une grave imprudence, ces amants séparés continuent de correspondre, et il est facile de comprendre à son trouble et à

son inquiétude que Gabriel est toujours hanté par le souvenir de Françoise. Aussi, dès qu'on le voit se demander s'il partira pour la rejoindre, on est fixé d'avance : il partira, laissant Gisèle seule avec un confident inoffensif.

Elle-même lui a conseillé ce départ, et il est de fait que, dans l'état d'exaltation et de fièvre où vit Gabriel, tenter de le calmer ou de le retenir ne servirait de rien. Au reste, ce n'est pas par pur esprit de sacrifice que l'épouse délaissée a donné ce conseil : elle connaît son mari beaucoup mieux qu'il ne se connaît lui-même ; elle sait que, son furieux désir assouvi, il sera ressaisi par l'inquiétude, par la jalousie, par le dégoût même, et qu'une instabilité inguérissable le rejettera à la tendresse paisible, au repos et même à l'amour qu'il n'a jamais cessé d'éprouver pour Gisèle.

Cette raisonnable petite femme voit loin et juste : tout s'accomplit comme elle avait prévu. Le second acte montre Gabriel en tête-à-tête avec Françoise : ils se sont retrouvés quelques heures auparavant, ils sont encore tout à la joie enfantine de l'amour satisfait. Mais bientôt l'imaginatif est ressaisi par les fantômes ; ce que sa maîtresse a pu faire loin de lui, il l'invente, il le voit ; pour de tels hommes, ce qu'ils imaginent est plus vrai que le vrai : Gabriel est sûr que Françoise l'a trompé, et cette pensée le jette en un tel état de surexcitation qu'il s'emporte et s'abaisse jusqu'à la frapper au visage. Elle pleure. Brusquements a colère tombe, laissant place à un repentir mêlé de honte. Il la console, il la berce. Alors, le démon du désir les ressaisit, et ils s'abandonnent à lui avec le sentiment de s'enfoncer dans les cercles d'un enfer.

Ils restent encore rivés l'un à l'autre pendant un an. Puis, à la suite d'épreuves que nous ne verrons pas, la somme des douleurs qu'ils éprouvent l'un par l'autre l'emporte de si loin qu'ils rompent enfin la chaîne pour toujours. Contre la tentation d'une faiblesse nouvelle, Françoise retourne à son mari, qui pardonne. Quant à Gabriel, il n'a qu'à revenir près de Gisèle. Celle-ci sait que l'insatiable désir rejettera encore le romancier à sa folie. Mais ce sera de moins en moins grave ; du moins elle l'espère. Le troisième acte montre Gabriel exerçant sur une jeune veuve séduisante et molle son double prestige de romancier célèbre et d'amant tragique. On sent qu'Hélène va céder. Gisèle se garde de contraindre ce nouveau désir, elle ne ferait que l'exaspérer. Elle adopte la tactique du roseau devant l'orage, elle plie et ne rompt pas. Elle pousse son mari à épuiser le plus vite possible son caprice, avec tant de finesse et d'astuce qu'il se doute vaguement qu'il est manœuvré, sans en être tout à fait sûr. De telle sorte qu'il admire le sacrifice et la diplomatie de Gisèle, à travers un léger nuage qui, loin de les obscurcir, leur confère quelque chose de l'attrait du mystère. Aux avantages de la supériorité sentimentale et intellectuelle, Gisèle ajoute une force neuve : elle attend un enfant, et elle souhaite, par la suite, en avoir beaucoup

d'autres, qui tisseront autour du cœur de l'inconstant le réseau invincible des lois naturelles. Si bien que cette pièce, si étrangère à la morale, pourrait recevoir la conclusion des ouvrages édifiants : « Ils vécurent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants. »

*
* *

Elle pourrait en recevoir d'autres, car elle ouvre un large champ à l'imagination. Par exemple, celle de Britannicus :

Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes!

Car Gisèle espère que les passions de Gabriel iront en décroissant, mais rien ne l'atteste. Il se pourrait que ce fût le contraire, car le démon de midi est redoutable. Sans doute il saisit de préférence ceux qui n'ont pas éprouvé auparavant le feu des passions, comme si la loi était que nul n'y doit échapper. Mais enfin, avec des natures instables comme celle de Gabriel, on n'est jamais sûr de rien.

Cette interprétation ne serait peut-être pas pour déplaire à l'auteur. C'est certainement par volonté, car tout en cette pièce a passé sous le contrôle de la volonté, qu'il laisse le drame en suspens. On a justement remarqué que les maîtres classiques avaient soin de ménager ainsi au dernier moment une ouverture sur l'inconnu. On vient de citer *Britannicus*, on pourrait citer *Athalie :*

Que dis-je, souhaiter! Je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi...

Comme il arrive si souvent, les classiques connaissaient cette loi de l'art, les modernes en ont fait un procédé : la mode est aujourd'hui aux pièces qui ne finissent pas, afin d'imiter la vie. On fera observer que, chez les maîtres, la pièce est finie d'abord et la raison comblée. Ce n'est qu'après qu'on relance l'imagination.

Dans le cas présent, *le Venin* ne pouvait finir autrement. En effet, on peut dénouer un drame ramassé en une crise d'une journée, on ne peut pas dénouer un drame étendu à une vie, à moins de trancher cette vie même.

M. Bernstein, qui fut si habile à mener l'action condensée d'une crise violente, prend, dans la seconde partie de sa carrière, la voie inverse, et il tente de rendre dans le mouvement rapide de la scène l'analyse d'un caractère qui relève de la marche lente du roman.

En effet, quand une âme forte est opposée aux difficultés extérieures que dresse le destin, elle les surmonte ou elle est broyée, mais le conflit dure le temps que durent les circonstances. Au contraire, Gabriel Pécaud porte en lui-même son drame et son destin. C'est pourquoi le conflit ne finit jamais et ne peut pas finir.

L'aventure de Gabriel Pécaud n'est que l'agrandissement d'un des cas les plus généraux qui soient : combien d'hommes n'aiment

que leur femme, ne conçoivent même pas l'idée de se séparer d'elle, et la trompent pourtant à l'appel du désir ou de la curiosité? On peut dire que sur dix adultères, il en est bien neuf qui n'ont pas de raison plus exceptionnelle que celle-là.

Ainsi le sujet du *Venin* serait emprunté à la vérité la plus large, si Gabriel Pécaud n'était par sa nature un être d'exception.

Il est l'artiste créateur. C'est à ce titre que l'auteur semble réclamer pour lui des droits particuliers. « Tu n'es pas bon, lui dit quelque part Gisèle, mais tu es sensible. » Et ailleurs : « Ce n'est pas l'intelligence qui compte, c'est le don de l'artiste créateur. »

Oui mais est-ce donc la revendication romantique en faveur des passions? M. Bernstein est trop intelligent pour s'en tenir à cette sommaire barbarie. Sa pièce n'est évidemment pas morale. Non parce que le second acte est une peinture très libre du désir, mais parce que cette peinture n'est pas commandée par une intention morale. Gabriel, Françoise et Gisèle semblent fort indifférents aux notions du bien ou du mal. Seulement, au-dessus d'eux, il y a l'auteur, de qui les intentions sont dans le filigrane. Sa pièce est intitulée *le Venin*, ce qui est un commencement de condamnation porté contre la liberté du désir, l'inquiétude de l'imagination et le trouble des sens. Au dernier acte, la sage Gisèle oppose la famille qui ne passe pas au désir qui passe : on voit assez souvent au théâtre des femmes stériles pour marquer la différence quand paraît une héroïne qui fonde son repos ou son espérance sur la loi de maternité.

En dernière analyse, on croit donc voir reparaître la volonté fixe de M. Bernstein : dégager d'une donnée moderne l'élément général, et par conséquent éternel, selon la mesure de l'homme ; donner ainsi une forme souple et neuve à la tragédie, en suivant la règle immuable de tous les arts créateurs, laquelle consiste à épurer par transposition la matière bouillonnante qu'apportent les passions, à imposer l'ordre de la pensée aux formidables mouvements des sens et de l'imagination.

Ces pièces nouvelles peuvent être définies de la sorte : une mise en place, et par conséquent en valeur, œuvre de l'intelligence et de la volonté ; les sens tirent l'humanité trop bas, l'imagination risque de l'emporter trop haut ; les deux autres facultés imposent l'équilibre et permettent de réaliser ce qui paraît aux yeux de M. Bernstein l'idéal auquel peut prétendre l'humanité : l'œuvre d'art.

Il n'est pas question ici de juger, mais de comprendre. Il va de soi que, pour notre compte, l'œuvre d'art n'est pas le but suprême ni la fin en soi. Il ne reste qu'à voir si l'auteur a tiré un chef-d'œuvre de sa donnée.

Mais sa donnée est-elle précisément propice au chef-d'œuvre? Chaque morceau est traité avec une sobre maîtrise, en particulier la longue scène qui forme, à elle seule, le second acte, en dépit de ce qu'elle a d'horrible, et en dépit encore du caractère de Françoise.

Cette bête de luxe n'inspire vraiment ni pitié, ni sympathie, autant dire ni intérêt. La forme d'amour qui l'enchaîne et la meurtrit est le désir. Ce n'est pas ce qu'on lui reproche : on ne reproche pas à une créature de chair d'être soumise à une loi naturelle. On lui reproche de s'être fait un front qui ne rougit jamais.

Enfin, le personnage central paraît en posture assez singulière. Ce grand artiste n'est qu'un enfant malade, incapable non seulement de se conduire, mais simplement de se connaître. Gisèle le traite en enfant, et elle a raison. Elle le domine de loin, non seulement par ses qualités morales de fidélité et de charité, mais par ses qualités intellectuelles de clairvoyance et de décision. Le moins qu'on puisse dire est que ce grand homme n'est pas un grand caractère.

Il n'a qu'une noblesse : son art. C'est trop exceptionnel pour que ce soit suffisant. En dépit de tant de richesses sensuelles et imaginatives ordonnées par une puissante intelligence, en dépit de cette Gisèle honnête, indulgente et sensée, pour atteindre cette vérité universelle que vise si noblement M. Bernstein, on souhaiterait que cette pièce montrât autre chose qu'une des faces les plus tristes de la pauvre humanité.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Les événements de Chine. — *Les Cantonais continuent leurs progrès. Le 21 mars, ils entrent sans coup férir dans Shang-Haï. Le quartier chinois de la ville est livré au pillage. Des coups de feu sont tirés sur la zone internationale.*

Le 23 mars, Nankin tombe à son tour. La ville est entièrement saccagée. Les consulats anglais, américain et japonais sont pillés. De nombreux étrangers sont tués ou blessés. Des navires de guerre anglais et américains ouvrent le feu sur la ville pour protéger la retraite de leurs nationaux.

L'agitation xénophobe gagne Pékin, où la situation des étrangers devient précaire, et Singapour, où l'on signale des troubles.

La tension italo-yougo-slave. — *Tension entre l'Italie et la Yougo-Slavie à propos de l'Albanie qui s'accentue, par des commentaires exagérés entre la presse française et la presse anglaise.*

Le 21 mars, le ministre italien à Belgrade est insulté par un député, à la séance du Parlement. Le gouvernement yougo-slave fait des excuses immédiates.

Grâce à l'intervention des chancelleries européennes, le conflit tend à l'apaisement. M. Stresemann témoigne, pour le maintien de la paix,

d'un zèle bruyant qui lui vaut un avantage : deux officiers allemands iront, en Yougo-Slavie, participer à une enquête (24 *mars*).

Le désarmement. — *C'est au milieu de cette atmosphère chargée d'orages que s'ouvre, à Genève, la conférence préparatoire du désarmement* (21 *mars*).

M. Paul-Boncour y défend un projet de convention, dans lequel la France se prête à un contrôle international sur ses armements (23 *mars*).

Une longue discussion s'engage, qui montre la complexité du problème. Elle n'est pas encore terminée.

France. — *Après une séance mouvementée à la Chambre sur les scandales coloniaux, au cours de laquelle M. Alexandre Varenne, gouverneur général de l'Indo-Chine, a été mis en cause le gouvernement décide l'envoi en Indo-Chine d'une commission d'enquête* (19 *mars*).

Il décide en outre que les baux emphythéotiques passés au Darlac, qui avaient fait l'objet de l'interpellation Outrey, seront annulés par voie judiciaire (26 *mars*). *Le même jour, on annonce que le départ de M. Varenne pour l'Indo-Chine est retardé.*

— *L'accord commercial provisoire franco-allemand est signé au Quai d'Orsay* (31 *mars*).

Angleterre. — *Le budget britannique pour* 1926 *se présente en déficit de* 24 *millions de livres sterling* (31 *mars*).

Pays-Bas. — *La seconde Chambre hollandaise rejette le traité conclu avec la Belgique concernant la navigation des fleuves communs* (24 *mars*).

Espagne. — *Plusieurs tribus se soulèvent, dans la zone du Maroc espagnol, et marchent sur Targuist. La colonne Ostaritz est entièrement défaite à El Hadman, et les occupants du poste de Bab-Flib doivent se réfugier en zone française* (21 *mars*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34898.